8°Z LL23L SIR EDWIN ARNOLD

LA LUMIÈRE DE L'ASIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

L. SORG

3º ÉDITION 1931 LES ÉDITIONS ADYAR PARIS-7º



331 BOUDOHISME. — Arnold (Sir Edwin). The light of Asia or the great renunciation (Mahabhinishkragreat renunciation (Manaphinishkra-mana), being the life and teaching of Gautama, prince of India and founder of Buddhism (As told in verse by an Indian Buddhist). Lou-don, Kegan Paul, 1925, in-8, toile, xii-291 pp. 100 fr.

"Bouddha vivant" ...est mort hier à Formose

TAIPEH, 5 mars. — Tchang Tchia, le « Bouddah vivant », est mort aujourd'hui à un âge que ses adeptes estiment à 1.090 ans.

Son age terrestre n'était que de 67 ans, mais Tchang était considéré comme la 19 incar-ration de Hutuketu, le « Bouddha vivant . né vers l'an 950.

D'après la tradition, son ame s'est transférée dans le coips d'un nouveau-né au moment même où il rendait le dernier so spir.

Mais le moment précis de son décès est gardé secret rin que les communistes ne s'en ser (nt pas pour élever un faux successeur à la dignité de « Bouddah viscent de 4 Bouddah vivant ».

Les adeptes de Tchang pensent que son esprit est retourné su pays de sa naissance, la province de Tchinghai, au nord-est du Tibet. C'est la, cro ent-ils, peul-être dans la cabine de pisce d'une famille de paysans, que se trouve ac-tuellement la 20 incarnation de Bouddah.

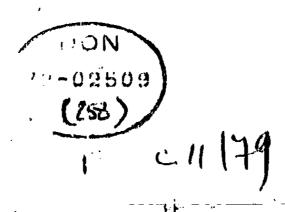
Mis avant de rechercher cette nouvelle incarnation, « il faulia attendre dix ans, peutêtre vingt ans, jusqu'à ce que les communistes soient chassés r, a dit tristement un digultaire bouddhiste. Réfugié à Formose, le 19 Hutekutu était un anticommuniste acharné.

nene'

B34 BOUNDHISME.— Andeld Esh Edwin). The light of Asia or the great renunciation (Mahabhinishkuatimana), being the life and tracking of Gautama, prince of India and founder of Buddhism (As told in verse by an Indian Buddhist): Lonveston, Kegan Paul, 1925, iif-8, tolio, XII-294 pp. ining managarang dan gang dan "Bouddha .est mort hier à Formose TAIPEH, 5 mars. — Tchang Tchia, le « Bouddah vivant », est mort aujourd'hui à un âge que ses adeptes estiment à 1.000 ans. Son âge terrestre n'était que de 67 ans, mais Tchang était considéré comme la 19º incar-nation de Hutuketu, le « Bouddha vivant », né vers l'an 950, D'après la tradition, son ame s'est transférée dans le corps d'un nouveau-né au moment même où il rendait le dernier so spir. Mais le moment précis de son décès est gardé secret run que les communistes ne s'en servent par pour élever un faux successeur à la dignité de 2 Bouddah vivant ». Les adeptes de Tchang pen-sent que son esprit est retour-de Bouddah. Mi is avant de rechercher cette nouvelle incarnation, « il faudra attendre dix ans, peut- être vingt ans, jusqu'à ce que les communistes soient chassés », a dit tristement un dignitaire bouddhiste. Réfugié à Formose, le 19 Hutekutu était un anticommuniste acharné. nene H

LA LUMIÈRE DE L'ASIE

8 2 H4234



SIR EDWIN ARNOLD

LA LUMIÈRE DE L'ASIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
L. SORG

3. ÉDITION

PARIS-78

1931 LS ÉDITIONS AI

TTO Y - n.c.

TABLE DES MATIÈRES :

| Avant-Propos du Traducteur | 7 |
|----------------------------|-----|
| Préface | 19 |
| LIVRE PREMIER | 27 |
| LIVRE II | 47 |
| LIVRE III | 71 |
| Livre IV | 97 |
| LIVRE V | 121 |
| LIVRE VI | 145 |
| LIVRE VII | 177 |
| LIVRE VIII | 100 |





D'après une sculpture trouvée à Gândhâra (Yuzufzai) dans le Punjab.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Ab oriente lux.

Ce poème qui résume, sous une forme attrayante, la merveilleuse légende et la sublime doctrine du Bouddha, a plus contribué à les divulguer dans les pays anglo-saxons que les volumineux et savants ouvrages écrits sur le même sujet; il a eu cinquante éditions à Londres, plus de cent aux Etats-Unis; en outre, il a été traduit en plusieurs langues européennes et orientales, et dans l'Inde il est devenu classique.

Nous avons pensé qu'il serait utile de faire connaître également en France ce chef-d'œuvre consacré par l'un des meilleurs poètes de l'Angleterre contemporaine à la gloire de la Lumière de l'Asie, devancière et inspiratrice des plus hautes conceptions occidentales; car, selon la remarque si juste de M. Chevrillon (1): « Ce que disent aujourd'hui nos grands penseurs européens, les sages bouddhistes l'enseignent depuis vingt-trois siècles. »

(1) Dans l'Inde.

La constatation de la douleur et de la lutte universelles, les lois d'évolution, de causalité, de continuité de l'énergie, l'unité du monde, l'homogénéité et l'enchaînement des êtres, leurs métamorphoses en des formes passagères, et la diminution progressive du mal par l'accroissement du savoir, de l'altruisme et de la solidarité, ces théories dominantes de la science et de la philosophie modernes, telles sont en effet « les vérités sublimes » prêchées par Bouddha.

Profondément ému par le spectacle de la souffrance et du conflit de tous les vivants, il a résolu d'en trouver la cause et le remède.

A cette fin, abandonnant une existence de bonheur et de délices, il s'est retiré dans la solitude, loin des plaisirs et des passions qui troublent la pensée, il a affranchi son esprit de toute idée préconçue et s'est plongé dans la méditation.

Ayant reconnu tout d'abord qu'il ne pouvait trouver la solution du problème ni dans les cieux inaccessibles, ni dans le monde objectif illusoire, mais dans la seule réalité dont nous ayons la connaissance immédiate, dans le moi, et en premier lieu « dans sa sphère la plus extérieure en quelque sorte et la plus observable, nos œuvres, nos actions (1) », il en a examiné le mécanisme et en a décou-

⁽¹⁾ Guyau. L'irréligion de l'avenir, p. 457. (Alcan.)

vert les effets irréparables et éternels, qu'il a formulés dans la grande loi du Karma.

Il a vu que nos actes s'enchaînent, se déterminent successivement, se fortifient par l'habitude, se répercutent sur notre moi, modifient insensiblement notre caractère, notre personnalité, notre corps même, en sorte que, l'acte bon nous rendant meilleur et l'acte mauvais nous dégradant et nous faisant souffrir, nous trouvons en nous-mêmes la récompense ou le châtiment de nos œuvres; bien plus, ces résultats, il l'a observé, se perpétuent après nos existences éphémères, à travers la chaîne sans fin des générations : nos descendants profitent des améliorations ou pâtissent des dégénérescences ainsi fixées, de même que nous jouissons ou souffrons des acquêts et des tares héréditaires.

Etendant encore le champ de son observation, Bouddha a constaté que le monde est un dans l'espace comme dans le temps, que les êtres qui le composent, identiques en leur essence, animés du même principe de vie se manifestant sous mille formes diverses dans l'ordre phénoménal, sont attachés ensemble à « la roue » de l'évolution mue par leurs propres efforts dont la résultante imprime sa direction à l'univers.

Nous sommes donc tous, en définitive, associés dans une destinée commune, interdépendants, solidaires, nous collaborons inconsciemment ou volontairement à la même œuvre, partant nous ne pouvons faire notre bonheur qu'en contribuant à celui des autres, atteindre la béatitude suprême, le Nirvâna (1), et les y amener à notre suite que par l'abnégation, la sympathie et la charité. Inversement, la douleur a pour cause l'ignorance qui, nous leurrant par des apparences illusoires, nous inspire l'égoïsme, le désir des biens passagers et nous détourne de « la voie droite ». Ainsi, au plus haut degré, la science et l'amour, la métaphysique et la morale se confondent pour résoudre le problème du mal, supprimer la lutte et la souffrance, et engendrer la félicité individuelle et universelle.

Mais Bouddha a compris que ces vérités transcendantes n'étaient pas accessibles immédiatement à toutes les intelligences.

Pour la foule, il a traduit la doctrine du Karma sous la forme du mythe, populaire dans l'Inde, de la métempsycose, et prescrit l'observance de quelques règles de conduite fort simples qui suffisent à assurer la raison pratique

⁽¹⁾ Nous pensons, avec M. Edwin Arneld, que le Nirvâna n'est pas l'anéantissement, ni même le repos absolu; nous n'en voulons d'autre preuve que ce prétexte si souvent répété par Bouddha: « Délivré, délivre; arrivé à l'autre rive, fais-y arriver les autres; consolé, console; parvenu au Nirvâna complet fais-y parvenir les autres ». C'est l'existence dans l'infini et l'éternel, affranchie des contingences misérables, réalisée par le renoncement à l'altruisme; en effet, suivant la belle expression d'un éloquent penseur contemporain: « Vivre en autrui est la vie la plus haute, car lorsque, par un acte de liberté, nous avons franchi nos propres limites, nous n'en rencontrons plus et une sorte d'infinité s'ouvre à nous ». (J. Jaurès, Revue de Paris, 1er décembre 1898.)

et la moralité courante, que tous, même les plus humbles,

peuvent réaliser.

Sa religion, dépouillée des mille superstitions dont l'ont affublée les bonzes, les lamas et les talapoins, ne consiste donc pas, même dans sa partie ésotérique, en des démonstrations extérieures, mais, suivant la belle définition du grand roi Açoka, elle se résume dans « la pitié, l'aumône, la véracité, la douceur, la bonté (1) ».

Le premier dans l'humanité — et, au sein d'une société opprimée par le système des castes, la tyrannie des radjahs, et le dogmatisme étroit des Brahmanes — Sakyamouni a osé préconiser l'égalité (2), la tolérance (3), la pensée libre (4), et la charité la plus large qui ait jamais

(1) Un roi de l'Inde au III° siècle avant notre ère, par M. Senart, de l'Institut (Revue des Deux-Mondes, p. 83, 1889).

(2) V. Burnouf. Introduction à l'histoire du bouddhisme indien,

(3) « Il ne faut pas, dit Açoka, exalter sa croyance en décriant les autres, mais, au contraire, en toute occasion leur marquer son

respect de toute façon, etc. » (Senart, loc. cit.)

(4) « Ne croyez pas, a dit Bouddha, ce que vous avez entendu dire; ne croyez pas aux traditions parce qu'elles ont été transmises par de nombreuses générations; ne croyez pas une chose parce qu'elle est répétée par beaucoup de personnes; ne croyez pas uniquement parce que l'on vous produit un écrit d'un ancien sage; ne croyez pas aux conjectures; ne croyez pas vrai ce à quoi vous êtes attachés par habitude; ne croyez pas uniquement sur l'autorité de vos maîtres et de vos aînés; après observation et analyse, quand un principe est conforme à la raison et conduit au bien et à l'avantage d'un et de tous, acceptez-le et tenez vous-y. » (Anguttura Nikaya, cité dans le compte rendu du Parlement des religions. Vol. II, p. 869.)

été enseignée puisqu'elle s'étend non seulement à tous les hommes mais aux animaux.

D'autre part, à l'élite susceptible d'une culture plus haute, il a indiqué une méthode destinée à développer la vie intérieure « la pensée désintéressée, impersonnelle et universelle » qui, contemplant le monde sous l'aspect d'éternité, reconnaît son unité dans les formes transitoires, vagues un instant soulevées sur l'océan sans bornes de l'existence, et se hausse ainsi jusqu'à la raison pure et à la moralité absolue, puis aide les autres à atteindre ce but suprême.

Telle est, dans ses grandes lignes, cette noble doctrine, expression la plus expansive de l'antique sagesse hindoue qui, entrevue jadis par Platon et Pythagore, révélée plus complètement à l'Europe à la fin du siècle dernier, adoptée, développée et répandue par les grands métaphysiciens allemands rénovateurs de la philosophie occidentale, a, suivant la prédiction d'un des plus illustres d'entre eux (1) « transformé de fond en comble notre savoir et notre pensée ».

Et de fait, un observateur claivoyant (2) le constatait naguère : « l'examen attentif de l'esprit contemporain

⁽¹⁾ Schopenhauer. Le monde comme volonté et comme représentation, p. 374. (Trad. Burdeau.)

⁽²⁾ M. de Vogüé. Regards historiques et littéraires.

nous révèle mille symptômes d'une régression lente vers le génie hindou ».

Spécialement, la théorie de Bouddha se résume, nous venons de le voir, dans le monisme et l'évolutionnisme sur lesquels s'accordent la science et la métaphysique modernes, l'idéal qu'il a montré à l'humanité la guide encore dans sa marche ascendante, la voie qu'il a tracée pour y parvenir est la plus sûre, et les principes posés par lui sont, on le reconnaît aujourd'hui, les seuls fondements inébranlables et intelligibles de la morale et de la sociologie.

Où trouver effectivement une sanction plus puissante, plus inéluctable que dans la notion du caractère irréparable et des conséquences infinies de nos actes?

« A vrai dire, proclame un de nos plus éminents philosophes (1), il n'y a pas, il ne saurait y avoir d'autre morale... On s'étonne d'avoir à le dire, c'est presque un humin Altruisme: Ce qui a eu lieu ne peut pas ne pas avoir eu lieu... C'est pour avoir prêché le contraire pendant des siècles à notre humanité d'Occident qu'on a brisé ou énervé le ressort de la moralité. »

De même, la connaissance de l'identité de nature, de la relation de tous les êtres n'est-elle pas la source de l'altruisme, de la solidarité, du socialisme dans le sens le plus large du mot?

(1) M. Izoulet. La cité moderne, p. 240. (Alcan.)

Schopenhauer, dont l'influence sur la pensée de ce siècle a été si considérable, en a fait la base de sa morale et a déclaré qu'il considérait le bouddhisme comme la traduction religieuse de son système (1).

En Russie également « plusieurs philosophes se réclament directement de la doctrine du Bouddha (2) ».

L'école utilitaire anglaise aboutit par une méthode différente à une conclusion identique.

« Lorsque l'esprit est en progrès, a dit Stuart Mill, on voit sans cesse se développer des influences qui tendent à créer chez chaque individu un sentiment de son unité avec tous les autres, sentiment qui, à l'état parfait, éloignerait de l'homme toute pensée ou tout désir d'une condition personnelle heureuse dont ses semblables ne partageraient pas les avantages (3) ».

En France aussi, les principaux philosophes, réagissant contre « le point de vue individualiste qui a faussé toute l'optique de la morale et de la religion d'Occident » (4) admettent « par une hypothèse d'un caractère scientifique autant que métaphysique, l'homogénéité, l'identité de na-

- (1) Le fondement de la morale. (Trad. Burdeau. Alcan.)
- (2) M. de Vogüé. Le roman russe, p. 3. (Plon et C10.)
- (3) Utilitarisme, chap. 111.
- (4) Izoulet, op. cit., p. 503.

ture, la parenté constitutive de tous les êtres (1) », reviennent ainsi « à la théorie hindoue bien interprétée, selon laquelle tous les degrés de la nature sont au fond des degrés de la moralité (2) » et nous proposent comme idéal la cessation de la <u>lutte</u>, résultat « d'une sorte de malentendu, d'aveuglement, d'ignorance intellectuelle » et « l'union progressive des êtres se reconnaissant peu à peu pour frères » réalisée par la bonne volonté qui, nous affranchissant « du passager et de l'individuel au profit du permanent et de l'universel », nous rend vraiment libres et par cela même aimants (2).

Ces idées ainsi repensées par les philosophes modernes d'Occident, confirmées par les découvertes de la science, ont imprégné les littératures (3) et tous les esprits cultivés, bien plus, elles ont, par l'intermédiaire des théories sociales (4), pénétré jusque dans les foules, où elles se manifestent sous forme d'association et de solidarité croissantes.

Les tendances diverses, souvent même divergentes d'apparence, créées de la sorte, concourent à la formation d'un « nouveau mysticisme » qui a pour dogmes l'unité du monde et la parenté des êtres, pour culte la vie inté-

(1) Guyau, op. cit., p. 437.

vement idéaliste, de M. Fouillée.

(2) Guyau, p. 430.
(3) Fouillée. La liberté et le déterminisme, p. 353 et suiv. (4) V. La renaissance de l'idéalisme, de M. Brunetière, et Le mou-

rieure (1), le développement du moi, son expansion dans l'action morale et sociale, la pitié envers nos semblables et même à l'égard des créatures inférieures, pour objet la réconciliation de la science et de la foi, la diminution de la douleur et la réalisation progressive de l'harmonie dans l'individu, dans la société et dans l'univers (2).

Tel est également le grand œuvre dont les rénovateurs de l'occultisme (3) cherchent le secret dans les doctrines ésotériques d'Orient transmises à travers les âges par les initiés et dans l'étude de ces mystérieuses forces psychiques qui commencent à attirer l'attention de la science et lui ouvrent des perspectives inconnues et troublantes.

Enfin, dans son pays natal, dans l'Inde, mère toujours féconde de la pensée métaphysique et religieuse, le bouddhisme chassé jadis par les Brahmanes jaloux et réfugié dans l'Extrême-Orient, où fortifié par les enseignements analogues de Confucius et de Lao-Tseu, il s'est épanoui

^{(1) «} C'est à une sorte de monisme idéaliste que paraissent incliner beaucoup de socialistes », dit M. Jaurès (Revue de Paris, 1^{er} décembre 1898). Voir aussi L'idéalisme social, de M. Fournière.

^{(2) «} La jeunesse intellectuelle de France, écrivait naguère un de ses représentants les plus autorisés, a la religion de la vie intérieure, cette religion que tout homme peut et doit découvrir en soi pour aimer et consoler les autres hommes. » M. Henri Bérenger. Revue des revues, ler janvier 1897.

⁽³⁾ Voir Le nouveau mysticisme, de M. Paulhan; L'Irréligion de l'avenir, de Guyau; La cité moderne, de M. Izoulet (conclusion), et l'article précité de M. Jaurès.

magnifiquement, le bouddhisme renaît sous les auspices de la Société théosophique, et, associé au védantisme, avec lequel il a tant de points communs, se répand en Europe et en Amérique (1). Ajoutons que le christianisme, ramené à sa pureté primitive par de grands esprits comme Tolstoï, présente des ressemblances frappantes avec la doctrine du Bouddha dont il a vraisemblablement subi l'influence.

Ainsi, l'humanité tout entière s'achemine peu à peu vers cette religion de l'avenir définie par un philosophe contemporain : « une morale transcendante, une sociologie idéale embrassant tous les êtres qui constituent l'univers (2) » que Bouddha le premier a enseignée et dont il a été l'un des plus parfaits modèles.

M. Edwin Arnold a fondu harmonieusement en cette épopée les préceptes essentiels de ce grand initiateur avec les épisodes les plus caractéristiques de son histoire légendaire.

⁽¹⁾ Voir notamment: Le Serpent de la Genèse, par Stanislas de Guaita, tome II, p. 157 (Chamuel), et le beau livre de M. Edouard Schuré Les grands initiés (Perrin).

⁽²⁾ Voir Le Bouddhisme en Occident, par M. Burnouf (Revue des Deux-Mondes, 1888). Quant au védantisme, il a été représenté au Parlement des religions de Chicago par un éminent penseur et orateur, Swami Vivekananda, dont plusieurs revues, aux Etats-Unis et dans l'Inde, divulguent les enseignements.

⁽³⁾ Guyau, op. cit., p. 373.

La vie et les travaux antérieurs de notre auteur l'avaient d'ailleurs excellemment préparé à cette œuvre; directeur du collège sanscrit de Powna, il avait passé quelques années dans l'Inde, s'adonnant à l'étude de sa littérature, de sa philosophie et de ses religions qui lui ont inspiré plusieurs autres ouvrages (1), et le poète ainsi doublé d'un érudit a fait, par la magie évocatrice du verbe, revivre son héros dans le milieu où il a vécu, avec un caractère frappant de vérité et de couleur locale.

Nous ne nous dissimulons pas combien ce poème, transposé en notre langue et dépouillé du prestige du rythme, a perdu de son charme. Nous espérons toutefois que sa magnifique ordonnance, l'intérêt du récit, la splendeur des idées suffiront à prêter quelque attrait à cette pâle reproduction, que les notes ajoutées par nous en faciliteront l'intelligence aux lecteurs étrangers aux choses de l'Inde, et qu'ainsi notre modeste intermédiaire contribuera à répandre la lumière qui, après avoir éclairé l'Asie, gagne lentement le monde.

L. S.

⁽¹⁾ Le cantique des cantiques indiens; Poésies indiennes; Les Perles de la Foi ou le Rosaire de l'Islam; Le livre de l'amour.

PRÉFACE

Dans ce poème j'ai cherché à dépeindre, par l'intermédiaire d'un dévot bouddhiste imaginaire, la vie et le caractère, et à faire connaître la philosophie de ce noble héros et réformateur, le prince hindou Gautama, fondateur du bouddhisme.

La génération précédente en Europe ne savait rien ou presque rien au sujet de cette grande religion de l'Asie, qui existait cependant depuis vingt-quatre siècles, et qui surpasse aujourd'hui, par le nombre de ses fidèles et l'étendue des pays où elle règne, toute autre forme de croyance. Quatre cent soixante-dix millions d'hommes vivent et meurent sous la règle de Gautama, et la domination spirituelle de ce maître antique s'étend actuellement sur le Népaul, l'île de Ceylan, toute la péninsule de l'Extrême-Orient, la Chine, le Japon, le Thibet, l'Asie centrale, la Sibérie, et même la Laponie suédoise. L'Inde elle-même pourrait, à juste titre, être comprise dans le magnifique empire de cette Foi, car bien que la pratique du bouddhisme ait presque disparu de son pays natal, l'empreinte du sublime enseignement de Gautama est marquée de façon indélébile sur le brahmanisme moderne, et les habitudes et convic-

470,000,0000



tions les plus caractéristiques des Hindous découlent évidemment de la bénigne influence des préceptes de Bouddha. Plus d'un tiers de l'humanité doit donc ses idées morales et religieuses à cet illustre prince dont la personnalité bien qu'imparfaitement révélée par les sources d'informations existantes, apparaît cependant comme la plus haute, la plus aimable, la plus sainte et la plus bienfaisante (sauf une seule exception) dans l'histoire de la pensée. Les livres bouddhistes, bien qu'ils soient en désaccord sur certains détails, et fortement entachés d'altérations, d'inventions et d'erreurs, sont unanimes sur ce point, qu'ils ne rapportent rien — pas un acte ou une parole — qui ternisse la parfaite pureté et la tendresse de ce Maître indien, qui unissait les meilleures qualités d'un prince à l'intelligence d'un sage et à la dévotion passionnée d'un martyr. Aussi, M. Barthélemy-Saint-Hilaire, bien qu'il ait interprété de façon complètement erronée certains points du bouddhisme, est cité à juste titre par le professeur Max Müller, quand il dit du prince Siddartha (1) : « Sa vie n'a point de tache. Son constant héroïsme égale sa conviction; et si la théorie qu'il préconise est fausse, les exemples personnels qu'il donne sont irréprochables. Il est le modèle achevé de toutes les vertus qu'il prêche; son abnégation, sa charité, son inaltérable douceur ne se démentent

(1) En français dans le texte.

point un seul instant... Il prépare silencieusement sa doctrine par six années de retraite et de méditation; il la propage par la seule puissance de la parole et de la persuasion pendant plus d'un demi-siècle, et quand il meurt entre les bras de ses disciples, c'est avec la sérénité d'un sage qui a pratiqué le bien toute sa vie, et qui est assuré d'avoir trouvé le vrai. » Gautama a donc eu le privilège d'accomplir cette prodigieuse conquête de l'humanité, et bien qu'il ait désapprouvé le rituel et qu'il ait déclaré luimême, alors qu'il était au seuil du Nirvâna, qu'il n'était rien de plus que ce que les autres hommes peuvent devenir, l'amour et la gratitude de l'Asie, désobéissante à ses préceptes, lui ont accordé un culte fervent. Des amas de fleurs sont répandus journellement sur ses purs autels, et des milliers de lèvres répètent journellement la formule : « Je me réfugie en Bouddha! »

Le Bouddha de ce poème, si, comme cela est hors de doute, il a réellement existé, est né sur les frontières du Népaul environ 620 ans avant Jésus-Christ, et est mort environ en 543 à Kousinagara dans la province d'Oudh. Donc, au point de vue de l'âge, beaucoup d'autres croyances sont récentes en comparaison de cette vénérable religion, qui contient l'éternité d'une espérance universelle, l'immortalité d'un amour infini, une foi indestructible dans le bien final, et la plus fière assertion qui ait jamais été professée de la liberté humaine. Les extravagances qui dé-



figurent les annales et le culte du bouddhisme doivent être attribuées à l'inévitable dégradation que les prêtres font toujours subir aux grandes idées qui leur sont confiées. La puissance et la sublimité des doctrines originales de Bouddha doivent être appréciées par leur influence, et non par leurs interprètes, ni par cette Eglise innocente, mais indolente et cérémonieuse, qui s'est élevée sur les fondations de la Sangha, ou fraternité bouddhiste.

J'ai placé mon poème dans la bouche d'un bouddhiste, parce que, pour apprécier l'esprit des pensées asiatiques, il faut les regarder à un point de vue oriental, et que ni les miracles qui consacrent cette histoire, ni la philosophie qu'elle recouvre, n'auraient pu être reproduits autrement d'une façon aussi naturelle. La doctrine de la transmigration, par exemple, qui est choquante pour des esprits modernes, était établie et universellement acceptée par les Hindous au temps de Bouddha, à l'époque où Jérusalem fut prise par Nabuchodonosor, où Ninive tomba entre les mains des Mèdes et où Marseille fut fondée par les Phocéens.

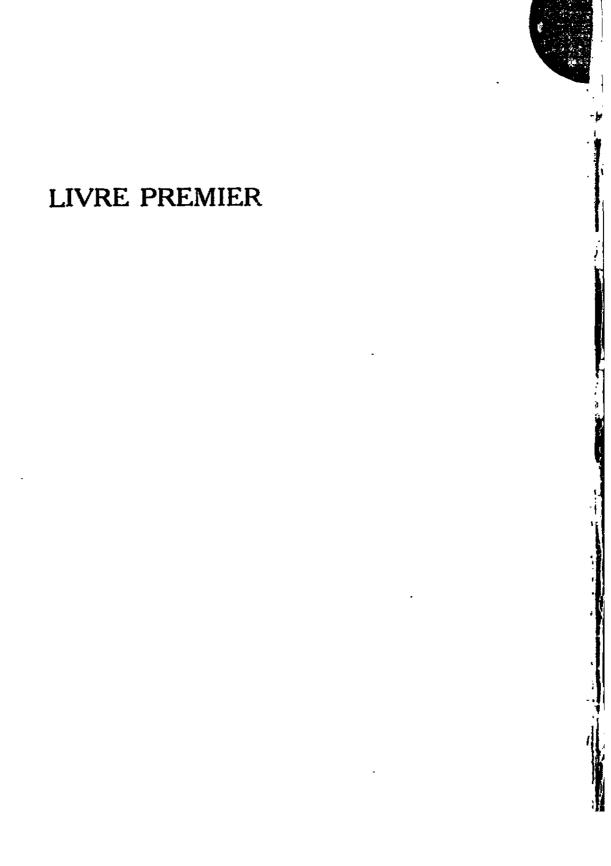
L'exposition que j'ai faite ici de cet antique système est nécessairement incomplète, et, conformément aux lois de l'art poétique, passe rapidement sur maintes matières très importantes au point de vue philosophique, aussi bien que sur la longue carrière de Gautama. Mais mon but est atteint si j'ai réussi à donner une idée juste du sublime

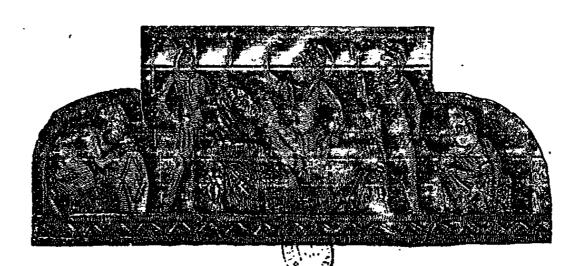
caractère de ce noble prince, et du sens général de ses doctrines. Quant à celles-ci, une prodigieuse controverse s'est élevée parmi les érudits; je les informe que j'ai pris les citations bouddhistes imparfaites telles qu'elles se trouvent dans l'ouvrage de Spence Hardy, et que j'ai également modifié plus d'un passage dans les récits ordinaires. Toutefois, les définitions que j'ai données ici du Nirvâna, du Dharma, du Karma et des autres points essentiels du bouddhisme, sont du moins les fruits d'études considérables, et aussi de cette ferme conviction que jamais le tiers de l'humanité n'aurait pu être amené à croire en des abstractions vides et au Néant comme fin et couronnement de l'Etre.

Enfin, en vénérant l'illustre Propagateur de cette Lumière de l'Asie et en rendant hommage à tous ces savants éminents qui ont consacré de nobles travaux à sa mémoire et qui ont plus de loisirs et de science que moi, je prie que l'on me pardonne les erreurs de mon étude trop hâtive. Elle a été faite dans les courts intervalles de jours très occupés, mais elle est inspirée par un vif désir d'aider l'Orient et l'Occident à mieux se connaître mutuellement. Le temps viendra, je l'espère, où ce livre et mon Indian Song of Songs et mes Indian Idylls sauveront la mémoire de quelqu'un qui aima l'Inde et les peuples indiens.

Edwin ARNOLD.

. . • • . •





D'après une sculpture trouvée à Gândhâra (Yuzufzai) dans le Punjab.

LIVRE PREMIER

L'Ecriture du Sauveur du monde, le Seigneur Bouddha — nommé sur la terre prince Siddârtha — incomparable sur la Terre, dans les Cieux et dans les Enfers, honoré de tous, le plus sage, le meilleur, le plus compatissant, celui qui a enseigné le Nirvâna et la Loi.

Sous la sphère la plus haute, sont assis les quatre Régents qui gouvernent notre monde; et au-dessous d'eux sont les zones plus proches, élevées cependant, où les esprits des saints défunts attendent trois fois dix mille ans, puis reviennent à la vie. Et sur le Seigneur Bouddha, attendant dans ce ciel, tombèrent pour notre bonheur les cinq signes certains de la naissance, en sorte que les Dévas (1) comprirent les signes et dirent : « Bouddha ira de nouveau sauver le monde et ce sera la dernière fois » — « Oui, dit-il, car désormais la naissance et la mort finissent pour moi et pour ceux qui apprennent ma Loi. Je vais descendre parmi les Sâkyas, au sud du neigeux Himalaya, où vivent un peuple pieux et un roi juste. »

(1) Divinités inférieures, génies.



Cette nuit-là, la femme du roi Suddhôdana, la reine Maya, endormie à côté de son Seigneur, eut un songe étrange; elle rêva qu'une étoile du ciel, splendide, à six rayons et couleur de perle rosée, sur laquelle on voyait un éléphant armé de six défenses et blanc comme le lait de Kamadhouk (1), filait à travers l'espace et brillant en elle, entrait dans son sein du côté droit. Quand elle s'éveilla, une félicité surhumaine emplit sa poitrine, et sur la moitié de la terre une lumière délicieuse précéda l'aurore. Les puissantes montagnes tressaillirent, les vagues s'apaisèrent, toutes les fleurs qui s'ouvrent à la chaleur du jour s'épanouirent comme en plein midi, et dans les enfers les plus reculés, la joie de la reine passa comme le soleil ardent qui jette un rayon d'or dans les bois touffus, et dans toutes les profondeurs, un tendre murmure courut, disant : « Oh oui, les morts qui vont revenir à la vie, les vivants qui meurent, se lèvent, écoutent et espèrent. Bouddha est arrivé! » Une grande paix se répandit aussi dans les Limbes innombrables, le cœur du monde palpita, et un vent d'une douceur inconnue souffla sur les terres et les mers. Et quand le matin parut et que cela fut raconté, les vieux devins à cheveux gris dirent : « Le rêve est bon. Le Cancer est en conjonction avec le soleil; la

⁽¹⁾ Vache fabuleuse, dont le lait entre dans la composition de l'amrita, nectar des dieux hindous.

reine aura un fils, un enfant divin, doué d'une science merveilleuse, utile à tous les êtres, qui délivrera les hommes de l'ignorance, ou gouvernera le monde s'il daigne le faire. »

Voici comment le saint Bouddha naquit : La reine Maya, le temps de sa gestation étant accompli, se tenait, une après-midi, dans les jardins du palais, sous un arbre palsa, au tronc robuste, droit comme un pilier de temple, orné d'une couronne de feuilles brillantes et de fleurs parfumées, et sachant que le temps était arrivé — car toutes choses savaient cela — l'arbre conscient courba ses branches flexibles pour entourer d'un bosquet la majesté de la reine Maya, et la Terre fit pousser soudain un millier de fleurs pour couvrir sa couche, tandis que le dur rocher fit jaillir une source cristalline pour lui servir de bain. Alors elle mit au monde sans douleur son enfant qui portait dans ses formes parfaites les trente-deux signes de 32 la naissance bénie. Cette grande nouvelle fut apprise au palais. Mais quand on apporta le palanquin aux brillantes couleurs pour transporter l'enfant à la maison, les porteurs furent les quatre Régents de la Terre, descendus du mont Soumerou (1) - ceux qui écrivent les actions des hommes sur des plaques d'airain - l'Ange de l'Est dont les

⁽¹⁾ Montagne fabuleuse dont le sommet est le séjour des principales divinités hindoues.

armées vêtues de robes d'argent, portant des boucliers de perles; l'Ange du Sud, dont les cavaliers, les Koumbhandas, montant des coursiers bleus et portant des boucliers de saphir; l'Ange de l'Ouest, suivi des Nagas montés sur des chevaux rouge sang, avec des boucliers de corail; l'Ange du Nord entouré de ses Yakshas tout en or, sur des chevaux jaunes, portant des boucliers d'or. Et ces Anges, dissimulant leur splendeur, descendirent et prirent les perches du palanquin, ressemblant par leur aspect et leur costume à des porteurs; bien qu'ils fussent de puissants dieux; et les dieux ce jour-là se promenèrent au milieu des hommes à l'insu de ces derniers; car le Ciel était plein de joie, à cause du bonheur de la Terre, sachant que le Seigneur Bouddha était ainsi revenu.

Mais le roi Suddhôdana ignorait cela, il craignait de mauvais présages, jusqu'au moment où ses devins augurèrent un Prince dominateur de la Terre, un Chakravartin (1) tel qu'il en naît un tous les mille ans pour gouverner le monde; il a sept dons, le disque divin nommé Chakra-ratna (2); la gemme; le cheval appelé Aswa-ratna, ce vaillant coursier qui galope dans les nues; un éléphant blanc comme la neige, le Hasti-ratna, né pour porter son

^{(1) (}Sanscrit.) Empereur tout-puissant, littéralement celui qui est protégé par le disque (chakra) de Vishnou.

⁽²⁾ Ratna (sanscrit), pierre précieuse.

roi; le Ministre rusé, le Général invincible, et la Femme d'une grâce incomparable, l'Istrî-ratna, plus belle que l'aurore. En attendant ces dons destinés à l'enfant merveilleux, le roi donna l'ordre à sa ville de célébrer une grande fête; en conséquence, les rues furent balayées et arrosées d'essence de rose, les arbres ornés de lanternes et de drapeaux, tandis que la foule joyeuse se pressait curieusement autour des escrimeurs, des baladins, des jongleurs, des charmeurs, des danseurs de corde et des danseuses de nautch (1) aux pagnes pailletés qui faisaient carillonner gaiement les grelots de leurs pieds agiles; il y avait aussi des masques vêtus de peaux d'ours ou de daim, des dompteurs de tigres, des athlètes, des hommes qui faisaient combattre des cailles, d'autres qui frappaient sur des tambours ou faisaient vibrer des cordes d'airain, et tous, par ordre, amusaient le peuple. De plus, des marchands vinrent de pays lointains, apportant, à la nouvelle de cette naissance, de riches présents sur des plateaux d'or : des châles en poil de chèvre, du nard, du jade, des turquoises couleur de ciel crépusculaire, des tissus si fins, que pliés douze fois, ils ne cachent pas un visage pudique, des ceintures brodées de perles, du bois de santal, hommages des cités tributaires; et ils appelèrent leur Prince Savarthasiddh, « Celui qui fait tout prospérer », et, par abréviation, Siddârtha.

^{(1) (}Hindoustani.) Bayadères.

Parmi les étrangers, vint un saint à cheveux gris, Asita, dont les oreilles, depuis longtemps fermées aux bruits de la terre, percevaient les harmonies célestes, et pendant qu'il était en prière sous son arbre pipal (1), il entendit les Dévas chanter des chants en l'honneur de la naissance de Bouddha. Il était doué d'une science merveilleuse, grâce à son âge et à ses jeûnes, et quand il s'approcha, il avait l'air si vénérable que le Roi le salua, et que la Reine Maya coucha son enfant aux pieds saints de l'ascète : mais quand il vit le prince, le vieillard s'écria : « Ah! Reine, ne fais pas cela », et il prosterna huit fois dans la poussière son visage ravagé, disant : « O enfant! je t'adore! Tu es Lui! Je vois la lumière rosée, les lignes de la plante des pieds, la douce empreinte recourbée du Swastika (2), les trente-deux signes sacrés principaux et les quatre-vingts marques de moindre importance. Tu es Bouddha, tu prêcheras la Loi et sauveras tous les êtres qui l'apprendront, mais je ne t'entendrai pas, car je mourrai trop tôt, moi qui naguère appelais la mort; toutefois, je t'ai vu. Sache, ô Roi, qu'il est la fleur de notre arbre humain qui ne s'épanouit qu'une fois dans bien des myriades d'années, mais qui, ouverte, remplit le monde du parfum de la Science et du miel de l'Amour; de ta sou-

⁽¹⁾ Dit aussi banian, ficus religiosa.

⁽²⁾ Signe magique qui a la forme d'une croix aux extrémités recourbées.

che royale sort un lotus céleste; heureuse maison! cependant, pas tout à fait heureuse, car une épée, ô Roi, doit percer tes entrailles à cause de cet enfant — et toi, douce Reine, chère à tous les dieux et à tous les hommes en raison de cette grande naissance, tu es devenue trop sacrée pour souffrir davantage; or, la vie est une souffrance; aussi dans sept jours tu atteindras le terme de la douleur. »

C'est ce qui advint, car le septième soir, la reine Maya s'endormit souriante et ne se réveilla plus, et elle passa, contente, au ciel Trâyastrinshas, où d'innombrables Dévas l'honorent et veillent avec égard sur cette mère bienheureuse. Pour l'enfant, on choisit comme nourrice la princesse Mahâpradjâpati; son sein nourrit d'un noble lait celui dont les lèvres réconfortent les mondes.

Quand sa huitième année fut accomplie, le Roi prévoyant pensa à enseigner à son fils tout ce qu'un prince doit apprendre, car il cherchait à détourner de lui la destinée miraculeuse trop sublime qui lui avait été prédite, les gloires et les souffrances d'un Bouddha. C'est pourquoi il réunit le conseil de ses ministres et leur demanda : « Quel est l'homme le plus sage, Messeigneurs, pour apprendre à mon prince ce qu'un prince doit savoir? » Tous répondirent aussitôt d'une voix unanime : « O Roi, Viswamitra est le plus sage, le plus versé dans les Ecritures et le plus apte à enseigner les arts manuels et le

reste. » Donc, Viswamitra vint et écouta les ordres; et au jour propice, le prince prit ses tablettes de bois de santal rouge, couvertes d'une fine poussière d'émeri et dont les marges étaient ornées de pierres précieuses; il prit aussi con bâton à écrire et se tint les yeux baissés devant le sage qui dit : « Enfant, écris cette Ecriture », et il dicta lentement la strophe appelée Gâyatrî, que les personnes de haute naissance seules doivent entendre :

Om, tatsaviturvarenyam
Bhargo devasya dhîmahi
Dhiyo yo ra prachodayât (1).

« Atcharya (2), j'écris, répondit doucement le Prince » et rapidement il traça sur la poussière, non pas dans une écriture, mais en maints caractères, la strophe sacrée; il l'écrivit en Nagri, en Dakshin, Nî, Mangal, Parousha, Yava, Tirthî, Oûk, Darad, Sikhyani, Mana, Madhyachar; il employa les écritures peintes et le langage des

(2) Maître (sanscr.). V

⁽¹⁾ Cette prière, tirée des Védas, ne doit être apprise qu'aux Brahmanes. Voici la traduction littérale qu'en donne Balfour (Cyclopædia of India): « Om, méditons sur la suprême splendeur du soleil divin, puisse-t-il éclairer nos esprits ». Le mot om ou aum est une syllabe sacrée; composée de la gutturale la plus ouverte A, et de la labiale la plus fermée M, réunies par l'U qui se prononce en poussant le son de la gorge aux lèvres, elle est considérée par les Brahmanes comme le symbole le plus général de tous les sons possibles, le son-Brahma, le Verbe. (Voir Swami Vifekananda, Bhahti Yoga, p. 28.)

signes, les langues des hommes des cavernes et des peuples de la mer, de ceux qui adorent les serpents vivant sous la terre, et de ceux qui ont le culte de la flamme et du soleil, des Mages et de ceux qui habitent des forteresses; il traça l'une après l'autre, avec son bâton à écrire, toutes les écritures étranges de toutes les nations, lisant les vers du maître dans chaque langue; et Viswamitra dit : « Cela suffit, passons aux nombres. Répétez après moi votre numération jusqu'à ce que nous atteignions le lakh (1), un, deux, trois, quatre, jusqu'à dix, et ensuite par dizaines jusqu'aux cents et aux mille. » Après lui, l'enfant nomma les unités, les dizaines, les centaines, et il ne s'arrêta pas au lakh, mais murmura doucement: « Ensuite viennent le kôti, le nahut, le ninnahut, khamba, viskhamba, abab, attata, puis l'on arrive aux koumouds, goundhikas et outpalas, aux poundarikas et enfin aux padoumas qui servent à compter les molécules les plus infimes de la terre d'Hastagiri jusqu'à la poussière la plus fine; mais au delà, il y a une autre numération, le Kâtha, qui sert à compter les étoiles de la nuit; le Kôti-kâtha pour nombrer les gouttes d'eau de l'Océan; Ingga, le calcul des cercles; Sarvanikchepa, par lequel on compte tous les sables du Gange, et enfin nous arrivons aux Antahkalpas où l'unité est le sable de dix crores (2) du Gange.

⁽¹⁾ Un lakh = 100,000.

⁽²⁾ Un crore = 100 lakhs.

Si l'on désire une plus vaste échelle, l'arithmétique emploie l'Asankya qui est le dénombrement de toutes les gouttes d'eau qui tomberaient sur les mondes pendant une pluie incessante de dix mille ans; enfin l'on arrive aux Maha-kalpas (1), par lesquels les Dieux comptent leur futur et leur passé. »

« C'est bien, répliqua le sage, très noble prince, si tu sais cela, faut-il que je t'apprenne la mesure des lignes? » L'enfant répondit modestement : « Atcharyâ, veuillez m'écouter. Dix paramâ nous font un parasoukshma; dix de ces derniers forment le trasarene, et sept trasarenes ont la longueur d'un atome flottant dans un rayon de soleil, sept atomes sont de la grosseur d'un poil de la moustache d'une souris, et dix de ceux-ci font un likhya, dix likhyas un youka, dix youkas un cœur de grain d'orge qui est contenu-sept fois dans une taille de guêpe; on arrive ainsi au grain de moung (2) et de moutarde, et au grain d'orge dont dix font une jointure de doigt; douze jointures forment un empan; puis nous arrivons à la coudée, à la perche, à la longueur de l'arc, de la lance; vingt longueurs de lance forment ce qu'on appelle « un souffle » qui est l'espace qu'un homme peut parcourir sans reprendre ha-

(2) (Hindoustani.) Phaseolus mungo, graine comestible.

⁽¹⁾ Le Kalpa est un jour de Brahma; il équivaut à 4.320 millions d'années; à la fin de chaque kalpa, l'univers est réabsorbé dans la Divinité.

leine; un gow est quarante fois la mesure précédente, quarante gows font un yôdjana, et, Maître, si vous désirez, je vous énumérerai combien il y a d'atomes dans un yôdjana. » Et, aussitôt, le jeune Prince indiqua sans erreur le nombre total des atomes. Mais Viswamitra en l'entendant, se prosterna devant l'enfant en s'écriant : « Tu es le maître de tes maîtres, c'est toi et non moi qui es le Gourou (1). Oh! je t'adore, doux Prince qui n'es venu à mon école que pour me montrer que tu savais tout sans livres et que tu sais aussi pratiquer le sincère respect. »

Ce respect, le seigneur Bouddha l'accorda à tous ses professeurs, bien qu'il en sût plus qu'eux; il parlait de façon aimable, quoique si savant; il avait une mine princière avec des manières douces; il était modeste, déférent, il avait le cœur tendre et cependant doué d'un courage intrépide; nul cavalier n'était plus hardi dans la joyeuse chasse aux timides gazelles, nul conducteur de char n'était plus adroit dans les courses qui se faisaient dans les cours du palais; toutefois, au milieu du jeu, l'enfant s'arrêtait souvent, laissant échapper le daim; souvent il abandonnait une course presque gagnée, parce que les coursiers fatigués étaient essoufflés, ou qu'il voyait les princes, compagnons de ses jeux, affligés de perdre, ou parce que quelque rêve pensif s'emparait de lui. Et avec les

⁽¹⁾ Précepteur.

années, ce caractère compatissant ne fit que croître comme un grand arbre qui sort de deux tendres pousses et finit par répandre son ombrage au loin; mais le jeune enfant ne savait presque rien du chagrin, de la douleur et des larmes; il ne les connaissait que comme des noms étranges s'appliquant à des choses que les rois n'éprouvent pas et ne doivent jamais ressentir. Alors, il advint que, dans le jardin royal, un jour de printemps, passa un vol de cygnes sauvages voyageant vers le nord pour rejoindre leurs nids au cœur de l'Himalaya; signalant le passage de leur bande neigeuse par de tendres cris, les joyeux oiseaux volaient, guidés par l'amour; et Dévadatta, cousin du prince, bandant son arc, décocha une flèche bien dirigée qui atteignit les larges ailes du premier cygne étendues pour glisser sur la libre route bleue, de sorte qu'il tomba percé de la pointe cruelle, de larges gouttes de sang étarlate teignant ses plumes immaculées. Voyant cela, le prince Siddârtha releva tendrement l'oiseau, le plaça dans son sein, s'assit les genoux croisés, comme s'assied le seigneur Bouddha, et, pour apaiser la frayeur de l'animal sauvage, arrangea ses ailes froissées, calma son cœur rapide, le caressa doucement avec ses bonnes mains légères, lisses comme des feuilles de bananier fraîchement ouvertes; et pendant que sa main gauche tenait l'oiseau, la droite retirait l'acier cruel et mettait des feuilles fraîches et du miel calmant sur la blessure. Et l'enfant ignorait tellement ce

qu'était la douleur, qu'il serrait curieusement la barbe de la flèche dans son poing et tressautait en sentant sa pointe, et recommençait en pleurant à caresser son oiseau. Alors, vint quelqu'un qui dit : « Mon Prince a tiré un cygne qui est tombé ici au milieu des roses, il me charge de vous prier de le lui envoyer. Voulez-vous le faire? » — « Non, répondit Siddârtha, si l'oiseau était mort, l'envoyer au meurtrier serait bien, mais le cygne vit, mon cousin n'a tué que la vitesse divine qui agitait cette aile blanche. » Et Dévadatta répliqua : « La bête sauvage vivante ou morte est à celui qui l'a abattue; dans les nuages elle n'appartenait à personne, mais tombée elle est à moi. Donne-moi ma proie, mon cousin. » Alors notre Seigneur appuya le cou du cygne contre sa tendre joue et dit gravement : « Je vous dis non! l'oiseau est à moi, c'est la première des myriades de choses qui m'appartiendront par le droit de la pitié et la toute puissance de l'amour. Car maintenant je sais par ce qui s'agite en moi que j'enseignerai la compassion aux hommes et que je serai un interprète du monde muet, et ferai diminuer le flux maudit de la douleur universelle. Mais si le Prince conteste, qu'il soumette le cas aux sages et nous attendrons leur décision. » Ainsi fut fait; l'affaire fut débattue en plein divan (1), et les uns étaient d'un avis, les autres d'un autre,

⁽¹⁾ Conseil des ministres.

quand survint un prêtre inconnu qui dit : « Si la vie vaut quelque chose, le sauveur d'une vie possède plus l'être vivant que celui qui a tenté de le tuer. Le meurtrier abîme et détruit, le protecteur secourt; donnez-lui l'oiseau. » Tous trouvèrent juste ce jugement, mais quand le Roi chercha le sage pour l'honorer, il avait disparu, et quelqu'un vit un serpent capelle (1) se glisser dehors; les dieux viennent souvent sous cette forme! C'est ainsi que notre Seigneur Bouddha commença son œuvre de miséricorde.

Cependant, il ne connaissait pas encore d'autre douleur que celle de l'oiseau, qui, ayant été guéri, rejoignit joyeusement les siens. Mais un autre jour le Roi dit : « Viens, mon cher fils, et vois le charme du printemps, et comme la terre féconde est désireuse de produire ses richesses pour le moissonneur; comme mon royaume — qui sera le tien, quand le bûcher flambera pour moi — nourrit toutes ses bouches, et remplit le coffre du roi. La saison est belle avec sa parure de feuilles nouvelles, de fleurs éclatantes et d'herbe verte; écoute les cris joyeux des laboureurs. » Ainsi ils marchaient à travers un pays de sources et de jardins, et regardaient les bœufs qui parcouraient les guérets fertiles, en allongeant leurs robustes épaules sous le joug grinçant; la terre grasse jaillissait et

⁽¹⁾ Appelé aussi cobra; quand il se dresse, sa tête se dilate en forme de chaperon, ce qui lui a valu son nom portugais de cobra di capello; il est adoré par les Hindous.

s'enroulait en longues vagues douces derrière la charrue, et le laboureur appuyait ses deux pieds sur le soc bondissant pour faire le sillon plus profond. Au milieu des palmiers, les ruisseaux bouillonnants murmuraient et la terre joyeuse brodait leurs bords de balsamines et de citronnelles aux feuilles barbelées. Ailleurs, il y avait des semeurs qui allaient semant; et toute la jungle riait, avec des chansons dans les nids, et toutes les broussailles bruissaient de la vie des êtres infimes, le lézard, l'abeille, l'escarbot et les bêtes rampantes, car tous étaient joyeux de ce temps de printemps. Dans les branches des manguiers, les colibris étincelaient; seul à sa forge verte, le chaudronnier (1) bruyant travaillait; les guêpiers au bec recourbé poursuivaient les papillons diaprés; à côté, les écureuils rayés (2) chassaient, les mainas se rengorgeaient et picoraient, les sept sœurs brunes (3) jacassaient dans le buisson, le chat-tigre bigarré, mangeur de poissons, était perché au bord de l'étang, les aigrettes marchaient paisiblement au milieu des buffles, les milans tournoyaient dans l'air doré; auprès du temple aux brillantes couleurs les paons s'envolaient, les pigeons bleus roucoulaient sur chaque mur; au loin, les tambours du village résonnaient pour

- (1) Oiseau de la famille du pic.
- (2) Espèce de petit écureuil, nommé aussi rat palmiste, très commun dans l'Inde.
 - (3) Sortes de mainas qui vont généralement par groupes de sept.

une fête nuptiale; toutes choses parlaient de paix et d'abondance et le Prince voyait et se réjouissait. Mais regardant au fond des choses, il vit les épines qui poussaient sous cette rose de la vie; il vit que le paysan hâlé gagnait son salaire à la sueur de son front, peinant pour avoir le droit de vivre; qu'il pressait les bœufs aux grands yeux, pendant les heures brûlantes, en aiguillonnant leurs flancs veloutés; il remarqua aussi que le lézard mangeait la fourmi et que le milan les mangeait tous deux, et que le faucon-pêcheur dérobait au chat-tigre la proie qu'il avait saisie; il vit la pie-grièche poursuivant le boulboul qui chassait les papillons aux couleurs d'escarboucles; en sorte que partout chacun tuait un meurtrier et était tué à son tour, la vie <-> vivant de la mort. Ainsi, le spectacle enchanteur voilait une vaste, sauvage, horrible conspiration de meurtre mutuel, depuis le ver jusqu'à l'homme, qui lui-même tue son semblable; voyant cela — le laboureur affamé et ses bœufs aux cous écorchés par le joug cruel, et cette rage de vivre qui fait combattre tout être vivant — le prince Siddârtha soupira: « Est-ce là, dit-il, cette terre heureuse que l'on m'a montrée? Que de sel avec le doux pain du paysan! combien est dur le servage des bœufs; combien est féroce la guerre du faible et du fort dans les halliers! que de complots dans l'air! dans l'eau même pas de refuge! Retirez-vous un peu à l'écart et laissez-moi réfléchir sur ce que vous m'avez fait voir. »

En parlant ainsi, le bon seigneur Bouddha s'assit sous un jamblonnier, les chevilles croisées, comme sont les saintes statues, et se mit pour la première fois à méditer sur le mal profond de la vie, sa source lointaine et son remède possible. Une pitié si vaste le remplit, un si grand amour pour les êtres vivants, une telle passion à secourir la douleur que, par leur puissance, son esprit royal parvint à l'extase, et délivré de la souillure mortelle de la sensation et de la personnalité, l'enfant atteignit alors le Dhyâna, qui est le premier pas dans « le sentier ».

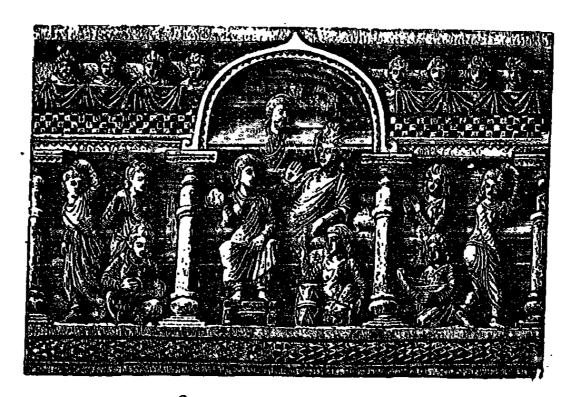
A ce moment, bien haut dans les airs volaient cinq Esprits dont les libres ailes hésitèrent, quand ils passèrent au-dessus de l'arbre : « Quel pouvoir supérieur nous arrête dans notre vol? » dirent-ils, car les Esprits ressentent toute force divine et reconnaissent la présence sacrée d'un être pur. Alors, regardant en bas, ils virent le Bouddha couronné d'une auréole rose, pensant à sauver les êtres; tandis que du bocage une voix cria : « Rishis! (1), voilà celui qui secourra le monde, descendez et honorez-le. » Alors les saints illustres s'approchèrent et chantèrent un hymne de louange en ployant leurs ailes; puis ils continuèrent leur route et allèrent porter de bonnes nouvelles aux Dieux.

Mais une personne envoyée par le Roi pour cher-

⁽¹⁾ Saints; suivant la mythologie hindoue, les Rishis sont sortis de l'esprit de Brahma et sont au nombre de sept.

cher le prince le trouva méditant encore, bien qu'il fût midi passé et que le soleil se hâtât vers les monts de l'ouest; cependant, tandis que toutes les ombres se mouvaient, celle du jamblonnier demeurait à la même place, couvrant Bouddha, afin que les rayons obliques ne pussent frapper sa tête auguste, et celui qui vit ce spectacle entendit une voix qui disait au milieu des fleurs des pommiers roses : « Laissez le fils du Roi tranquille, tant que l'ombre ne quittera pas son cœur, mon ombre ne se déplacera pas. »

LIVRE II



SIDDARTHA ET SA COUR

D'après une sculpture, actuellement au Musée de Lahore, trouvée dans les ruines d'un grand monastère bouddhique situé sur la montagne au-dessus de Jemâl-Garhi (Yuzufzrai).

LIVRE II

R, quand notre Seigneur fut arrivé à l'âge de dixhuit ans, le Roi commanda que l'on bâtît trois maisons magnifiques, l'une de poutres équarries, couverte de bois de cèdre, chaude pour les jours d'hiver; une autre de marbres veinés, fraîche pour l'été; et la troisième de briques cuites, couverte de tuiles bleues, agréable au temps des semailles quand les champaks (1) bourgeonnent; Soubha, Souramma, Ramma étaient les noms de ces trois demeures; des jardins délicieux fleurissaient à l'entour parcourus par des ruisseaux capricieux, semés de bosquets odorants, avec de nombreux pavillons brillants et de belles pelouses. Siddârtha y errait à son gré, trouvant à chaque instant de nouvelles délices, et il passait des heures heureuses, car un sang riche et jeune coulait dans ses veines; mais bientôt les ombres de la méditation revinrent, tel le miroir d'argent d'un lac est terni par le passage des nuées.

Le Roi remarquant cela, appela ses ministres et leur dit : « Réfléchissez, messeigneurs, à ce qu'a dit le vieux Rishi et à ce que m'ont expliqué les liseurs de songes. Cet

(1) (Hindoustani.) Michelia champaka; arbuste à fleur odorante.

enfant, qui m'est plus cher que le sang de mon cœur, sera un dominateur du monde qui foulera aux pieds tous ses ennemis, un Roi des rois — et tel est mon désir — ou bien il marchera dans le triste et humble sentier de l'abnégation et des pieuses souffrances, pour gagner qui sait quel bien, après avoir perdu tout ce qui vaut la peine d'être gardé; et c'est vers ce but que se dirigent ses yeux pensifs au milieu de mes palais. Mais vous êtes sages et vous me conseillerez; comment ses pieds pourraient-ils être tournés vers cette route glorieuse où ils devraient marcher, et comment pourraient se réaliser tous les signes heureux qui lui ont donné la terre à gouverner, s'il le veut? »

Le plus âgé répondit : « Maharadja! l'amour guérira ce léger malaise. Tissez le charme des artifices de la femme autour de ce cœur inoccupé. Que sait ce noble enfant de la beauté, des yeux qui font oublier le ciel et des lèvres embaumées? Trouvez des femmes caressantes et d'agréables compagnons de jeux; les pensées qu'on ne peut arrêter avec des chaînes d'airain, un cheveu de jeune fille les attache facilement. »

Tous approuvèrent ces paroles. Mais le Roi répondit : « Si nous lui cherchons des femmes, qu'arrivera-t-il ? L'amour choisit souvent d'un autre œil; et si nous faisons arranger un parterre de beautés, afin qu'il puisse cueillir la fleur qu'il voudra, il sourira et évitera doucement la volupté qu'il ignore. » Alors, un autre dit : « Le bara-

singh (1) rôde jusqu'à ce que la flèche fatale s'envole; il en sera pour le Prince comme pour des esprits moins fiers; certains charmes, certaine figure lui sembleront un Paradis, telle forme lui paraîtra plus belle que la pâle aurore quand elle éveille le monde. Fais ceci, ô, mon Roi: ordonne une fête où les jeunes filles du royaume rivaliseront de jeunesse et de grâce dans les jeux habituels des Sâkyas. Que le Prince donne le prix à la beauté, et quand les charmantes victorieuses passeront devant son trône on remarquera si une ou deux d'entre elles changent la tristesse obstinée de son doux visage; ainsi nous pourrons choisir pour l'amour avec les propres yeux de l'amour, et par cet artifice procurer le bonheur à son Altesse. »

Cet avis parut bon. Donc, le jour suivant, les crieurs invitèrent les filles jeunes et belles à venir au palais où devait avoir lieu un concours dont le Prince distribuerait les prix, un objet précieux pour chacune, le plus précieux pour celle qui serait jugée la plus belle. Alors, les jeunes filles de Kapilavastou s'attroupèrent à la porte; chacune venait de peigner et de nouer sa sombre chevelure, de se lustrer les cils avec le sourma (2), de se baigner et de se parfumer; toutes étaient couvertes de châles et de vêtements des couleurs les plus riantes; leurs mains et leurs

^{(1) (}Hind.) Cerf.

⁽²⁾ Poudre d'antimoine.

pieds fins étaient fraîchement teints de carmin et leurs tilkas (1) brillaient. C'était un beau spectacle que celui de toutes ces jeunes filles hindoues défilant lentement devant le trône, leurs larges yeux noirs fixés à terre; car lorsqu'elles virent le Prince, ce qui fit battre leurs cœurs troublés, plus que le respect de sa majesté, c'est qu'il était assis si calme, si aimable, mais si supérieur à elles. Chaque jeune fille prenait son cadeau, les paupières baissées, n'osant regarder; et si l'assistance acclamait l'une d'elles comme plus belle et plus digne que ses rivales des sourires royaux, elle restait comme une gazelle effarouchée au toucher de la gracieuse main, puis courait rejoindre ses compagnes, tremblante de cette faveur tant Il semblait divin, auguste, sacré et au-dessus de leur monde. Ainsi, elles défilèrent, une belle jeune fille après l'autre, les fleurs de la cité, et toute cette procession magnifique se terminait, et les présents étaient épuisés, quand la dernière vint, la jeune Yasôdhara, et ceux qui étaient assis à côté de Siddârtha virent le Prince tressaillir à l'approche de la vierge radieuse. Sa forme était d'un modelé céleste; sa démarche semblable à celle de Parvati (2), ses yeux comme ceux d'une biche dans la saison de l'amour; sa figure si belle que les mots ne peuvent dépeindre son charme; et elle seule regardait le Prince en face, les

(2) Déesse, épouse de Siva.

⁽¹⁾ Mouche en laque qui se place entre les sourcils.

mains croisées sur son sein, et son cou gracieux découvert. « Y a-t-il un présent pour moi? » demanda-t-elle en souriant. « Il n'y a plus de présents, répondit le Prince, mais prends ceci en compensation, chère sœur dont la grâce fait l'orgueil de notre cité. » Ce disant, il enleva de sa poitrine son collier d'émeraudes et l'agrafa à la taille brune et soyeuse de la jeune fille; leurs yeux se rencontrèrent, et de ce regard jaillit l'amour.

Longtemps après — quand la lumière fut répandue — le Seigneur Bouddha, à qui l'on demandait pourquoi son cœur s'était ainsi enflammé au premier coup d'œil de la jeune Sâkya, répondit : « Nous n'étions pas des étrangers, comme cela nous semblait à nous et à tous les assistants; dans les âges lointains, le fils d'un chasseur, jouant avec les jeunes filles des forêts auprès des sources de la Yamouna où se dresse Nandadevi (1), avait été choisi comme arbitre, tandis qu'elles couraient sous les sapins, comme des lièvres s'ébattant dans leurs rondes joyeuses au crépuscule; il couronna l'une de fleurs brillantes comme des étoiles, une autre avec de longues plumes arrachées à des faisans argus et à des coqs des jungles, une troisième avec des pommes de pins; mais celle qui arriva la dernière fut la première pour lui, et le jeune homme lui donna un

⁽¹⁾ Montagne des provinces du nord-ouest habitée par une déesse nommée Nanda.

faon apprivoisé et l'amour de son cœur. Et dans la forêt ils vécurent de longues années heureuses, et dans la forêt ils moururent unis. Voyez! comme la semence cachée jaillit du sol après des années de sécheresse; de même, le bien et le mal, les souffrances et les plaisirs, les haines et les amours, et toutes les actions mortes, reviennent de nouveau au jour, portant des feuilles brillantes ou sombres, un fruit doux ou amer. Or, j'étais ce jeune homme, et elle était Yasôdhara, et tant que la roue de la vie et de la mort tournera, ce qui a été subsistera entre nous deux. »

Mais ceux qui épiaient le Prince pendant la distribution des présents, virent et entendirent tout, et racontèrent au Roi attentif comment son fils était resté distrait jusqu'à l'arrivée de Yasôdhara, la fille du grand Souprabouddha, comment il avait soudain changé à sa vue, comment ils s'étaient regardés tous deux, et le don du bijou, et l'éclat de leurs yeux parlants.

Le bon Roi dit en souriant : « Voyez! nous avons trouvé un appât, cherchons maintenant un moyen de nous en servir pour attirer notre faucon hors des nuages. Envoyons des messagers pour demander la jeune fille en mariage pour mon fils. » Mais la coutume voulait chez les Sâkyas que lorsque quelqu'un demandait une jeune fille de noble maison, belle et désirable, il prouvât son adresse aux arts de la guerre dans un concours contre tous les prétendants, et cette coutume ne souffrait pas d'exception

même pour les Rois. C'est pourquoi le père répondit : « Dites au Roi : la jeune fille est recherchée par des Princes voisins et éloignés; si ton très noble fils peut bander l'arc, manier l'épée et monter à cheval mieux qu'eux, il sera le meilleur en tout et le meilleur pour nous; mais comment pourra-t-il en être ainsi étant données ses habitudes claustrales? » Alors le cœur du Roi fut affligé car le Prince demandait la douce Yasôdhara en vain, puisqu'il avait comme rivaux Dévadatta, le plus adroit au tir à l'arc, Ardjouna, le dompteur de tous les coursiers fougueux, et Nanda, passé maître en escrime; mais le Prince se mit à rire sous cape et dit : « Ces choses aussi je les ai apprises. Fais proclamer que ton fils se mesurera avec tous venants aux jeux par eux choisis. Je pense que je ne perdrai pas mon amour pour de telles choses. » L'on fit donc savoir que, pour le septième jour, le Prince Siddârtha défiait tous ceux qui voudraient se mesurer avec lui dans les exercices virils et que la couronne du vainqueur serait Yasôdhara.

Donc, au septième jour, les Seigneurs des Sâkyas et les gens de la ville et de la campagne à la ronde, se réunirent sur le maïdan (1), et la jeune fille vint aussi, entourée de sa famille, dans un cortège de fiancée, avec de la musique, des litières gaiement ornées et des bœufs aux

^{(1) (}Hind.) Pelouse.

cornes dorées, caparaçonnés de fleurs. Dévadatta, de souche royale, demanda sa main; ainsi firent également Nanda et Ardjouna, tous deux de noble lignée, la fleur des jeunes hommes qui se trouvaient là; puis arriva le Prince monté sur son blanc coursier Kantaka qui hennissait, surpris de voir cette multitude étrange à laquelle il n'était pas accoutumé; Siddârtha aussi regardait avec des yeux étonnés tout ce peuple né aux pieds du trône, autrement logé que les Rois, autrement nourri, et cependant si semblable — peut-être — dans ses joies et ses douleurs. Mais quand le Prince vit la douce Yasôdhara, un sourire éclaira son visage, il tira à lui ses rênes de soie, sauta à terre et cria : « Il n'est pas digne de cette perle, celui qui n'est pas le plus digne; que mes rivaux prouvent si j'ai été trop hardi de rechercher sa main. » Alors Nanda proposa l'épreuve de l'arc et plaça un tambour d'airain à six gows (1), Ardiouna à six également et Dévadatta à huit; mais le Prince Siddârtha les pria de placer son tambour à dix gows de la ligne, de sorte que cette cible ne parût pas plus grosse qu'un kauri (2). Puis ils tirèrent et Nanda perça son tambour, Ardjouna le sien, et Dévadatta transperça son but d'une flèche bien dirigée, de sorte que la foule poussa des cris d'admiration et que la douce Yasôd-

⁽¹⁾ Mesure de longueur qui équivaut à 1.300 pieds anglais environ.

⁽²⁾ Petit coquillage employé comme monnaie dans certaines parties de l'Inde.

hara abaissa son sâri (1) d'or sur ses yeux craintifs, de peur de voir la flèche de son Prince manquer le but. Mais lui, prenant leur arc de jonc laqué, attaché avec des nerfs et muni d'une corde d'argent, que des bras vigoureux seuls pouvaient tendre d'un empan le fit résonner, en riant sous cape, tendit la corde tordue jusqu'à ce que les pointes se touchassent et que le corps épais de l'arc se rompît: « Cela est fait pour jouer, non pour servir, dit-il; personne n'a-t-il un arc plus convenable pour des Seigneurs Sâkyas? » Et quelqu'un dit : « Il y a l'arc de Sinhahânou, conservé dans le temple depuis on ne sait quand, que personne ne peut bander et ne pourrait tirer s'il était bandé. » — « Allez me chercher, cria-t-il, cette arme digne d'un homme! » On apporta le vieil arc d'acier noir incrusté de guirlandes d'or et recourbé comme des cornes de bison, et par deux fois Siddârtha essaya la résistance de l'arme sur son genou, puis dit : « Tirez maintenant avec cela, mes cousins. » Mais ils ne purent tendre l'arc inflexible d'une largeur de main; alors le Prince se penchant légèrement banda l'arc, approcha son œil de la coche et tira fortement la corde, qui, comme une aile d'aigle, fit retentir l'air d'un son si clair et si éclatant que les infirmes, restés dans leurs maisons ce jour-là, demandèrent : « Quel est ce son? » Et on leur répondit :

⁽¹⁾ Pagne, vêtement des femmes.

« C'est le son de l'arc de Sinhahânou, que le fils du Roi a tendu et qu'il va tirer. » Alors, ajustant une bonne flèche, il tira et lâcha la corde, et le dard aigu fendit le ciel et transperça le tambour le plus éloigné, puis sans arrêter son vol, glissa sur la plaine à perte de vue.

Ensuite, Dévadatta provoqua ses rivaux à l'épée et fendit un arbre talas épais de six doigts, Ardjouna un de sept, et Nanda en coupa un ne neuf; mais deux souches semblables poussaient côte à côte et la lame de Siddârtha les trancha toutes deux d'un coup étincelant, profond, mais frappé si droit que les deux troncs restèrent debout et que Nanda s'écria: « Sa lame a tourné. » Et la jeune fille trembla de nouveau en voyant les arbres debout : mais à ce moment, les Dévas de l'air, qui veillaient, soufflèrent de légères brises du sud et les deux couronnes de verdure tombèrent avec fracas sur le sable, complètement abattues.

Alors on amena les coursiers, pur sang fougueux, et trois fois ils firent le tour du maïdan, mais le blanc Kantaka laissa le plus rapide bien loin derrière lui; il était si vite que pendant que l'écume tombait de sa bouche à terre, il parcourait vingt lances; mais Nanda dit : « Nous aussi nous pourrions gagner avec un tel Kantaka; amenez un cheval indompté et l'on verra qui le montera le mieux. » Donc les saïs (1) amenèrent un étalon noir comme la nuit,

(1) (Hind.) Palefreniers.

attaché avec trois chaînes, les yeux sauvages, les naseaux dilatés, sans fers ni selle, car aucun cavalier ne l'avait encore monté. Trois fois chacun des jeunes Sâkyas sauta sur son large dos, mais le bouillant coursier rua si furieusement qu'il les jeta sur le sol, couverts de poussière et de honte. Ardjouna seul put se maintenir un instant, et ayant fait détacher les chaînes il cingla les flancs du noir coursier, serra le mors et tint de main de maître la bouche superbe de l'animal, de sorte que dans une tempête de fureur, de rage, et de crainte, l'étalon sauvage fit une fois le tour de la plaine, à demi dompté; mais soudain, il se tourna en montrant les dents, attrapa Ardjouna par un pied, le désarçonna et l'aurait tué si les palefreniers accourus n'avaient entraîné la bête furieuse. Alors tous les hommes crièrent : « Ne laissez pas Siddârtha avoir affaire à ce Bhoût (1) dont le foie est une tempête, et le sang une flamme rouge. » Mais le Prince dit : « Détachez les chaînes, donnez-moi seulement sa crinière. » Il tint celle-ci d'une calme étreinte et en disant quelques mots à voix basse, il plaça sa main droite devant les yeux de l'étalon et la passa doucement sur sa face courroucée, tout le long de son cou et sur ses flancs palpitants, et les assistants étonnés virent le coursier noir comme la nuit perdre sa fierté fougueuse et se tenir apaisé et tranquille comme s'il

^{(1) (}Hind.) Mauvais génie.

connaissait notre Seigneur et le respectait. Et il ne bougea pas pendant que Siddârtha montait, puis il marcha docilement sous la direction du genou et de la bride, sous les regards de tous, de sorte que le peuple cria : « Ne luttez pas davantage, car Siddârtha est le meilleur. » Et les prétendants répondirent : « Il est le meilleur. » Et Souprabouddha, père de la jeune fille, dit : « Le désir de nos cœurs était de te voir remporter le prix, car tu es celui que nous préférons, mais dis-moi quelle magie t'a mieux enseigné les arts virils, au milieu de tes bosquets de roses et de tes songes, que la guerre, la chasse et tous les exercices n'en ont appris aux autres? Emmène, ô Prince, le trésor que tu as gagné. » A ces mots, l'adorable jeune fille indienne se leva de sa place, traversa la foule, prit une couronne de fleurs de môgra (1), ramena doucement sur son front son voile noir et or, passa fièrement devant les jeunes hommes et arriva à l'endroit où se tenait Siddârtha dans sa grâce divine, rehaussée par le noir coursier, qui, penchant son cou vigoureux, le passait doucement sous le bras de son maître. Elle s'inclina très bas devant le Prince, tandis que sa face rayonnait de la joie céleste de l'amour heureux, puis elle attacha à son cou le collier parfumé et elle appuya sa tête exquise sur la poitrine de Siddârtha et se prosterna à ses pieds avec des

^{(1) (}Hind.) Jasmin.

yeux brillants de bonheur en disant : « Cher Prince, regarde-moi, moi qui suis a toil » Et toute la foule se réjouit en les voyant passer, la main dans la main, et leurs cœurs battant à l'unisson tandis que le voile noir et or enveloppait de nouveau la jeune fille.

Longtemps après - quand la lumière de la foi fut répandue — on questionna le Seigneur Bouddha touchant ces événements et on lui demanda pourquoi elle portait ce voile noir et or et marchait si fièrement, et celui que l'Univers honore répondit : « Avant moi on ignorait ceci, bien qu'on semblât le savoir à demi : pendant que la roue de la naissance et de la mort tourne, les choses et les pensées passées et les vies défuntes reviennent. Je me souviens maintenant, en remontant à des myriades d'années, du temps où je rôdais dans les montagnes boisées de l'Himalaya, étant un tigre affamé, à la robe rayée, moi qui suis maintenant Bouddha; couché dans l'herbe kousa (1), j'épiais avec des yeux verts clignotants les troupeaux qui paissaient, s'approchant de plus en plus de leur mort en avançant vers mon repaire; ou, sous les étoiles, j'errais, sauvage, insatiable, à la recherche d'une proie, flairant dans les sentiers la trace d'un homme ou d'un daim. Au milieu des fauves qui étaient alors mes compagnons, habitants de la jungle épaisse ou du djihl (2) couvert de ro-

Herbe usitée par les Hindous dans leurs cérémonies religieuses.
 (Hind.) Terrain marécageux.

seaux, une tigresse, la plus belle de la forêt, mettait les mâles en guerre; sa robe était d'or brillant brodée de noir, comme le voile que portait Yasôdhara pour moi; le combat fut ardent dans la forêt, les dents et les griffes firent rage, tandis que sous un nim (1), la superbe tigresse nous regardait saigner, cruellement blessés. Et je me rappelle qu'à la fin, elle vint en grognant, passa devant les autres rois des forêts couverts de morsures et que j'avais battus, et de sa gueule caressante elle lécha mon fianc haletant, puis d'une démarche fière elle vint avec moi dans la jungle amoureusement. La roue de la naissance et de la mort tourne en bas et en haut. »

Donc, la jeune fille fut donnée au Prince par union volontaire (2), et quand les étoiles furent favorables — Mesha, le Ram rouge étant le maître du Ciel — la fête du mariage fut célébrée suivant la coutume des Sâkyas. Le gadi (3) d'or fut placé, le tapis étendu; on suspendit les guirlandes nuptiales, on attacha des fils aux bras des fiancés, puis le doux gâteau fut rompu; on répandit du riz et de l'attar (4); les deux pailles flottèrent sur le lait

^{(1) (}Hind.) Lilas de Perse.

⁽²⁾ Mode des Gandharvas ou musiciens célestes, l'un des huit modes de mariage indiqués par la loi de Manou qui le définit « l'union d'une jeune fille et d'un jeune homme résultant d'un vœu mutuel ».

^{(3) (}Hind.) Coussin sur lequel sont assis les époux pendant les fêtes nuptiales.

^{(4) (}Hind.) Parfum, essence.

rougi et se rapprochèrent, ce qui présage l'amour jusqu'à la mort; les époux firent ensuite trois fois les sept pas autour du feu (1); des présents furent donnés aux religieux, des aumônes et des offrandes aux temples furent faites, enfin on chanta des mantras (2) et les vêtements du fiancé et de la fiancée furent attachés ensemble. Alors le vieux père dit : « Honorable Prince, celle qui était à nous, désormais est à toi seul, sois bon pour elle qui a sa vie en toi. » Puis on accompagna la douce Yasôdhara à la maison conjugale avec des chants et des trompettes, on la remit entre les bras du Prince, et tout ne fut plus qu'amour.

Mais le roi ne compta pas sur l'amour seul; il leur fit bâtir une prison d'amour magnifique, telle que sur toute la terre il n'y avait pas de merveille comparable à Vishramvan, le palais de plaisance du prince. Au milieu de l'immense terrain qui entourait le palais, s'élevait une montagne verdoyante dont la base était baignée par la rivière Rohini, qui descend en murmurant du large pied de l'Himalaya pour porter son tribut aux flots du Gange. Au sud un bouquet de tamariniers et de sâls, semé de fleurs de ganthi couleur d'azur pâle, fermait le monde; toutefois, le bruit de la cité venait sur les ailes du vent, aussi doux que le bourdonnement lointain des abeilles dans les

(1) Cérémonie essentielle du mariage, suivant la loi brahmanique. (2) Prières, formules magiques.

bosquets. Au nord, s'élançaient en bonds prodigieux les pics immaculés de l'Himalaya énorme, alignant leurs rangs éblouissants de blancheur qui montent à l'assaut du ciel bleu — vierges, infinis, merveilleux — et cet univers soulevé de crêtes et de rochers aigus, ronds ou plats, de pentes verdoyantes et d'aiguilles de glace, de ravins déchirés et de précipices escarpés, faisait monter la pensée si haut qu'elle croyait atteindre le ciel et converser avec les dieux. En dessous des neiges s'étendaient de sombres forêts où brillaient des cascades bondissantes et voilées par des nuages; plus bas, poussaient les chênes roses et les grands pins où résonnaient l'appel de faisans, le rugissement de la panthère, le bêlement du mouton sauvage sur les rochers, et le cri des aigles tournoyants; plus bas encore, la plaine brillait comme un tapis de prière au pied de ces divins autels. En face, les architectes bâtirent le splendide pavillon sur une terrasse élevée; ils le flanquèrent de tours et l'entourèrent de galeries à colonnades. Les sculptures des poutres représentaient des histoires des anciens temps, Radha (1) et Krishna; les vierges des bois, Sita (2), Hanouman (3) et Draupadi (4); et sur le por-

⁽¹⁾ Une des maîtresses favorites de Krishna. Ce dernier est l'un des dieux les plus populaires de l'Inde et ses amours font le sujet de nombreux poèmes.

⁽²⁾ Epouse de Rama et héroïne du Ramayana.

⁽³⁾ Singe qui aida Rama à reprendre Sita enlevée par Ravana.

⁽⁴⁾ Héroine du Mahabharata.

che du milieu, le Dieu propice Ganesha (1), avec son disque et son croc - placé là pour obtenir la sagesse et la prospérité — était assis, enroulant sa trompe oblique. Par les chemins sinueux du jardin et de la cour on atteignait la porte intérieure de marbre blanc veiné de rose; le linteau était de lazulite, le seuil d'albâtre et les portes de bois de santal aux panneaux ornés de peintures; franchissant le seuil, on se promenait charmé dans des vestibules superbes et des chambres ombreuses, on montait des escaliers magnifiques, on traversait des galeries treillissées, on admirait des lambris peints et des colonnes en faisceaux, et de fraîches fontaines frangées de lotus et de nélombos avec des jets d'eau et des poissons qui brillaient dans le cristal, écarlates, dorés et bleus. Dans les alcôves ensoleillées, des gazelles aux grands yeux broutaient les roses épanouies, des oiseaux couleur d'arc-en-ciel voltigeaient au milieu des palmiers, des pigeons verts et gris bâtissaient leurs nids en sécurité sur les corniches dorées; sur les dalles brillantes, les paons étalaient les splendeurs de leurs queues, tandis que les hérons blancs comme le lait et les petits hiboux domestiques les considéraient tranquillement. Les perroquets aux colliers couleur prune se

⁽¹⁾ Fils de Siva et de Parvati, dieu de la sagesse. Il est représenté avec une tête d'éléphant, cet animal étant considéré par les Hindous comme l'emblème de la sagacité. Dans chaque ville et chaque palais hindou, une des portes était placée sous l'invocation de Ganesha.

balançaient de fruit en fruit, les colibris voletaient de fleur en fleur; les timides lézards se chauffaient sans crainte sur les treillages, les écureuils venaient manger dans la main, car la paix régnait sur tout; le prudent serpent noir qui donne la chance aux familles, dormait en chauffant ses replis au soleil, sous les fleurs de lune; près de là, le chevrotin porte-musc jouait, et des singes aux yeux bruns faisaient des grimaces aux corbeaux. Et toute cette maison d'amour était peuplée de serviteurs dociles; au moindre signe accouraient des gens aux figures aimables, au parler doux et au service empressé; chacun était heureux de rendre heureux, éprouvait du plaisir à en donner, était fier d'obéir; en sorte que la vie coulait charmante comme un fleuve bordé de fleurs perpétuelles, et Yasôdhara était la reine de cette cour enchantée.

Mais au delà de ces cent chambres magnifiques, un réduit secret se cachait où l'art avait prodigué toutes ses charmantes fantaisies pour apaiser l'esprit. On y pénétrait par une cour cloîtrée, à ciel ouvert, au milieu de laquelle se trouvait un bassin en marbre blanc comme le lait, dont les bords, les escaliers et la frise étaient incrustés d'agates délicatement nuancées. Il était doux de passer des heures indolentes en ce séjour de fraîcheur délicieuse, comme de marcher en été sur la neige; les rayons de soleil y filtraient leurs ors, et passant à travers le porche et la niche, s'adoucissaient, prenaient des teintes argentées, devenaient

pâles et presque sombres, comme si le jour s'arrêtait et se changeait en crépuscule dans l'amour et le silence qui régnaient à la porte de ce berceau. Car derrière cette porte se trouvait la chambre somptueuse et exquise, merveille du monde; la douce lumière des lampes parfumées glissait, à travers les fenêtres de nacre et les rideaux semés d'étoiles, sur les tentures en drap d'or, les lits de soie et la splendeur des lourds pourdahs (1) qui ne se soulevaient que pour laisser passer la plus belle. Là, personne ne savait s'il faisait nuit ou jour, car toujours filtrait cette lumière atténuée, plus brillante que l'aurore, mais aussi douce que le crépuscule, et toujours soufflaient des brises délicieuses plus agréables que celle du matin, mais aussi fraîches que celle de minuit; et, nuit et jour, les luths chantaient, nuit et jour, on apportait des mets délicieux, des fruits couverts de rosée, des sorbets faits avec les neiges de l'Himalaya, des pâtisseries délicates, et du lait de cocotier dans sa coupe ivoirine. Et, nuit et jour, se trouvait là une troupe choisie de danseuses de nautch, d'échansons et de musiciens, serviteurs charmants de l'amour, qui éventaient les yeux endormis du Prince heureux et dès qu'il s'éveillait ramenaient ses pensées à la joie, par la musique qui résonnait au milieu des fleurs, par le charme des chansons amoureuses et des danses enchanteresses accompagnées du

^{(1) (}Hind.) Rideau, courtine.

carillon des grelots attachés aux chevilles des bayadères, des gestes de leurs bras et des sons de la vina (1) aux cordes d'argent, tandis que les essences du musc et du champak et le brouillard bleu que répandaient les aromates brûlés alanguissaient de nouveau son âme et l'invitaient de nouveau à dormir dans les bras de la douce Yasôdhara; et ainsi Siddârtha vivait, oubliant le reste du monde.

En outre, le roi ordonna que dans les murs de ce palais il ne fût jamais parlé de mort, de vieillesse, de chagrin, de douleur ou de maladie. Si quelque beauté se fanait en cette aimable cour, si ses pieds fatigués ne pouvaient plus danser, l'innocente criminelle était exilée de ce paradis, de peur que le Prince ne pût voir son malheur et en souffrir. Des intendants vigilants veillaient à exécuter la sentence contre quiconque parlerait du triste monde extérieur où règnent les souffrances et les plaintes, les pleurs et les craintes, et le gémissement des affligés, et l'horrible fumée des bûchers. C'était une trahison si un fil d'argent paraissait dans la tresse d'une chanteuse ou d'une danseuse, et à chaque aurore les roses mourantes étaient cueillies, les feuilles mortes étaient balayées, tous les spectacles attristants étaient écartés. Car disait le Roi : « S'il passe sa jeunesse loin des choses qui incitent à méditer et à cou-

⁽¹⁾ Sorte de cithare, terminée par une gourde qui sert de table d'harmonie.

ver les œufs vides de la pensée, l'ombre de cette destinée trop vaste pour un homme s'affaiblira peut-être, et je le verrai devenir un souverain tout puissant qui gouvernera tous les pays, s'il le veut, et sera le Roi des rois et la gloire de son temps. »

Donc, autour de cette charmante prison dont l'amour était le geôlier et les délices les barreaux, mais loin des regards, le Roi fit bâtir un mur massif avec une porte d'airain à deux battants : il fallait cent hommes pour la faire mouvoir sur ses gonds et le grincement formidable s'entendait à un demi-yodjana de distance. Et il fit une deuxième, puis une troisième porte derrière celle-là, de sorte qu'il fallait franchir ces trois portes pour sortir du palais de plaisance. C'étaient trois puissantes portes verrouillées et renforcées de barres et près de chacune était placée une garde fidèle, et la consigne du Roi disait : « Ne laissez passer personne, fût-ce le Prince, mon fils, vous en répondez sur votre tête. »

•

•

•

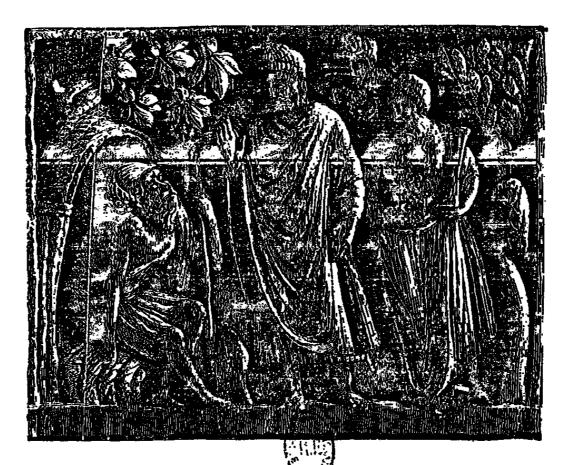
.

•

•

•

LIVRE III



D'après une sculpture trouvée à Gândhâra (Yuzufzai) dans le Punjab.

LIVRE III

OTRE Seigneur Bouddha reposait dans cette pai-sible demeure de vie heureuse et d'amour, ne sachant rien de la douleur, du besoin, du chagrin, de l'âge, ni de la mort; cependant de même que pendant le sommeil on erre en rêve sur des mers obscures, et qu'on aborde, exténué, aux rives du jour, en apportant d'étranges souvenirs de ce sombre voyage, de même parfois, tandis qu'il reposait sa gracieuse tête endormie sur le sein brun de Yasôdhara dont les mains aimantes éventaient doucement ses paupières closes, il se dressait soudain en criant : « Mon univers! ô univers! j'entends! je sais! je viens! » Et elle demandait : « Qu'avez-vous, mon Seigneur? » avec des yeux dilatés par la terreur; car, dans ces moments, la compassion qu'exprimait le regard du Prince inspirait la crainte, et, son visage ressemblait à celui d'un Dieu. Alors, il souriait de nouveau pour apaiser les pleurs de son épouse et demandait qu'on lui jouât un air de vina; mais, une fois, on avait placé sur le seuil une gourde tendue de cordes, à un endroit où le vent pouvait y soupirer ses notes et jouer à sa fantaisie - car le vent fait une étrange musique sur les cordes d'argent — ceux qui se tenaient à l'entour n'entendaient que

cela, mais le Prince Siddârtha entendait les Dévas jouer, et voici les paroles qu'ils chantaient à ses oreilles :

- « Nous sommes les voix du vent voyageur, qui soupire après le repos, et ne peut jamais le trouver; voyez! tel est le vent, telle est aussi la vie mortelle : une lamentation, un soupir, un sanglot, une tourmente, une lutte.
- « Nous ne pouvons savoir la raison de notre existence ni son origine, ni la source de la vie, ni son but; nous sommes, comme vous êtes, les fantômes du néant; quel plaisir avons-nous dans notre douleur qui change sans cesse?
- « Quel plaisir as-tu dans ton bonheur immuable? Ah, si l'amour durait, il pourrait donner la félicité, mais la vie est comme le vent; toutes choses re sont que des voix passagères soufflant sur des cordes vibrantes.
- « O fils de Maya! c'est parce que nous errons sur la terre que nous gémissons sur ces cordes; nous ne chantons pas la joie, car nous voyons tant de douleurs, dans tant de pays, tant d'yeux qui-pleurent et de mains qui se tordent de désespoir.
- « Mais nous raillons au milieu de nos gémissements, car si les hommes pouvaient savoir que cette vie à laquelle ils s'attachent n'est qu'une vaine apparence, autant vaudrait pour eux ordonner à un nuage de s'arrêter, ou retenir le cours d'une rivière.
 - « Mais toi qui dois être le Sauveur, ton heure est pro-

che! Le triste monde attend dans sa misère, le monde aveugle tourne en chancelant dans son cercle de douleur; lève-toi, fils de Maya! éveille-toi! cesse de te reposer!

« Nous sommes les voix du vent voyageur; voyage aussi, ô prince, pour trouver ton repos; abandonne ton amour pour l'amour de tous les êtres aimants; prends pitié de la douleur et quitte ton rang pour soulager l'affliction et accomplir la délivrance.

« Ainsi nous soupirons en passant sur les cordes d'argent, pour toi qui ne connais rien encore des choses de la terre, ainsi nous parlons, et nous nous moquons, en passant, de ces apparences avec lesquelles tu joues. »

Plus tard, un soir qu'il était assis au milieu de sa cour magnifique, tenant la main de la douce Yasôdhara, une jeune fille raconta pour charmer cette heure crépusculaire une vieille histoire — avec des intermèdes de musique pendant les instants où sa voix harmonieuse se taisait. — C'était un conte d'amour, il y était question d'un cheval merveilleux et de pays prodigieux, lointains, où vivaient des peuples pâles et où le soleil aux approches de la nuit plongeait dans les mers. Alors, il dit en soupirant: « Tchitra me rappelle la chanson du vent dans les cordes avec sa belle histoire : donne-lui ta perle, Yasôdhara pour la remercier. Mais toi, ma perle, dis-moi! Existe-t-il un monde si immense, y a-t-il un pays qui voit le grand soleil rouler dans les vagues, se trouve-t-il là des cœurs comme

les nôtres; innombrables, inconnus, malheureux peut-être, que nous pourrions secourir si nous les connaissions? Souvent, quand le soleil se levant à l'Orient se fraie sa royale route d'or, je me demande avec étonnement quel est, à l'extrémité du monde, parmi les enfants du levant, le premier qui a salué ses rayons; souvent, même dans tes bras et sur ton sein, ô ma charmante épouse, mon cœur a palpité douloureusement, au déclin du soleil, du désir de le suivre à l'occident pourpré, pour voir les peuples du couchant. Il doit y avoir là bien des cœurs que nous aimerions; comment en serait-il autrement? En ce moment même, j'ai un chagrin qu'un baiser de tes douces lèvres ne pourrait enlever; ô jeune fille, ô Tchitra! vous qui connaissez les pays féeriques, où est attaché ce rapide coursier de votre récit? Que ne puis-je mettre pour un jour mon palais sur son dos et chevaucher, chevaucher encore, pour voir l'étendue de la terre; ou plutôt, si j'avais les plumes de ce jeune vautour - cette charogne qui doit hériter de royaumes plus vastes que le mien — comme je prendrais mon essor vers les cimes de l'Himalaya, où brillent ces neiges teintées de lueurs roses, pour fouiller du regard les pays qui s'étendent à l'entour! Pourquoi n'ai-je jamais vu ni cherché à voir? Dites-moi ce qui se trouve hors de nos portes d'airain. »

Alors quelqu'un répondit : « D'abord la ville, heureux prince, les temples, les jardins et les bosquets, puis

les champs et d'autres champs encore, avec des noullahs (1), des maidans, la jungle, des koss et des koss à perte de vue; ensuite le royaume du roi Bimbasâra et enfin les vastes plaines du monde avec des myriades et des myriades d'habitants... » — « Bien, dit Siddârtha, faites dire à Tchanna d'atteler mon char, demain à midi j'irai voir ce qui est à l'extérieur du palais. » Donc, on dit au Roi : « Seigneur, ton fils veut que son char soit attelé demain à midi, pour qu'il puisse sortir et voir l'humanité. »

Mais faites ordonner par les crieurs publics que ma cité s'orne de façon qu'on ne rencontre aucun spectacle affligeant, qu'aucun aveugle ou estropié, aucun malade, aucun homme chargé d'années, aucun lépreux, aucun infirme ne sortent. » En conséquence, les pavés furent balayés, les porteurs d'eau avec leurs outres jaillissantes arrosèrent toutes les rues, les ménagères répandirent de la poudre rouge aux seuils de leurs maisons, y suspendirent de nouvelles guirlandes et placèrent le buisson de toulsi (2) devant leurs portes. Les peintures des murailles furent res-

^{(1) (}Hind.) Ravin, lit d'une rivière.

⁽²⁾ Plante de la famille du basilic; dans chaque maison hindoue il y a un plant de toulsi qui est l'objet d'un culte spécial. Lorsque les Hindous prêtent serment devant les tribunaux, ils sont tenus de manger une feuille de toulsi qui leur est remise par un brahmane.

taurées à larges coups de pinceaux, les arbres furent remplis de drapeaux, les idoles redorées; aux carrefours, Souryadéva (1) et les grands dieux brillèrent sur des autels de feuillage; en sorte que la cité semblait la capitale de quelque royaume enchanté. Les crieurs publics parcoururent les rues, avec le tambour et le gong, en criant bien haut : « Ecoutez! citoyens! le roi ordonne qu'aucun spectacle attristant ne puisse être vu aujourd'hui; ne laissez sortir aucun aveugle, aucun estropié, ni un malade, ni un homme chargé d'années, ni un lépreux, ni un infirme. Que personne non plus ne brûle un mort ou ne le sorte jusqu'à la tombée de la nuit. Car tel est l'ordre de Souddhôdana. »

Aussi, tout était agréable à la vue, et les maisons étaient ornées dans Kapilavastou, quand le Prince arriva dans son char aux belles couleurs, traîné par deux bouvillons blancs comme neige, qui balançaient leurs cous et frottaient leurs larges bosses contre le joug sculpté et laqué. La joie du peuple acclamant son prince faisait plaisir à voir, et Siddârtha était heureux de regarder tous ses fidèles sujets vêtus de leurs habits de fête, et riant comme si la vie était bonne. « Le monde est beau, dit-il, et il me plaît, et ces hommes qui ne sont pas des rois sont beaux et aimables, et douces sont mes sœurs qui travaillent et

(1) Le Dieu-Soleil.

04.3 9.5 9.5 9.6 9.6 5.6 5.6 5.6

gardent la maison; qu'ai-je fait à ces gens pour les rendre tels? Comment ces enfants savent-ils si je les aime? Veuillez, je vous prie, faire monter dans le char ce jeune Sâkya qui nous jette des fleurs. Qu'il est bon de régner sur un royaume tel que celui-ci; quel pur plaisir, si ces gens sont contents parce que je viens au milieu d'eux. Que de choses me sont inutiles si ces petites maisons contiennent assez de joie pour remplir notre cité de sourires! Va plus vite, Tchanna! passe les portes et fais-moi voir davantage de ce monde charmant que j'ignorais. » Donc, ils passèrent les portes au milieu d'une joyeuse multitude qui se pressait contre les roues; quelques-uns couraient devant les bœufs, leur jetant des couronnes, d'autres caressaient leurs flancs soyeux, d'autres leur apportaient du riz et des gâteaux, et tous criaient : « Djai! djai! (1) pour notre noble Prince! » Ainsi, toute la route était remplie de visages heureux et de spectacles agréables suivant l'ordre du Roi — quand un misérable déguenillé, hagard et crasseux, sorti en chancelant du trou où il se cachait, se traîna au milieu de la route; il était vieux, très vieux, et sa peau ridée, tannée par le soleil, se collait comme une peau de bête à ses os décharnés; son dos était courbé par le poids des jours nombreux, ses orbites rougis étaient rongés par les pleurs anciens, ses yeux troubles et châs-

(1) (Hind.) Vivat.

sieux, ses mâchoires édentées étaient contractées par la paralysie et la frayeur de voir tant de monde et tant de joie. Une de ses maigres mains s'appuyait sur un bâton usé pour soutenir ses jambes chancelantes, et l'autre pressait ses maigres côtes d'où s'échappait un souffle pénible. « Donnez-moi une aumône, bonnes gens, gémissait-il, car je mourrai demain ou après-demain. » Puis la toux le secouait tandis qu'il continuait à tendre la main, en clignotant et grommelant au milieu de son spasme : « L'aumône! » Alors ceux qui l'entouraient l'entraînèrent violemment hors de la route en disant : « Le Prince! ne vois-tu pas! rentre dans ton gîte! » Mais Siddârtha cria: « Laissez-le! laissez-le! Tchanna, quel est cet être qui ressemble à un homme, mais qui certainement n'en a que l'apparence tant il est courbé, misérable, horrible et effrayant? Y a-t-il des hommes qui naissent ainsi faits? Que veut-il dire par ces mots : Je mourrai demain ou aprèsdemain? Ne trouve-t-il pas de nourriture, que ses os soient si saillants? Quel malheur a frappé cet être pitoyable? » Alors le conducteur du char répondit : « Prince charmant, ce n'est qu'un homme âgé; il y a quelque quatrevingts ans, son dos était droit, ses yeux clairs et son corps sain; maintenant les ans ravisseurs ont épuisé sa sève, ravagé sa vigueur et dérobé sa volonté et son esprit; sa lampe a perdu son huile, la mèche charbonne; ce qui lui reste de vie n'est plus qu'une vague lueur qui vacille avant

《 \$P\$ · \$P\$

de s'éteindre, tel est l'effet de l'âge; pourquoi Votre Altesse fait-elle attention? » Le Prince dit alors : « Mais cela arrive-t-il à d'autres hommes, ou à tous, ou bien est-il rare que quelqu'un devienne comme celui-là? » — « Noble Seigneur, répliqua Tchanna, toutes les personnes présentes deviendront comme lui, si elles vivent aussi longtemps. » — « Mais, demanda le Prince, si je vis aussi longtemps, serai-je ainsi, et si Yasôdhara vit quatre-vingts ans, la vieillesse produira-t-elle sur elle les mêmes effets? et en sera-t-il de même pour Djâlini, la petite Hasta, Gautami, Gounga et les autres? » — « Oui, Seigneur, répondit le conducteur du char. » Alors le Prince dit : « Tourne bride et ramène-moi au palais! J'ai vu ce que je ne pensais pas voir. »

Et réstéchissant à cela, Siddârtha pensif revint à sa cour charmante, triste d'humeur et de visage; et il ne goûta pas les blancs gâteaux ni les fruits servis au repas du soir, et il n'accorda pas un regard aux meilleures danseuses du palais qui s'efforçaient de le charmer, et il n'ouvrit pas la bouche, si ce n'est pour proférer ces tristes parcoles, quand Yasôdhara affligée se jeta à ses pieds en soupirant : « Mon Seigneur n'a-t-il pas le bonheur en moi? »—— « Ah! chère épouse, dit-il, un tel bonheur que mon âme souffre en songeant qu'il finira, et que nous deviendrons vieux tous deux, Yasôdhara, sans amour, laids, faibles et courbés. Oui, bien que nos lèvres aient uni notre

vie et notre amour si étroitement que nuit et jour nos souffles se mêlent, le temps se glissera entre nous pour dérober ma passion et ta grâce, comme la nuit noire efface les rayons roses qui brillent sur ces monts, et les couvre peu à peu de son voile sombre. Voilà ce que j'ai découvert, et tout mon cœur est obscurci d'effroi par cette idée, et tout mon cœur ne pense plus qu'au moyen de préserver l'amour des atteintes du temps meurtrier qui fait vieillir les hommes. » Ainsi il passa toute la nuit sans pouvoir dormir ni se consoler.

Et pendant toute cette nuit, le Roi Souddhôdana fut agité par des rêves troublants. Il vit d'abord un drapeau déployé, glorieux où brillait un soleil d'or, emblème d'Indra (1), mais un vent violent s'éleva qui déchira les plis du drapeau divin et le renversa dans la poussière; puis survint un vol d'esprits qui relevèrent l'étendard souillé et le placèrent à l'est des portes de la cité. Il vit ensuite dix éléphants énormes, aux défenses d'argent, qui ébranlaient le sol de leur marche pesante; ils venaient par la route du sud; celui qui était assis sur le premier était le fils du Roi, les autres le suivaient. La troisième vision fut un char brillant d'une lumière aveuglante, traîné par quatre coursiers dont les naseaux soufflaient une fumée blanche et qui mâchaient une écume de feu; et le Prince

雅司吳 医乙酰马斯泽

⁽¹⁾ Dieu du tonnerre, personnification du Ciel.

Siddârtha était assis sur ce char. La quatrième vision fut une roue qui tournait, tournait sans cesse, avec un moyeu d'or en fusion, des rayons constellés de pierreries, et des choses étranges écrites sur les jantes; et cette roue semblait, en tournant, produire à la fois du feu et de la musique. La cinquième vision fut un tambour immense placé à mi-chemin entre la cité et la montagne, sur lequel le Prince frappait avec une masse de fer, en sorte que le son retentissait comme un éclat de tonnerre roulant au loin dans le ciel et dans l'espace. La sixième vision fut une tour qui montait, montait toujours, dominant la cité, de façon que sa tête altière apparaissait couronnée de nuages, et sur le sommet le Prince se tenait, semant à pleines mains, dans toutes les directions, des escarboucles étincelantes : l'on aurait dit qu'il pleuvait des jacinthes et des rubis, et tout le monde venait, se disputant pour recueillir ces trésors qui tombaient aux quatre vents. Mais son septième sujet d'effroi fut un concert de gémissements, et la vue de six hommes qui pleuraient et grinçaient des dents et couvraient leurs bouches de leurs mains, abîmés dans leur désespoir.

Telles furent les sept visions effrayantes qu'il eut en rêve, mais aucun des devins les plus experts ne put les lui expliquer. Alors le Roi irrité s'écria : « Un malheur doit frapper ma maison et aucun d'entre vous n'est assez perspicace pour m'aider à savoir ce que les Dieux puis-

sants me présagent en m'envoyant ces songes. » C'est pourquoi la cité était affligée de ce que le Roi avait rêvé ces visions menaçantes que personne ne pouvait expliquer; mais voici qu'un homme âgé, vêtu d'une peau de bête, une sorte d'ermite, que personne ne connaissait, se présenta à la porte et cria : « Amenez-moi devant le Roi, car je puis expliquer la vision de son sommeil. » Et quand il eut entendu le récit des sept mystères de ce songe, il s'inclina avec respect et dit : « O Maharadja! je salue cette maison fortunée, d'où s'élèvera une splendeur plus éclatante que celle du soleil! Voyez comme ces sept sujets de crainte sont des sujets de joie : en effet, tout d'abord ce drapeau déployé, glorieux, marqué de l'emblème d'Indra, que tu as vu renversé et emporté, signifie la fin des anciennes croyances et le commencement de la nouvelle, car les Dieux ne changent pas moins que les hommes, et les kalpas passent comme les jours — à la longue. Les dix grands éléphants qui ébranlaient la terre signifient les dix grands dons de la sagesse, par la force desquels le Prince quittera son état et ébranlera le monde en y faisant passer la Vérité. Les quatre chevaux au souffle de feu, attelés à un char, sont ces quatre vertus intrépides qui amèneront ton fils du doute et des ténèbres à la lumière bienfaisante; la roue qui tournait avec son moyeu d'or en fusion est la Roue très précieuse de la Loi parfaite, qu'il tournera aux yeux du monde entier. Le tambour que bat-

tait ton fils de façon que le son retentissait en tous pays, signifie le tonnerre de la Parole qu'il prêchera; la tour qui s'élevait jusqu'aux cieux représente l'élévation de l'évangile de Bouddha, et les joyaux répandus du haut de cette tour sont les trésors inappréciables de cette bonne Loi, chère aux Dieux et aux hommes et que tous désirent; telle est l'interprétation de la tour. Quant aux six hommes qui gémissaient en se couvrant la bouche, ce sont les six principaux prédicateurs que ton fils convaincra de leur sottise par la splendeur de la vérité et ses discours irréfutables. O Roi ! réjouis-toi; la fortune de mon seigneur le Prince surpasse tous les royaumes et ses haillons d'ermite vaudront mieux que des tissus d'or. Tel était ton rêve! Et dans sept jours et sept nuits ces choses arriveront. » Ainsi parla le saint homme, puis il se prosterna huit fois très bas en touchant trois fois la terre, se retourna et sortit: mais quand le Roi le fit chercher pour lui offrir un riche présent, les messagers revinrent en disant: « Nous venons du temple de Tchandra (1) où il était entré, mais il ne s'y trouvait qu'un hibou gris qui s'est envolé de l'autel. » Les dieux viennent quelquefois sous cette forme.

Le Roi attristé s'étonna et donna l'ordre que l'on entourât Siddârtha de nouvelles délices pour retenir son cœur dans le palais de plaisance; d'autre part, il doubla la garde des portes d'airain.

⁽¹⁾ La Lune.

Mais qui peut empêcher le destin d'entrer?

En effet, le Prince eut de nouveau le désir de voir le monde et la vie humaine, qui serait si agréable si ses vagues n'allaient mourir en gémissant sur les grèves du Temps. « Je vous en prie, laissez-moi voir notre ville telle qu'elle est », dit-il, au Roi Souddhâdana. « Votre Majesté, dans sa tendre sollicitude, a ordonné au peuple, la dernière fois, d'écarter les êtres souffrants et les spectacles vulgaires et de rendre leurs figures joyeuses pour me réjouir et d'égayer toutes les rues; cependant, j'ai appris que ce n'est pas là la vie de tous les jours et puisque c'est moi qui suis le plus rapproché de toi et du royaume, je voudrais connaître le peuple et les rues, leur aspect habituel, les travaux journaliers et la vie que vivent ces hommes qui ne sont pas des rois. Donne-moi la permission, mon cher Seigneur, de sortir incognito de mes heureux jardins; je reviendrai content, mon père, à leurs paisibles ombrages, ou du moins plus sage. Laisse-moi donc, je te prie, aller demain à ma guise, avec mes serviteurs, à travers les rues. » Et le Roi dit, au milieu de ses ministres : « Peut-être que cette seconde sortie corrigera l'effet de la première. Voyez comme le faucon se trouble de tout ce qu'il voit quand on le déchaperonne et quel regard paisible au contraire lui donne la liberté, laissez tout voir à mon fils, et faites-moi donner des nouvelles de son état d'esprit. »

Donc, le lendemain, vers le milieu du jour, le Prince et Tchanna passèrent les portes qui s'ouvrirent à la vue du sceau royal; mais ceux qui firent rouler sur leurs gonds les lourdes portes ignoraient que c'était le fils du Roi qui passait sous cet habit de marchand, et le conducteur de son char sous son déguisement de clerc. Ils avancèrent à pied à travers la voie publique, mêlés à tous les citoyens Sâkyas, voyant ce qu'il y avait de gai et de triste dans la ville : les rues pittoresques animées du bourdonnement de la vie journalière, les marchands accroupis au milieu de leurs épices et de leurs graines, les acheteurs avec leur monnaie dans les plis de leurs vêtements (1), les disputes des marchandages, les cris perçants pour se faire faire place, les lourdes roues de pierre, les bœufs robustes au pas lent et leurs fardeaux bruissants, les porteurs de palanguins qui chantaient, les hamals (2) aux larges cous, suant au soleil, les ménagères rapportant de l'eau du puits en balançant leurs tchatties (3) et portant leurs enfants aux yeux noirs à califourchon sur leurs hanches, les boutiques de confiseurs remplies de mouches, le tisserand à son métier faisant résonner sa navette, les meules en train de moudre du blé, les chiens errants en quête de quel-

(2) (Hind.) Portefaix.

⁽¹⁾ Les Hindous mettent leur monnaie dans un pli du vêtement qui leur entoure la taille.

^{(3) (}Hind.) Vase en terre ou en cuivre de forme ronde qui se porte sur la tête ou appuyé sur la hanche.

ques restes de nourriture, l'habile armurier fabriquant des cottes de mailles avec la pince et le marteau, le forgeron occupé à faire rougir dans son brasier une pioche et une lance, l'école où, autour de leur Gourou, les enfants Sâkyas, assis en demi-cercle, chantaient eravement les mantras et apprenaient les histoires des dieux et des demidieux, les teinturiers étendant au soleil les vêtements orangés, roses ou verts, qu'ils sortaient tout humides de leurs cuves, les soldats qui faisaient en marchant cliqueter leurs glaives et leurs boucliers, les conducteurs de chameaux se balançant, juchés sur les bosses de leurs montures, le sage Brahmane, le Kshatrya martial, l'humble Soudra travailleur (1); ici, une foule se pressait pour voir un charmeur de serpents qui bavardait en enroulant autour de son poignet la joaillerie vivante de l'asp et du nâg, ou qui forçait la terrible capelle à danser dressée de colère, au son de sa gourde ornée de verroteries; là une longue file de tambours et de trompes, de coursiers ornés de couleurs voyantes, et de dais de soie, conduisait la jeune fiancée à la maison conjugale; et ici une femme allait offrir au dieu

⁽¹⁾ Selon la loi de Manou, la population de l'Inde était divisée en quatre classes: les Brahmanes, chargés des fonctions sacerdotales et de l'enseignement des Védas; les Kshatryas ou guerriers parmi lesquels étaient choisis les rois; les Vaisyas, adonnés au commerce et à l'agriculture; et enfin les Soudras qui n'avaient d'autre office que de servir les classes précédentes. En réalité, ces divisions correspondaient à des différences de races. (Voir notre Traité du droit hindou, p. 3. Marchal et Billard, Paris.)

des gâteaux et des guirlandes, pour obtenir le retour de son mari parti en voyage, ou la naissance prochaine d'un fils; plus loin se trouvaient les boutiques où les noirs chaudronniers frappaient le cuivre sonore pour en faire des lampes et des lotas (1). De là, en passant sous les murs du temple et les portes monumentales, ils arrivèrent à la rivière et au pont, sous les murs de la cité.

Ils venaient de les franchir, quand au bord de la route une voix éplorée gémit : « Secourez-moi, messeigneurs! soulevez-moi sur mes pieds, oh! secourez-moi, ou je mourrai avant d'atteindre ma maison! » C'était un malheureux qui frissonnait, atteint d'une peste mortelle, et se tordait dans la poussière, couvert de pustules d'un rouge ardent; une sueur froide perlait sur son front, sa bouche se contractait dans les affres de sa douleur, et ses yeux égarés étaient noyés dans les tourments de l'agonie. Il se cramponnait, haletant, aux herbes du chemin, pour se lever, et se soulevait à demi, puis retombait, tremblant de tous ses membres, avec un cri de terreur, en disant : « Ah! quelle douleur! bonnes gens, au secours! »

Aussitôt, Siddârtha accourut, souleva le malheureux de ses mains secourables, en le regardant doucement, plaça la tête du malade sur son genou, puis lorsque ses tendres attouchements l'eurent réconforté il lui demanda: « Frère,

⁽¹⁾ Vases de cuivre.

quelle est ta souffrance? Quel mal t'a frappé? Pourquoi ne peux-tu pas te lever? Pourquoi, Tchanna, palpite-t-il et gémit-il, et essaye-t-il en vain de parler, et se lamente-t-il d'une façon si pitoyable? »

Le conducteur du char répondit : « Grand Prince, cet homme est frappé de quelque peste, ses éléments sont confondus; le sang qui coulait dans ses veines comme une rivière salutaire, bondit et bout comme un torrent de feu, son cœur, qui palpitait régulièrement, bat maintenant tantôt vite, tantôt lentement, comme un tambour dont on joue sans mesure; ses muscles sont relâchés comme la corde d'un arc détendu; la force a abandonné ses jarrets, ses reins et son cou, et toute la grâce et la gaîté humaines ont fui loin de lui; c'est un homme malade et atteint en ce moment d'un accès. Vois comme : se gratte sans cesse pour saisir son mal, comme il roule ses yeux injectés de sang, comme il grince des dents, et respire péniblement, comme si son souffle était une fumée suffocante. Vois! il voudrait être mort; mais il ne mourra pas avant que le mal n'ait fait en lui son œuvre, en tuant les nerfs qui meurent avant la vie, puis quand tous ses membres auront perdu la sensation de la douleur, le mal le quittera et ira s'abattre ailleurs. Oh! Seigneur, il n'est pas bon de le tenir ainsi; la maladie peut être contagieuse et t'atteindre toi-même. »

« — Mais, dit le Prince, en continuant à réconforter

l'homme, y en a-t-il d'autres, y en a-t-il beaucoup qui soient ainsi? Et, pourrait-il m'arriver d'être comme il est? »

- « Maître, répondit le cocher, cela atteint tous les hommes sous maintes formes : les maux et les blessures, la maladie, les dartres, les paralysies, les lèpres, les fièvres chaudes, les dysenteries et les pustules frappent toute créature et pénètrent partout. »
- « Les maladies arrivent-elles sans qu'on les voie? » interrogea le Prince. Et Tchanna dit : « Elles viennent comme le serpent rusé qui pique sans être vu, comme le tigre cruel embusqué dans le buisson karounda, auprès du sentier de la jungle, attendant le moment favorable pour bondir, ou comme l'éclair qui frappe les uns et épargne les autres, au hasard. »
 - « Alors, tous les hommes vivent dans la crainte? »
 - « C'est ainsi qu'ils vivent, ô Prince? »
- « Et personne ne peut dire : Je m'endors heureux et tranquille cette nuit, et me réveillerai de même? »
 - « Personne ne peut le dire. »
- « Ét la fin de ces nombreuses souffrances, qui arrivent invisibles, et quand elles veulent, est ceci : un corps brisé, et une âme affligée, puis la vieillesse? »
 - « Oui, si l'on vit assez longtemps. »
- « Mais si l'on ne peut supporter son agonie, ou si l'on ne veut pas la supporter et si l'on désire y mettre

un terme, ou si on la supporte et si on est, comme cet homme, trop faible et ne pouvant que gémir, si l'on vit encore et devient vieux, plus vieux encore, alors comment cela finit-il?

- « On meurt, Prince. »
- « On meurt? »
- « Oui, à la fin vient la mort, quels que soient le lieu et l'heure. Quelques hommes deviennent vieux, la plupart souffrent et tombent malades, mais tous doivent mourir. Regarde, voici la mort qui passe! »

Alors Siddârtha leva les yeux et vit défiler lentement, dans la direction de la rivière, une procession de gens en pleurs; en tête marchait un homme qui agitait un vase de terre rempli de charbons ardents; derrière suivaient les parents, la tête rasée, couverts de signes de deuil, les vêtements défaits et criant à haute voix : « O Rama, Rama, écoute! implorez Rama, mes frères. » Puis venait le cercueil fait de quatre perches et de bambous tressés sur lesquels était étendu le mort, les pieds en avant, raide, décharné, la bouche renfoncée, sans regard, les flancs creux, grimaçant, couvert de poussière rouge et jaune; aux carrefours, les porteurs le faisaient passer la tête la première, et criaient : « Rama! Rama! » Et ils portèrent le cadavre au bord du fleuve où était dressé un bûcher sur lequel ils le placèrent, et le recouvrirent de bois - celui qui repose sur un tel lit dort un profond sommeil; le froid ne le réveillera pas quoiqu'il soit exposé nu à tous les vents. Ensuite, ils allumèrent aux quatre coins la flan me qui s'étendit lentement, lécha le bûcher, jaillit soudain et, atteignant le corps, le dévora, en faisant sif-fler ses rapides langues de feu; puis la peau desséchée se fendit et les jointures se brisèrent; enfin la grasse fumée s'éclaircit et les cendres s'affaissèrent écarlates et grises, semées çà et là d'un os blanc — c'était le résidu de l'homme.

Alors, le Prince dit : « Est-ce là la fin qui attend tous ceux qui vivent? »

« C'est la fin qui leur est réservée à tous, répondit Tchanna; celui qui était sur le bûcher — et dont le reste est si peu de chose que les corbeaux affamés délaissent, en croassant, cette vaine pâture — cet homme, mangeait, buvait, riait, aimait, vivait et aimait la vie. Puis, qu'est-il arrivé? Qui le sait? Une rafale de la jungle, un faux pas sur le sentier, une souillure dans l'étang, une morsure de serpent, un pouce d'acier mortel, un froid, une arête, ou la chute d'une tuile, et la vie a été détruite, et l'homme est mort. Il n'a plus ni appétits, ni plaisirs, ni douleurs; un baiser sur ses lèvres ou la brûlure de la flamme ne lui font plus aucune impression, il ne sent pas sa chair griller, ni l'odeur du santal et des aromates que l'on brûle; sa bouche n'a plus de goût; ses oreilles plus d'ouïe; ses yeux ne voient plus; ceux qu'il aimait gémissent désolés, car

il faut détruire ainsi ce corps, où brillait la vie, cette lampe intérieure, si on ne veut donner aux vers un horrible festin. Voici la commune destinée de la chair; puissants et misérables, bons et mauvais, doivent mourir, puis, à ce que l'on enseigne, recommencer une nouvelle existence — qui sait où et comment? — et être ainsi voués de nouveau aux angoisses du départ et aux flammes du bûcher — tel est le cycle de l'homme. »

Alors Siddârtha leva au ciel ses yeux où brillaient des larmes divines, puis les baissa vers la terre, embrasés d'une pitié céleste. Il regardait tantôt le ciel, tantôt la terre, comme si son esprit cherchait, dans son essor solitaire, quelque vision lointaine les reliant l'un à l'autre, vision perdue et disparue, mais que l'on pouvait retrouver, voir et connaître.

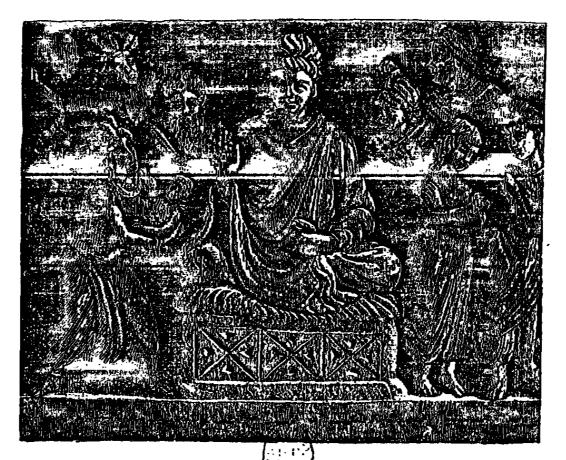
Alors dans une fière attitude, exaltée par la passion brûlante d'un amour ineffable et l'ardeur d'une espérance infinie et insatiable, il s'écria : « Oh! monde souffrant! Oh! frères connus et inconnus qui vous débattez dans les filets de la douleur et de la mort où la vie vous retient! Je vois, je sens l'immensité de l'agonie de la terre, la vanité de ses joies, l'ironie de ses bonheurs, l'angoisse de ses peines; ses plaisirs aboutissent à la douleur, la jeunesse à la vieillesse, l'amour à la perte de l'objet aimé, la vie à la mort haïssable, et la mort à des existences inconnues, qui ne font qu'assujettir de nouveau les hommes

à leur roue pour les faire tourner dans le cercle des fausses délices et des souffrances réelles. Moi aussi, je me suis laissé prendre à ce leurre, et la vie me semblait aimable et pareille à un cours d'eau ensoleillé qui coule éternellement dans une paix inaltérable, tandis que le fleuve insensé ne court si rapidement à travers les prés fleuris que pour verser plus rapidement ses ondes cristallines dans les flots salés de la mer impure. Le voile qui m'aveuglait est déchiré. Je suis comme tous ces hommes qui implorent leurs dieux sans être écoutés. Et cependant, il doit y avoir une aide pour eux et moi et tous ceux qui ont besoin de secours! Peut-être les dieux ont-ils besoin euxmêmes de secours, et sont-ils si faibles qu'ils ne peuvent sauver les malheureux qui les appellent! Je ne voudrais pas laisser pleurer un être que je pourrais sauver! Comment peut-il se faire que Brahma ait créé le monde et l'abandonne au malheur, car si étant tout puissant il le laisse en cet état, il n'est pas bon et s'il n'est pas tout puissant, il n'est pas Dieu? — Tchanna! retournons à la maison! C'en est assez! J'en ai assez vu! »

Quand le Roi apprit cela, il plaça aux portes une triple garde et ordonna que personne n'entrât ou en sortît, de jour ou de nuit, avant que le nombre de jours indiqué dans son rêve ne fût révolu.

| | • | | |
|--|---|--|--|
| | | | |
| | • | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

LIVRE IV



D'après des sculptures trouvées à Gândhâra (Yuzufzai) dans le Punjab.

LIVRE IV

Als quand les jours furent révolus, eut lieu le départ de notre Seigneur — comme il devait arriver — et il en résulta des gémissements dans la maison dorée, la désolation du Roi et l'affliction de tout le pays, mais aussi la délivrance de tous les êtres et cette Loi qui rend libre tous ceux qui l'écoutent.

La nuit indienne se répand doucement sur les plaines, à l'époque de la pleine lune, dans le mois de Tchaitra Shoud (1), quand les manguiers rougissent et que les buissons d'asôkas (2) parfument la brise, et qu'approche le jour anniversaire de la naissance de Rama, et toutes les campagnes et les villes sont heureuses. Doucement, cette nuit tombait sur Vishramvan, embaumée de fleurs, semée d'étoiles sans nombre et rafraîchie par les brises venues des cimes neigeuses de l'Himalaya; car la lune apparue derrière les pics de l'est, gravissait la voûte étoilée, versait sa clarté sur les flots bouillonnants de la Rohini, sur les monts, les vallées et la plaine endormie et argentait le faîte de la maison heureuse où tous dormaient sauf les

(1) Ce mois correspond à la fin de mars et au commencement d'avril.
 (2) Asôka (sanscrit: a, privatif, soka, chagrin), arbuste consacré à Siva.

sentinelles des portes extérieures qui criaient le mot de garde : Moudra, et la réponse : Angana, lorsque les tambours battaient pour une ronde. Donc la terre reposait silencieuse et l'on n'entendait que les glapissements des chacals rôdeurs et le trille incessant des grillons dans les jardins.

La lune brillait à travers les pierres taillées à jour, éclairant les murs de nacre et les parquets de marbre veiné — et ses rayons éclairaient doucement une si exquise réunion de jeunes filles indiennes qu'il semblait que ce fût une chambre délicieuse du Paradis habité par les Dévis (1). Toutes les beautés choisies de la maison du Prince Siddârtha étaient rassemblées là, les plus charmantes et les plus fidèles de la cour; chacune était si adorable, dans son calme som neil que vous auriez dit : « Celle-ci est la perle de toutes. » Mais, en regardant sa voisine de droite, puis celle de gauche, vous auriez trouvé chacune d'elles plus belle, et votre regard ravi aurait erré de beauté en beauté, comme il erre de joyau en joyau, attiré tour à tour par l'éclat de chacun d'eux, quand on admire un travail d'orfèvrerie. Elles reposaient dans leur grâce négligente, leurs membres bruns en partie voilés, en partie découverts; leurs cheveux lustrés étaient. attachés en arrière par des couronnes d'or ou de fleurs,

⁽¹⁾ Déesses (féminin de Dévas) qui habitent le Swarga, paradis d'Indra.

ou se déroulaient en vagues noires sur leurs nuques et leurs cous gracieux. Plongées dans des rêves charmants par la fatigue de leurs jeux, elles dormaient, lasses comme des oiseaux diaprés qui chantent et aiment tout le jour, puis cachent leurs têtes sous leurs ailes jusqu'à ce que l'aurore les invite de nouveau aux chansons et à l'amour. Des lampes d'argent ciselé, suspendues au plafond par des chaînes d'argent, et remplies d'huiles parfumées, faisaient avec les rayons de la lune une douce lumière qui permettait de voir les formes parfaites de ces charmantes jeunes filles, leurs poitrines qui se soulevaient paisiblement, leurs mains teintes (1), allongées ou fermées, leurs beaux visages sombres, avec leurs sourcils arqués, leurs lèvres entr'ouvertes, leurs dents semblables aux perles qu'enfile un marchand pour faire un collier, leurs yeux aux paupières soyeuses dont les cils baissés retombaient sur leurs tendres joues, leurs poignets ronds, leurs petits pieds fins couverts de clochettes et de pendeloques, qui tintaient doucement quand une dormeuse s'agitait et la faisait rêver en souriant de quelque danse nouvelle appréciée par le Prince qui lui donnerait une bague merveilleuse, doux présent d'amour. Là, une jeune fille était étendue, ayant sa vina auprès de sa joue et ses doigts menus serrant encore les cordes, comme lorsqu'elle jouait les dernières notes de

⁽¹⁾ Les femmes hindoues se teignent avec du carmin les paumes des mains.

sa chanson pour endormir ses yeux brillants, et qu'ils se fermèrent. Une autre dormait, tenant entre les bras une antilope du désert dont la fine tête, ornée de cornes noires obliques, se cachait entre ses seins où elle avait trouvé un doux nid; le gracieux animal était occupé à manger des roses rouges, quand lui et la jeune fille s'endormirent, et la main entr'ouverte tenait encore une rose à moitié mangée, tandis qu'un pétale de rose s'enroulait aux lèvres de la bête. Là, deux amies s'étaient assoupies côte à côte, pendant qu'elles tressaient des guirlandes de môgra, chaîne étoilée de fleurs qui les attachait ensemble dans une sororale étreinte, membres contre membres et cœur contre cœur, l'une couchée sur les fleurs, l'autre sur son amie. Une autre, avant de s'endormir, enfilait des pierres pour faire un collier : des agates, des onyx, des sardoines, du corail et des pierres de lune; un cordon de couleur éclatante brillait autour de son poignet, et elle tenait la pierre qui devait terminer le collier, une turquoise verte, incrustée de divinités et d'inscriptions en or. Bercées par le murmure de la rivière du jardin, elles étaient couchées ainsi sur les tapis amoncelés, semblables à des roses nouvelles aux feuilles closes, attendant l'aurore pour s'ouvrir et embellir la lumière du jour. Telle était l'antichambre du Prince; mais près de la frange du pourdah dormaient les plus belles — Gunga et Gotami — les premiers ministres de cette silencieuse maison d'amour.

Le pourdah pendant, pourpre et bleu, avec des broderies d'or, le long d'un portail de santal sculpté; trois marches conduisaient à la chambre magnifique renfermant la couche nuptiale placée sur une estrade couverte d'étoffes d'argent, où les pieds enfonçaient comme sur une couche de fleurs de nîm. Tous les murs étaient couverts de perles arrachées aux flots de Lanka (1); et sur le plafond d'albâtre, de riches mosaïques de lapis-lazuli, de jade, de jacinthe et de jaspe, représentant des lotus et des oiseaux, se déroulaient autour de la coupole, sur les murs et sur les encadrements des treillis ouvragés par où pénétraient, avec le clair de lune et la brise, les parfums des campanules et des jasmins; mais aucune grâce et aucune tendresse n'étaient comparables à celles que répandait la présence en cet endroit du Prince charmant des Sâkyas, et de son épouse, l'adorable Yasôdhara.

A demi soulevée sur la molle couche au côté du Prince, le tchouddar (2) ayant glissé jusqu'à sa taille, et tenant son front entre ses mains, l'aimable princesse se penchait en soupirant, et l'aissait couler lentement ses pleurs. Trois fois elle toucha de ses lèvres la main de Siddârtha, puis gémit : « Eveille-toi, ô mon Seigneur! parle-moi pour me rassurer! » — « Qu'as-tu, répondit-il, ô ma vie. » Mais elle continua à gémir sans pouvoir proférer une parole;

(2) (Hind.) Châle.

⁽¹⁾ Nom ancien de l'île de Ceylan.

puis elle dit : « Hélas, mon Prince, je m'étais endormie heureuse, car ton enfant que je porte en mon sein s'agitait ce soir, et mon cœur battait de cette double pulsation de vie, de bonheur et d'amour, dont la joyeuse musique me charmait; mais, hélas, dans mon sommeil j'ai vu trois présages néfastes, dont la pensée effraie encore mon cœur. J'ai vu un taureau blanc aux cornes immenses, le roi des pâturages, qui passait à travers les rues, portant sur son front un joyau qui brillait comme une étoile ou comme la pierre kantha que garde le grand Serpent (1) pour faire sous la terre une lumière aussi éclatante que celle du jour. Il passait lentement à travers les rues, se dirigeant vers les portes, et personne ne pouvait l'arrêter, bien qu'une voix venue du temple d'Indra criât : « Si vous ne l'arrêtez pas, c'en est fait de la gloire de la cité. » Et cependant personne ne pouvait l'arrêter. Alors, je me mis à pleurer, en criant, et j'entourai son cou de mes bras, de toutes mes forces, et j'ordonnai de barrer les portes; mais ce roi des taureaux beugla, et secouant légèrement sa tête altière, il échappa à mon étreinte, renversa les barrières et passa en culbutant les gardes. L'autre rêve étrange fut le suivant : quatre Apparitions splendides, aux yeux étince-

⁽¹⁾ Suivant les croyances des Hindous, il existerait sous la terre un immense serpent. Il existe aux environs de Delhi un pilier en fer de 50 pieds de longueur, érigé, au 111° ou 10° siècle avant J.-C., par le roi Dhava; d'après la légende, ce clou gigantesque aurait été enfoncé à cet endroit par ce monarque pour transpercer le grand serpent.

lants, si belles qu'elles ressemblaient aux Régents de la terre qui habitent le mont Soumerou, brillèrent dans le ciel au milieu d'un cortège innombrable d'Etres célestes, et se transportèrent rapidement sous les murs de notre cité, où je vis le drapeau d'or d'Indra flotter sur la porte et tomber; et soudain, s'éleva à la place une glorieuse bannière dont tous les plis étincelaient des feux des rubis semés à foisons sur les fils d'argent et qui faisaient luire des paroles nouvelles et des sentences efficaces rendant toutes les créatures heureuses; et à l'est se leva le vent de l'aurore, qui déroula les plis scintillants du drapeau, afin que tout le monde pût lire, et des fleurs merveilleuses cueillies dans je ne sais quel pays, et de couleurs inconnues dans nos parterres, tombèrent en pluie. »

Alors, le Prince dit : « Tout cela, ma fleur de lotus, était bon à voir. »

« Hélas! mon Seigneur, dit la Princesse, j'entendis ensuite une voix effrayante qui criait : « Le temps est proche, le temps est proche! » Puis vint le troisième rêve: comme je voulais te toucher, mon cher Seigneur, hélas! je trouvai sur notre lit un oreiller non froissé et une robe vide! — Et il n'y avait plus rien de toi, de toi qui es ma lumière et ma vie, mon Roi, mon univers! et tout en dormant je me levai et je vis ta ceinture de perles qui est là, attachée sous mon sein, se changer en un serpent qui me mordait; les bracelets de mes chevilles tombèrent, mes anneaux d'or se brisèrent, les jasmins noués dans mes cheveux furent réduits en poussière; notre couche nuptiale fut renversée et le pourdah de pourpre déchiré; alors, au loin, j'entendis beugler le taureau blanc et au loin la bannière brodée flotta et de nouveau ce cri retentit: « Le temps est venu! » Mais à ce cri, qui agite encore mon âme, je m'éveillai. O Prince! que peuvent signifier de telles visions, si ce n'est que je dois mourir — ou, ce qui est pire que n'importe quelle mort, que tu dois m'abandonner ou être enlevé? »

Siddârtha jeta sur sa femme affligée un regard doux comme le dernier sourire du soleil couchant, et dit: « Console-toi, chère, si la consolation réside dans un amour immuable! car bien que tes rêves puissent être les ombres de choses à venir, et bien que les dieux soient ébranlés sur leurs sièges et que le monde soit peut-être à la veille de trouver un secours, quoi qu'il puisse nous arriver, à toi et à moi, sois sûre que j'ai aimé et que j'aime Yasôdhara. Tu sais que je songe, depuis bien des mois, au moyen de sauver le monde misérable que j'ai vu, et quand le moment arrivera, ce qui doit s'accomplir s'accomplira. Mais si mon âme est affligée pour des âmes inconnues, et si je souffre pour des maux qui ne sont pas les miens, juge combien mes pensées ailées doivent planer au-dessus de toutes ces existences entre lesquelles la mienne se partage et qui me sont si chères; et la tienne est pour moi la plus

chère, la plus charmante, la meilleure, et la plus proche de mon cœur. Ah! toi qui es la mère de mon enfant, toi dont le corps s'est uni au mien pour engendrer ce doux espoir, mon esprit parcourt les terres et les mers — aussi plein de compassion pour les hommes que la colombe au vol rapide est pleine de tendresse pour sa couvée — mais toujours il revient au logis, d'une aile heureuse, et les plumes frissonnantes de passion, vers toi qui es la plus exquise de mon espèce, la plus parfaite, la plus tendre, et qui es mienne plus que toutes choses. Aussi, quoi qu'il advienne plus tard, souviens-toi de ce taureau altier qui beuglait, de cette bannière ornée de joyaux qui, dans ton rêve, agitait ses plis, et sois sûre que je t'ai toujours aimée, et que je t'aime toujours bien, et que ce que je cherche pour tous, je le cherche surtout pour toi. Mais toi, consoletoi encore, en songeant que la paix régnera sur la terre, grâce à notre souffrance, et reçois dans ce baiser tout ce qu'un amour fidèle peut exprimer de remerciements et imaginer de bénédictions — c'est bien peu hélas, car la force de l'amour lui-même est bien faible. Embrasse-moi sur la bouche, et bois ces paroles que mon cœur verse au tien, afin que tu saches ce que les autres ignoreront, c'est que je t'aimais plus que toutes autres âmes vivantes, pour lesquelles j'ai cependant un si profond amour. Maintenant, reste ici, princesse! car je veux me lever et veiller. »

Alors elle s'endormit en pleurant, mais elle gémit dans

son sommeil, car la même vision lui apparut et elle entendit de nouveau ces mots: « Le temps, le temps est venu! » Cependant Siddârtha détourna d'elle ses regards, et voici que la lune brilla dans le signe du Cancer, et que les étoiles d'argent, placées ainsi qu'il avait été prédit depuis longtemps, dirent: « Voici la nuit; choisis la voie de la grandeur ou celle de la bonté; choisis de régner comme un roi des rois, ou d'errer solitaire, sans couronne et sans demeure, pour sauver le monde. » Alors, les souffles des ténèbres chuchotèrent de nouveau à ses oreilles les conseils que les Dévas lui avaient donnés par la voix du vent, et sûrement les Dieux entouraient et épiaient notre Seigneur qui contemplait les astres brillants.

« Je veux partir, dit-il, l'heure est venue! Tes tendres lèvres, chère endormie, m'engagent à faire ce qui doit sauver la terre, mais va nous séparer; et dans le silence de ce ciel je lis ma destinée en lettres étincelantes. J'atteins le but vers lequel je m'achemine depuis tant de nuits et de jours, car je ne veux pas de la couronne qui pourrait être mienne, je refuse ces royaumes qui attendent l'éclair de mon épée nue; mon char ne roulera pas, avec des roues sanglantes, de victoire en victoire, en sorte que la terre conserve de mon nom un rouge souvenir. Je préfère parcourir ses sentiers de mes pieds patients et immaculés, faisant de sa poussière mon lit, de ses déserts ma demeure, et de ses choses les plus viles mes compagnes, sans autres

habits que ceux des décastés, sans autre nourriture que celle donnée par les gens charitables, sans autres abris que les cavernes obscures ou les halliers des jungles. Voilà ce que je ferai, parce que les cris déchirants de la vie et de tous les êtres vivants pénètrent dans mes oreilles, et que toute mon âme est pleine de pitié pour la misère de ce monde que je sauverai, si cela est possible, par un renoncement absolu et une lutte acharnée. Car, lequel des Dieux, grands ou petits, possède le pouvoir et la compassion? Qui les a vus ? Qu'ont-ils fait pour venir en aide à leurs adorateurs? A quoi sert-il à l'homme de prier, de payer la dîme du grain et de l'huile, de chanter les formules magiques, d'immoler des victimes hurlantes, d'édifier des temples magnifiques, d'entretenir les prêtres et d'invoquer Vichnou, Siva, Sourya, qui ne sauvent personne -- pas même le plus digne — des maux énumérés dans ces litanies de flatterie et de crainte qui montent chaque jour, comme une vaine fumée? Un de mes frères a-t-il, par ce moyen, échappé aux souffrances de la vie, aux peines amères de l'amour et de la perte de l'objet aimé, à la fièvre brûlante qui fait frissonner l'esprit et le corps, à l'horrible mort sombre, et à ce qui nous attend ensuite jusqu'à ce que la roue ait accompli son tour et que de nouvelles existences fassent naître de nouvelles douleurs, de nouvelles générations remplies de nouveaux désirs qui aboutissent aux anciennes déceptions? Une de mes tendres

sœurs a-t-elle recueilli les fruits de ses jeûnes ou la moisson de ses hymnes; une des douleurs de l'enfantement lui a-t-elle été épargnée par une offrande de lait caillé bien blanc, ou d'une parure de feuilles de toulsi! Non! Il se peut que certains Dieux soient bons, d'autres mauvais, mais tous sont trop faibles pour agir; ils sont à la fois compatissants et impitoyables, et tous sont -- comme les hommes -attachés à la roue du changement, et passent par des existences successives. Car, comme nos Ecritures semblent l'enseigner avec raison, la vie une fois commencée — quels que soient son lieu d'origine et sa cause - parcourt son cycle d'existences, montant de l'atome à l'insecte, au ver, au reptile, au poisson, à l'oiseau, et à la bête couverte de poils, et enfin jusqu'à l'homme, au démon, au déva, et au Dieu, pour redescendre ensuite à la terre et à l'atome; ainsi nous sommes parents de tout ce qui existe; si donc l'on pouvait sauver l'homme de cette transmigration, le monde immense participerait tout entier à l'éclaircissement de cette horrible ignorance, dont la crainte muette est l'ombre, et la cruauté le sauvage passe-temps! Oui, si quelqu'un pouvait sauver le monde, et les moyens doivent exister! il doit y avoir un refuge! Les hommes périssaient glacés par les vents d'hiver, jusqu'à ce que l'un d'eux s'avisât de faire jaillir du silex la rouge étincelle, parcelle du feu solaire, que recélait la pierre froide. Ils se gorgeaient de chair comme les loups, jusqu'à ce que l'un d'eux semât

le blé qui poussait comme une mauvaise herbe et qui maintenant fait vivre les hommes; ils grimaçaient et balbutiaient jusqu'à ce qu'une langue eût inventé la parole et que des doigts patients eussent figuré le son des lettres. Quel don possèdent mes frères, qui ne provienne de la recherche, de la lutte et du sacrifice inspiré par l'amour? Si donc, un homme puissant et fortuné, riche, doté de santé et de loisirs, désigné par sa naissance pour régner, s'il le voulait, et être un Roi des rois, si un homme non pas épuisé par une longue suite d'années, mais heureux, à l'aube de la vie, non pas rassasié des délicieux festins de l'amour, mais encore affamé; si un homme, non pas usé, ridé, et tristement sage, mais joyeux dans la gloire et la grâce qui se mêlent aux maux d'ici-bas, et libre de choisir à son gré ce qu'il y a de plus aimable sur la terre, un être comme je suis, sans chagrins, sans besoins, ne souffrant que des souffrances d'autrui - sauf celle d'être un homme si un tel être ayant tout à donner donnait tout, abandonnant cela pour l'amour des hommes, et dépensait ensuite lui-même sa vie à la recherche de la vérité, pour arracher le secret de la délivrance — soit qu'il se cache dans les enfers ou dans les cieux, soit qu'il reste ignoré tout près de nous, au sein des choses - sûrement à la fin, bien loin, je ne sais quand ni comment, le voile se soulèverait devant ses yeux fouillant les ténèbres, la route s'ouvrirait devant ses pieds endoloris, il atteindrait le but pour lequel il

avait répudié l'empire du monde et la Mort trouverait son maître. C'est ce que je vais faire, moi qui ai un royaume, à perdre; je le veux, parce que j'aime mon royaume, parce que mon cœur bat à l'unisson de tous les cœurs souffrants, connus ou inconnus, ceux des millions d'êtres qui sont miens ou qui le deviendront, et seront sauvés, par le sacrifice que j'offre maintenant. O étoiles conseillères, je viens! O terre affligée, pour toi et les tiens, je renonce à ma jeunesse, à mon trône, à mes joies, à mes jours dorés, à mes nuits, à mon heureux palais — et à tes bras, chère Reine, qu'il m'est plus pénible d'abandonner que tout le reste! Mais toi aussi, je te sauverai, en sauvant la terre; et celui qui s'agite dans ton tendre sein, mon enfant, fleur cachée de nos amours, qui affaiblirait ma résolution si je l'attendais pour le bénir. O ma femme! mon enfant! mon père! mon peuple! il faut que vous supportiez pendant quelque temps l'angoisse de cette heure afin que la lumière éclate et que toute créature apprenne la Loi. Maintenant je suis décidé, je vais partir et ne reviendrai pas avant d'avoir trouvé ce que je cherche - si mes recherches ferventes et mes efforts doivent réussir. »

Alors il toucha de son front les pieds de la Princesse, jeta un ineffable regard d'adieu sur son visage endormi, encore baigné de pleurs, et doucement fit trois fois le tour du lit, avec respect comme si c'était un autel, les mains jointes sur son cœur agité: « Jamais plus, dit-il, je ne

coucherai là. » Et trois fois il voulut s'en aller, trois fois il revint, si puissante était la beauté de Yasôdhara, si grand était l'amour du Prince. Puis, ramenant son vêtement sur sa tête, il se retourna et souleva le coin du pourdah.

Là reposait l'adorable parterre de ses jeunes filles indiennes, dans un sommeil profond comme celui des lys d'eau; des deux côtés l'on voyait Gunga et Gotami, tels des boutons jumeaux de lotus aux sombres pétales, auprès de leurs sœurs aux feuilles soyeuses. « Vous êtes charmantes, mes douces amies, dit-il, et il m'est pénible de vous quitter, mais si je ne vous quitte pas, nous serons tous frappés par la vieillesse irrémédiable et l'inexorable . mort. Telles vous reposez dans votre sommeil, telles vous serez mortes. Et quand la rose meurt, où vont son parfum et sa splendeur? Quand la lampe est épuisée, où s'est envolée la flamme? O nuit, appesantis leurs paupières closes et scelle leurs lèvres afin qu'aucune larme, aucune voix fidèle ne m'arrêtent. Car plus ces jeunes filles ont rendu ma vie heureuse, plus il est amer de songer qu'elles et moi, et toutes les créatures vivent comme les arbres qui naissent au printemps, supportent tant de pluies, de gelées et d'hivers, puis se couvrent de feuilles mortes, pour renaître peut-être au printemps ou être tranchés par la hache. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi, moi dont la vie ici était celle d'un Dieu! - je ne le voudrais pas, dussent tous mes jours être divins, tant que les hommes gémiront dans les ténèbres. Donc, adieu, mes amies! Pendant que ma vie est bonne à donner, je la donne, et je m'en vais chercher la délivrance et la Lumière inconnue. »

Puis, passant doucement au milieu des jeunes filles endormies, Siddârtha entra dans la nuit, dont les yeux, les étoiles vigilantes, le regardèrent avec amour, dont le souffle, le vent voyageur, baisa la frange flottante de sa robe; les fleurs du jardin, plissées par l'aurore, ouvrirent leurs corolles veloutées pour lui lancer leurs parfums avecleurs encensoirs roses et pourprés; sur la campagne, de l'Himalaya à la mer des Indes, un tressaillement courut comme si l'âme de la terre était agitée d'une espérance inconnue; et les livres saints, qui racontent l'histoire de . notre Seigneur, disent aussi que de suaves musiques célestes résonnèrent, jouées par des troupes d'Apparitions brillantes qui se pressaient à l'est et à l'ouest, illuminant la nuit et semant la joie dans l'espace au nord comme au sud. De plus, les quatre Régents redoutés de la terre descendirent près de la porte du palais, deux par deux, avec leurs brillantes légions d'Invisibles, aux armes de saphir, d'argent, d'or et de perles, contemplèrent, les mains jointes, le Prince indien, qui, les yeux noyés de pleurs, regardait les étoiles, et, les lèvres closes, restait plongé dans ses projets d'amour prodigieux. Puis il s'avança dans l'obscurité et cria: « Tchanna, éveille-toi et fais sortir Kantaka!»

« Que veut mon maître? — répondit le conducteur du char, se levant doucement de la place où il était couché près de la porte — chevaucher la nuit, quand tous les chemins sont obscurs? »

« Parle bas, dit Siddârtha, et amène mon cheval, car l'heure est venue maintenant où je dois quitter cette prison dorée où mon cœur vit en cage, pour aller trouver la vérité que je vais chercher désormais, pour le salut de tous les hommes, jusqu'à ce que je la trouve. »

« Hélas, cher Prince, répondit le conducteur du char, ont-ils donc parlé en vain ces hommes sages et saints qui observent les étoiles, quand ils nous ont dit d'attendre l'époque où le grand fils du roi Souddhôdana gouvernerait maints royaumes et serait le Roi des rois? Veux-tu partir, et laisser le monde et ses richesses échapper à ton pouvoir, pour prendre la gourde des mendiants? Veux-tu t'en aller dans les déserts arides, toi qui possèdes ici le Paradis des plaisirs? »

Le Prince répondit: « C'est là ce que je veux et non posséder des trônes; la royauté que je désire vaut mieux que maints royaumes et que toutes les choses sujettes au changement et à la mort. Amène-moi Kantaka. »

« Très honoré maître, dit encore le conducteur du char, songe à la douleur de monseigneur ton père! songe à l'affliction de celle dont tu es tout le bonheur! comment les secourras-tu, si tu commences par les délaisser? »

Siddârtha répondit: «Ami, c'est un faux amour que celui qui s'attache à l'objet aimé pour en retirer des plaisirs égoïstes; mais moi qui aime mon père et mon épouse mieux que mes propres joies, mieux même que les leurs, je pars pour les sauver eux et toutes les créatures, si l'amour intense peut y réussir; va et amène-moi Kantaka.»

Alors Tchanna dit: «Maître, j'y vais. » Et aussitôt il se rendit tristement à l'écurie, prit au râtelier le mors d'argent, les brides, la corde du poitrail et la gourmette, il serra les courroies, accrocha les boucles et sortit Kantaka, puis il l'attacha à un anneau, le peigna et le harnacha, en caressant sa robe neigeuse brillante comme la soie; il plaça sur le coursier le noumdah (1) carré, le couvrit de la housse sur laquelle il plaça la selle magnifique, serra les sangles ornées de pierres précieuses, boucla les courroies de derrière et la martingale et descendit les deux étriers d'or ciselé, enfin il couvrit le tout d'un filet de soie dorée semée de glands de perles, et il conduisit le superbe coursier à la porte du palais où se tenait le Prince, et le cheval heureux de voir son maître, hennit joyeusement, en dilatant ses naseaux écarlates, et les Ecritures disent: « Sûrement tout le monde aurait entendu le hennissement de Kantaka, et le piaffement de ses sabots ferrés, si les Dévas n'avaient placé leurs ailes invisibles sur les oreilles des dormeurs et ne les avaient ainsi empêché d'entendre. »

(1) (Hind.) Tapis de selle.

Siddârtha courba affectueusement la tête altière du cheval caressa son col luisant et dit: « Tais-toi mon blanc Kantaka, tais-toi et porte-moi pendant le plus long voyage qu'ait jamais fait aucun cavalier, car, cette nuit, je pars pour trouver la vérité et je ne sais où ma poursuite finira, mais seulement qu'elle ne finira pas avant que j'aie trouvé. Donc, sois fougueux et hardi, mon bon coursier, et que rien ne t'arrête même des milliers d'épées barrant la route, et que ni murs ni fossés n'empêchent notre course. Ecoute! si je touche ton flanc en criant: « Va Kantaka! » sois plus rapide que les tourbillons, sois comme le feu et l'air, mon cheval, pour rendre service à ton Maître; ainsi tu participeras avec lui à la grandeur de cette entreprise qui sauvera le monde; car je pars pour aider non seulement les hommes, mais aussi tous les êtres muets, qui partagent nos peines et n'ont pas d'espérance, ni d'intelligence pour en réclamer. Porte donc maintenant ton maître valeureusement. »

Puis il sauta légèrement en selle, caressa la crinière arquée et Kantaka s'élança en faisant étinceler les cailloux de ses sabots ferrés et résonner son frein qu'il rongeait, mais personne n'entendit ce bruit, car les Dévas Souddhas (1) qui l'accompagnaient cueillirent des fleurs rouges de mogra et les semèrent en couches épaisses sous ses pas,

⁽¹⁾ Pur; ce nom était réservé aux gens des castes supérieures ou Aryas.

tandis que des mains invisibles assourdissaient le son des mors et des chaînettes. Il est écrit aussi, que quand ils arrivèrent sur le pavé près des portes intérieures, les Yakshas de l'air placèrent des étoffes magiques sous les pieds de l'étalon et étouffèrent ainsi le bruit de ses pas.

Mais quand ils atteignirent la porte de triple airain que cent hommes pouvaient à grand'peine débarrer et ouvrir, voici que les portails s'écartèrent silencieusement, bien que d'ordinaire l'on entendît à deux koss de distance le roulement de tonnerre des gonds énormes et des lourdes chaînes.

La porte massive du milieu et la dernière s'ouvrirent de même en silence, quand Siddârtha et son coursier approchèrent, tandis que sur leur passage étaient étendus, silencieux comme des morts, les gardes d'élite, capitaines et soldats, ayant laissé tomber leurs épées et leurs lances, et lâché leurs boucliers — car il soufflait sur la route du prince un vent plus soporifique que sur les plaines somnifères de Malwa (1), et qui endormait tous les sens; — et ainsi ils sortirent librement du palais.

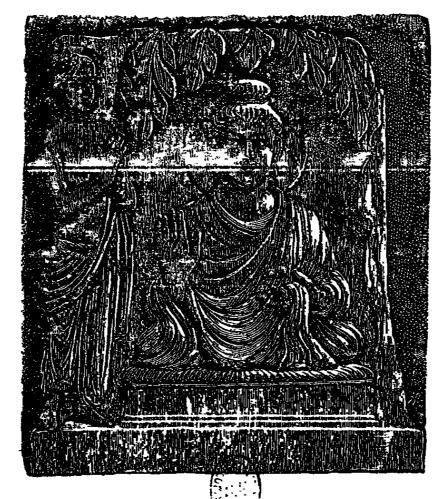
Quand l'étoile du matin fut à une longueur d'une demilance de l'horizon à l'est, et que la brise matinale se mit à souffler sur la terre, soulevant les vagues de la rivière Anoma qui formait la frontière du royaume, le prince tira

⁽¹⁾ Province de l'Inde, où se cultive principalement le pavot qui sert à la fabrication de l'opium.

à lui les rênes, sauta à terre et, après avoir embrassé le blanc Kantaka entre les oreilles, il dit d'une voix douce à Tchanna: « Ce que tu as fait te portera bonheur à toi et à toutes les créatures; sois sûr que je t'aimerai toujours pour l'affection que tu m'as témoignée. Ramène mon cheval et prends mon aigrette de perles, mes vêtements princiers qui me sont désormais inutiles, mon ceinturon orné de pierreries, mon épée et les longues touffes de mes cheveux coupés sur mon front avec cette arme brillante. Donne tout cela au Roi, et dis-lui que Siddârtha le prie de l'oublier jusqu'à ce qu'il revienne dix fois prince, ayant acquis la science royale par ses recherches solitaires et sa lutte pour la lumière. Si je la conquiers, toute la terre, dis-le lui, sera mienne par ce service capital, mienne par l'amour! Car il n'y a d'espoir pour l'homme que dans l'homme et personne ne l'a cherché comme je veux le faire, moi qui abandonne le monde pour le sauver. »



LIVRE V



D'après des sculptures trouvées à Gândhâra (Yuzufzai) dans le Punjab.

LIVRE V

UTOUR de Radjagriha, se dressent cinq belles montagnes qui gardent la ville forestière du roi Bimbisâra; ce sont : la verdoyante Baibhâra couverte de joncs odorants et de palmiers, Bipoulla, au pied de laquelle la source de la Sarsouti court en bouillonnant; l'ombreuse Tapovan, dont les étangs embrumés reflètent les noirs rochers qui laissent filtrer de leurs cimes sauvages les eaux nourricières de la terre; au sud-est, se dresse le pic de Sailâgiri, refuge des vautours, et, à l'est, Ratnagiri, la montagne des gemmes. Un sentier tortueux, pavé de pierres usées par le frottement des pieds, et qui passe à travers des champs de crocus et des touffes de bambous, sous des manguiers aux feuillages sombres et des jujubiers, auprès de rocs de jaspe et de marbre laiteux, de rochers escarpés et de parterres de fleurs des jungles, conduit à un endroit où l'épaulement de la montagne tournant à l'ouest surplombe une caverne couverte de figuiers sauvages. Regardez! vous qui venez là, déchaussez vos pieds et courbez la tête! car la terre immense ne contient pas un lieu plus précieux et plus saint. C'est là que fut assis notre Seigneur Bouddha, endurant les étés torrides, les pluies torrentielles,

les aurores et les crépuscules glacés pour sauver les hommes, portant la robe jaune (1), mangeant comme un mendiant les maigres pitances dues au hasard de la charité; la nuit, couchant sur l'herbe, sans abri, tout seul; tandis que les chacals, qui ne dorment pas, glapissaient autour de sa caverne ou que les tigres affamés rugissaient dans le taillis. Là resta, nuit et jour, celui que le monde honore, assujettissant son beau corps fait pour être heureux, par le jeûne et de longues veilles et de profondes méditations silencieuses, si prolongées que souvent, pendant qu'il réfléchissait, aussi immobile que le rocher sur lequel il était assis, un écureuil sautait sur ses genoux, une caille timide apportait sa couvée entre ses pieds, et des ramiers picoraient des grains de riz dans l'écuelle placée à côté de sa main.

Ainsi il méditait depuis le milieu du jour, tandis que la chaleur accablait la terre et que les murs et les temples étincelaient dans l'air surchauffé, jusqu'au coucher du soleil, sans remarquer ni le globe flamboyant qui roulait dans les cieux, ni le soir qui tombait rapidement, en jetant un reflet de pourpre sur les plaines apaisées, ni l'arrivée silencieuse des étoiles, ni le roulement des tambours dans la ville bruyante, ni les cris du hibou et les luttes nocturnes, tant il était entièrement occupé à démêler les fils de sa pensée et à traverser les labyrinthes de l'existence. Ainsi il restait

⁽¹⁾ C'est la couleur adoptée par tous les mendiants religieux dans l'Inde.

assis jusqu'au milieu de la nuit, où tout se taisait sur la terre, sauf les bêtes des ténèbres qui rampaient et criaient dans les halliers, comme la crainte et la haine crient, comme la concupiscence, l'avarice et la colère rampent dans les jungles obscures de l'ignorance humaine. Puis il dormait pendant le temps nécessaire à la lune pour parcourir la dixième partie de sa course nuageuse, et se levait avant l'aube, et se tenait de nouveau pensif sur une des sombres plateformes de sa montagne, contemplant la terre endormie, avec des yeux ardents et des pensées qui embrassaient tous les êtres vivants, tandis que, sur les plaines ondoyantes, glissait ce murmure qui est le baiser du matin réveillant les campagnes, et qu'à l'est on voyait poindre et grandir le miracle du jour. C'est d'abord un crépuscule si sombre que la nuit semble ne pas encore entendre les chuchotements de l'aurore; mais bientôt — avant que le coq des jungles ait chanté deux fois - une ligne d'une blancheur · éclatante, sans cesse plus large et plus brillante, apparaît, à la hauteur de l'étoile du berger qu'elle noie dans ses flots d'argent, se teinte d'or pâle, est enveloppée par les plus hauts nuages, éclaire leurs bords d'une flamme d'or en fusion et colore l'horizon de safran, d'écarlate, de rose et d'améthyste, puis le ciel devient d'un bleu splendide, et, vêtu de ses rayons de joyeuse lumière, le Roi de la Vie paraît dans sa gloire.

Alors, notre Seigneur, à la manière d'un rishi, saluait

l'astre naissant, et, après avoir fait ses ablutions, descendait à la ville par le sentier tortueux; et, à la façon d'un rishi, il allait de rue en rue, l'écuelle du mendiant à la main, recueillant la maigre pitance nécessaire à sa subsistance. Son ustensile était bientôt rempli, car tous les habitants lui criaient : « Prends de notre nourriture, Seigneur! » et : « Prends de la nôtre », ayant remarqué sa face divine et ses yeux profonds; et les mères, quand elles voyaient passer notre Seigneur, disaient à leurs enfants de baiser ses pieds et d'appuyer leurs fronts sur les bords de sa robe, cu couraient remplir sa jarre et lui apportaient du lait et des gâteaux. Et souvent, quand il passait, aimable et tranquille, radieux d'une pitié céleste, plein de souci pour ces gens qu'il ne connaissait que comme des semblables, les yeux noirs étonnés de quelque jeune fille indienne étaient frappés d'un amour soudain et restaient en extase devant sa beauté majestueuse, comme si elle voyait ses plus doux rêves réalisés, et une grâce surnaturelle embrasait son sein. . Mais lui, passait avec son écuelle et sa robe jaune, payant d'une douce parole les dons de tous ces cœurs, et retournait dans sa montagne solitaire pour s'asseoir avec les religieux, les écouter et les interroger sur la science et les moyens d'y parvenir.

A mi-chemin des calmes bocages de Ratnagiri, au-dessus de la cité, mais en-dessous des cavernes, habitaient des hommes qui considéraient le corps comme un ennemi de l'âme, et la chair comme une bête qu'il faut enchaîner et dompter avec des souffrances cruelles jusqu'à ce que le sens de la douleur soit anéanti, et qui torturaient leurs nerfs, comme 'eut fait un bourreau. C'étaient des Yoghis, des Brahmatcharis, des Bhikchous (1), troupe lugubre et décharnée, qui habitait à l'écart. Les uns avaient tenu leurs bras levés, nuit et jour, jusqu'à ce que - exsangues et minés par la maladie — leurs articulations ankylosées et leurs membres roidis, saillissent de leurs épaules desséchées, comme des branches mortes sur les arbres. D'autres avaient fermé leurs mains si longtemps et avec une si féroce énergie, que leurs ongles acérés avaient poussé au travers de leurs paumes ulcérées. Quelques-uns marchaient sur des sandales garnies de clous; d'autres lacéraient leur poitrine, leur front et leurs cuisses avec des cailloux tranchants ou les scarifiaient avec du feu, perçaient leur chair avec des épines des jungles et des pointes de fer, se frottaient de boue et de cendres, se couchaient dans les ordures, et ceignaient leurs reins de guenilles prises sur les morts. Certains habitaient les endroits impurs où brûlent les bûchers, et

⁽¹⁾ Les Yoghis sont ceux qui pratiquent le Yoga ou ensemble de règles et de préceptes par lesquels on arrive à la science parfaite, en annihilant l'influence de la matière sur l'âme et en détruisant la conscience de sa personnalité. — Les Brahmatcharis sont des ascètes de caste brahme. — Les Bhikchous sont ceux qui font vœu de s'abstenir des trois buts habituels de l'existence : le plaisir, la richesse et la volupté, pour s'adonner exclusivement à la dévotion, et supprimer en eux le désir, la crainte et l'orgueil.

vivaient dans la compagnie des cadavres, entourés de milans qui poussaient des cris perçants au-dessus des débris funéraires. Certains criaient cinq cents fois par jour les noms de Siva, avaient des serpents sifflants noués autour de leurs cous hâlés et de leurs flancs creux, et tenaient leurs pieds paralysés repliés sur leurs jarrets. Telle était cette effrayante assemblée; leurs crânes étaient couverts de pustules par la chaleur torride, leurs yeux chassieux, leurs nerfs et leurs muscles recroquevillés, leurs visages hagards et blêmes comme ceux d'hommes morts depuis cinq jours. Ici, gisait dans la poussière un homme qui, chaque après-midi, mesurait mille grains de millet, les mangeait un à un avec une patience affamée, et mourait ainsi de faim; là, un autre qui broyait avec ses pois des feuilles amères, de peur que son palais n'éprouvât de la jouissance; à côté, se trouvait un malheureux saint qui s'était mutilé lui-même de telle sorte qu'il n'avait plus ni yeux, ni langue, ni sexe, et qu'il était estropié et sourd; son âme avait ainsi dépouillé son corps, pour avoir la gloire de souffrir beaucoup et pour obtenir le bonheur réservé, disent les livres saints, à ceux dont le malheur fait rougir les Dieux qui nous l'envoient, et rend les hommes semblables à des dieux, et plus forts pour souffrir que l'Enfer pour torturer. Notre Seigneur regardant tristement l'un d'eux, le chef de ces malheureux, lui dit: « O vous, qui souffrez tant! depuis plusieurs mois j'habite cette montagne, moi qui cherche la vérité, et je

vois ici mes frères et toi vous torturer vous-même de façon si pitoyable; pourquoi ajoutez-vous des maux à la vie qui est déjà si mauvaise? »

Le sage répondit : « Il est écrit : si un homme mortifie sa chair jusqu'à ce que sa douleur soit devenue si intense qu'il ne lui reste plus qu'un souffle de vie et l'espoir de la mort voluptueuse, de tels maux chasseront l'immondice du péché, et l'âme purifiée s'envolera de la fournaise de son affliction vers les sphères glorieuses et la splendeur inconcevable. »

Le Prince répliqua : « Ce nuage qui flotte dans le ciel, déployé comme une draperie d'or autour du trône de votre Indra, s'est levé de la mer tumultueuse, mais il doit retomber en gouttes semblables à des larmes, puis passer par des routes rudes et pénibles, par des crevasses et des noullahs et des rivières bourbeuses, pour arriver au Gange et retourner ensuite à la mer dont il est sorti. Sais-tu, mon frère, s'il n'en est pas ainsi, après tant de souffrances, pour les saints et leur bonheur? Car ce qui s'élève retombe, ce que l'on achète est dépensé, et si vous achetez le ciel avec votre sang au marché douloureux de l'Enfer, quand l'affaire est conclue, la peine recommence! »

« Elle peut recommencer, soupira l'ermite; hélas! nous ne savons pas cela, et nous ne sommes sûrs d'aucune autre chose; pourtant, le jour vient après la nuit, et le calme après la tourmente, et nous haïssons cette chair maudite qui embarrasse l'âme désireuse de prendre son essor; donc, pour le bonheur de l'âme, nous jouons avec les Dieux nos brèves agonies contre des joies infinies. »

« Mais, dit Siddârtha, en admettant que ces joies durent pendant des millions d'années, elles se faneront à la longue; ou sinon, y a-t-il donc une existence au-dessous, au-dessus, ou à côté de la nôtre, et si différente qu'elle ne changera pas? Dites-moi, vos Dieux sont-ils éternels, mes frères? »

« Non, dirent les Yoghis, le grand Brahma seul demeure, les Dieux ne font que vivre. » Alors, le Seigneur Bouddha dit : « Voulez-vous être sages comme vous semblez saints et courageux? Renoncez à ces jeux cruels où vous risquez vos gémissements et vos soupirs pour gagner des enjeux qui ne sont peut-être que des rêves et qui ne dureront pas. Voulez-vous, pour l'amour de votre âme, abhorrer ainsi votre chair, la châtier, la mutiler de telle sorte qu'elle ne puisse plus porter l'esprit qui cherche un refuge, mais s'abatte sur le chemin avant la tombée de la nuit, comme un cheval docile mais surmené? Voulez-vous, tristes ascètes, saccager et détruire un passé douloureux et dont les fenêtres nous donnent la lumière — la petite lumière — au moyen de laquelle nous regardons dehors pour savoir si l'aurore va paraître et où se trouve la meilleure route? »

Alors, ils crièrent : « Nous avons choisi cette route et nous la suivrons jusqu'au bout, Radjapoutra (1) — toutes

⁽¹⁾ Fils de radja.

ses pierres fussent-elles de feu — en espérant la mort. Dis, si tu connais un chemin meilleur, sinon vas en paix. »

Il continuz sa route, accablé de tristesse, en voyant que les hommes craignent tant de mourir qu'ils sont épouvantés par la crainte, désirent tant vivre qu'ils n'osent pas aimer leur vie, mais la tourmentent de pénitences atroces, peutêtre pour plaire aux Dieux qui refusent le bonheur à l'homme, peut-être pour tomber dans l'enfer après avoir allumé pour eux-mêmes d'autres enfers, peut-être dans un accès de sainte folie, en espérant que l'âme s'échappera plus facilement de leur chair endolorie : « O fleurette des champs, dit Siddârtha, vous qui tournez vos tendres faces vers le soleil, heureuses de la lumière et reconnaissantes du doux parfum, et des robes d'apparat, dorées, argentées et pourprées qui vous ont été données, aucune de vous ne renonce à sa pure existence, aucune ne se dépouille de son heureuse beauté. O palmiers! qui vous dressez, désireux de percer le ciel et de boire le souffle du vent venu de l'Himalaya et des frais océans bleus, quel secret connaissezvous pour croître si contents, depuis vos premières pousses jusqu'à l'époque où vous portez des fruits, en murmurant des chansons ensoleillées dans vos feuillages touffus? Et vous, qui vivez si joyeusement dans les arbres, perroquets au vol rapide, guêpiers, boulbouls et colombes, aucun de vous ne déteste son existence et ne s'efforce d'en obtenir une meilleure en se faisant souffrir! Mais l'homme qui vous

tue — puisqu'il est le maître — est sage, et sa sagesse, nourrie de sang, grandit ainsi au milieu des tourments qu'il s'inflige à lui-même. »

Pendant que le Maître parlait, il vit s'élever dans la montagne un nuage de poussière, soulevé par un troupeau de chèvres blanches et de moutons noirs, qui s'avançaient à pas lents, en s'attardant pour brouter aux buissons et en s'écartant du sentier aux endroits où miroitaient des ruisseaux et où pendaient des figues sauvages. Mais dès qu'ils s'éloignaient, le berger criait, leur lançait des pierres avec sa fronde, puis continuait à mener vers la plaine le troupeau docile. Il s'y trouvait une brebis avec une paire d'agneaux; l'un d'eux avait reçu un coup qui l'avait estropié et suivait avec peine en saignant, tandis que l'autre bondissait en avant, et leur mère, inquiète, courait deçà, delà, craignant de perdre l'un ou l'autre de ses petits. Quand notre Seigneur remarqua cela, il prit tendrement l'agneau blessé dans ses bras en disant : « Pauvre mère à la toison laineuse, sois tranquille, où que tu ailles, je porterai ton cher petit; il vaut mieux empêcher une bête de souffrir, que de rester assis à contempler les maux de l'univers dans ces cavernes, en compagnie des prêtres en prières. »

« Mais, dit-il aux bergers, pourquoi, mes amis, menezvous ce troupeau dans la plaine au déclin du jour; depuis quand est-ce le soir que l'on conduit ainsi le bétail? » Et les paysans répondirent : « On nous a ordonné de mener au sacrifice cent chèvres et cent moutons, que notre Seigneur le Roi veut immoler cette nuit en l'honneur de ses Dieux. » Alors le Maître dit : « Je vais y aller avec vous. » Et il les suivit avec patience, en portant l'agneau, malgré la poussière et le soleil, tandis que la brebis attentive bêlait doucement à ses pieds.

Quand ils arrivèrent aux abords de la rivière, une jeune femme aux yeux de colombe, le visage baigné de pleurs et les mains jointes, le salua en se prosternant : « Seigneur, dit-elle, tu es celui qui, hier, a eu pitié de moi dans cette touffe de figuiers où je vivais seule, élevant mon enfant; mais celui-ci, en jouant au milieu des fleurs, a rencontré un serpent qui s'est enroulé autour de son poignet, tandis qu'il riait et taquinait la langue fourchue qui s'agitait dans la gueule ouverte de son froid compagnon de jeu. Mais, hélas! bientôt il devint pâle et silencieux; je ne pouvais m'imaginer pourquoi il cessait de jouer et pourquoi ses lèvres tombaient de mon sein; et l'un disait : « Il est empoisonné. » Un autre : « Il va mourir. » Mais moi, qui ne voulais pas perdre mon cher fils, je leur demandai un médicament qui pût rouvrir ses yeux à la lumière; elle était si petite, cette morsure de serpent, et cet animal ne pouvait pas, je pense, détester ni blesser ce gracieux enfant qui jouait avec lui. Et quelqu'un dit : « Il y a un saint homme sur la montagne, vois, le voilà qui passe, vêtu de sa robe jaune; demande à ce Rishi s'il y a un moyen

de guérir le mal dont ton fils est atteint. » Alors, je vins, tremblante, vers toi dont le front ressemble à celui d'un Dieu, et, en pleurant, je soulevai le voile qui couvrait le visage de mon enfant, et je te priai de me dire quels simples seraient efficaces. Et toi, Seigneur, tu ne me repoussas pas, mais tu le regardas avec des yeux attendris et le touchas d'une main patiente, puis, ramenant le voile sur sa figure, tu me dis : « Oui, petite sœur, il y a une chose qui pourrait vous guérir, toi d'abord, et lui aussi, si tu peux la trouver; car ceux qui consultent les médecins leur apportent ce qui est prescrit. Donc, je te prie, trouve un tola (1) de semence de moutarde noire; mais prends garde de ne la prendre dans aucune maison où le père, la mère, l'enfant ou l'esclave soient morts; tu réussiras si tu trouves une telle semence. Ainsi tu parlas, mon Seigneur. »

Le Maître répondit avec un sourire de tendresse ineffable : « Oui, j'ai dit cela, mais as-tu trouvé la semence? »

Je suis allée, Seigneur, en pressant contre mon sein mon enfant devenu froid, et j'ai demandé à chaque chaumière, ici dans la jungle et aux abords de la ville : « Je vous en prie, soyez assez bons pour me donner un tola de moutarde noire. » Et tous ceux qui en avaient m'en donnaient, car les pauvres sont compatissants pour les pauvres; mais quand je demandais : « Y a-t-il, par hasard, mes amis,

⁽¹⁾ Poids d'une roupie, c'est-à-dire environ 8 grammes.

quelqu'un qui soit mort jadis dans votre maison : le mari, la femme, un enfant ou un esclave? » Ils répondaient : « Oh! ma sœur, que demandez-vous là? Les morts sont nombreux et les vivants sont rares. » Alors, en les remerciant tristement, je rendais la moutarde et j'allais m'adresser à d'autres personnes, mais celles-ci me disaient : « Voilà la semence, mais nous avons perdu notre esclave. » — « Voilà la semence, mais mon bon mari est mort. » — « Voilà de la semence, mais celui qui l'a semée est mort entre la saison des pluies et la moisson. » — Ah! Seigneur, je n'ai pas pu trouver de moutarde dans une seule maison où personne ne fût mort! C'est pourquoi j'ai laissé sous les vignes sauvages, au bord du fleuve, mon enfant qui ne voulait plus téter ni sourire, et je suis venue voir ton visage, baiser tes pieds et te prier de m'indiquer où je pourrai trouver cette semence sans trouver en même temps la mort, si toutefois mon enfant n'est pas mort maintenant, comme je le crains et comme on me l'a dit. »

« Ma sœur, dit le Maître, en cherchant ce que personne ne peut trouver, tu as trouvé ce baume amer que je voulais te donner. Celui que tu aimais dormait hier du sommeil de la mort sur ton sein; aujourd'hui, tu sais que le monde immense tout entier pleure une douleur semblable à la tienne, la souffrance que supportent tous les cœurs est moins lourde pour un d'entre eux. Vois! je verserais mon sang, si cela pouvait arrêter tes pleurs et me donner le secret de cette malédiction qui fait de l'amour une cause d'angoisse et qui, à travers les pâturages fleuris, mène au sacrifice, comme on y conduit ces bêtes muettes, les hommes leurs maîtres. Je cherche ce secret ; toi, enterre ton enfant! »

Les bergers et le Prince arrivèrent ensemble dans la cité, à l'heure où le soleil dorait de ses derniers rayons les ondes de la Sona et projetait de grandes ombres sur la rue et à travers la porte, où les soldats du Roi faisaient sentinelle. Mais quand ils virent notre Seigneur portant l'agneau, les gardes se reculèrent, les gens réunis au marché rangèrent leurs voitures; au bazar, acheteurs et vendeurs arrêtèrent leurs marchandages loquaces pour regarder ce visage auguste; le forgeron, qui tenait son marteau dans sa main levée, cessa de frapper; le tisserand abandonna sa trame, le scribe son rouleau, le changeur oublia son compte de kauris; le taureau blanc de Siva mangea le riz que personne ne gardait; le lait renversé coula hors du lota (1), tandis que les laitiers regardaient passer notre Seigneur qui avait l'air si doux, malgré la majesté de sa démarche. Et les femmes, rassemblées devant la porte, demandaient : « Qui est cet homme qui apporte le sacrifice avec un air si plein de grâce et répand la paix sur son passage? Quelle est sa caste? Comment a-t-il des yeux

⁽¹⁾ Vase en cuivre.

si doux? C'est peut-être un Sakrâ (1) ou le Dévaradja (2)? » Et d'autres disaient : « C'est le saint homme qui habite avec les Rishis sur la montagne. » Mais le Seigneur passait, perdu dans ses méditations, pensant : « Hélas! Tous mes moutons n'ont pas de bergers; ils voyagent dans la nuit, sans guide, et bêlent en s'approchant aveuglément du couteau de la mort, comme ces bêtes muettes qui sont leurs frères. »

Alors quelqu'un dit au Roi : « Il vient d'arriver ici un saint ermite amenant le troupeau que tu as commandé pour couronner ton sacrifice. »

Le Roi se tenait dans la salle des holocaustes, les Brahmanes en robes blanches, rangés à ses côtés, marmottaient leurs mantras, en entretenant le feu qui crépitait sur l'autel placé au milieu de la salle. De claires langues de flamme jaillissaient des bois parfumés, sifflaient et se tordaient en léchant les offrandes de graisse, d'aromates et de jus de soma (3), joie d'Indra. Autour du bûcher, un ruisseau épais et lent, de couleur écarlate, fumait et coulait, bu par le sable, mais sans cesse renouvelé; c'était le sang des victimes bêlantes. Une d'elles, une chèvre mouchetée à longues cornes, était allongée, la tête attachée en arrière

(1) Etre immatériel, apparition.

(2) Le roi des Dévas.

^{(3) (}Sanscrit.) Plante de la famille des asclépiades, dont le suc, mélangé à de l'orge et à du beurre clarifié, servait à fabriquer une liqueur enivrante que l'on offrait aux Dieux.

avec de l'herbe moundja (1); un prêtre appuyait le couteau sur sa gorge tendue en murmurant : « Voici, ô dieux terribles, le commencement des nombreux yadjaras (2) offerts par Bimbisâra; réjouissez-vous de voir le sang jaillir, et prenez plaisir au fumet de la viande grasse rôtissant au milieu des flammes ardentes; faites que les péchés du Roi soient placés sur cette chèvre et que le feu les consume en la brûlant; je vais donner le coup fatal. »

Mais Bouddha dit doucement : « Ne le laissez pas frapper, grand Roi! » Et, en même temps, il détacha les liens de la victime, sans que personne l'arrêtât, tant son air était imposant.

Alors, après avoir demandé la permission, il parla de la vie que tous peuvent ôter, mais que personne ne peut donner, de la vie que toutes les créatures aiment et pour laquelle elles luttent; la vie, chose merveilleuse, chère et agréable à tous, même aux plus humbles; oui, un don précieux pour toute créature qui éprouve de la pitié, car la pitié rend le monde doux pour les faibles et noble pour les forts. Il prêta aux bouches muettes de son troupeau des paroles attendrissantes pour plaider sa cause; il montra que l'homme qui implore la clémence des dieux est sans merci, lui qui est comme un dieu pour les animaux; que

^{(1) (}Hind.) Herbe très commune dans l'Inde et qui sert à fabriquer des cordes.

⁽²⁾ Holocaustes.

cependant tout ce qui a vie est uni par un lien de parenté, et que les bêtes que nous tuons nous ont donné le doux tribut de leur lait et de leur laine, et ont placé leur confiance entre les mains qui les égorgent. Il parla aussi de ce que les Livres saints enseignent d'une façon certaine : à savoir, qu'après la mort quelques-uns d'entre nous deviennent des oiseaux et des bêtes, et ceux-ci deviennent des hommes, l'étincelle voyageuse se changeant en feu épuré. Ainsi le sacrifice serait un nouveau péché, s'il arrêtait la transmigration à laquelle une âme est destinée. Personne, ajoutat-il, ne peut purifier son esprit avec du sang; si les dieux sont bons, le sang ne peut leur faire plaisir; s'ils sont méchants, il ne les subornera pas; l'on ne peut placer sur la tête d'une innocente bête attachée le poids d'un cheveu des méfaits et des torts dont on doit répondre personnellement; car chacun doit compte pour lui-même, suivant cette arithmétique invariable de l'univers qui distribue le bien pour le bien et le mal pour le mal, donnant à chacun sa mesure suivant ses actes, ses paroles et ses pensées; qui est vigilante, exacte, implacable et immuable et qui fait que tous les futurs sont les fruits des passés. Il parla ainsi, avec des paroles si miséricordieuses et une telle dignité inspirée par la compassion et la justice, que les prêtres dépouillèrent leurs ornements de leurs mains rouges de sang, et que le Roi, s'approchant, le salua de ses mains jointes.

Cependant, notre Seigneur enseignant combien la terre serait heureuse si tous les êtres vivants étaient unis par les liens de la bienveillance, et ne se nourrissaient que de choses pures, sans effusion de sang; les graines dorées, les fruits brillants, les herbes savoureuses qui poussent pour tous, les eaux paisibles, suffiraient à nourrir et à désaltérer tout le monde. La puissance de ses nobles paroles convainquit si bien les prêtres, qu'ils renversèrent eux-mêmes leurs autels enflammés et jetèrent au loin le fer du sacrifice. Et, le lendemain, un décret fut proclamé par les crieurs publics dans tout le royaume et fut gravé en ces termes sur le roc et sur des colonnes : « Voici la volonté du Roi : jusqu'à présent on a tué des animaux pour les offrir en sacrifice ou pour s'en nourrir, mais désormais personne ne versera le sang d'un être vivant et ne mangera de la chair, car nous savons maintenant que la vie est une, et que la miséricorde est réservée aux miséricordieux. » Tel fut l'édit promulgué, et, depuis cette époque, une douce paix règne sur toutes les créatures vivantes : l'homme, les bêtes qui le servent et les oiseaux, sur ces rives du Gange où notre Seigneur a prêché avec sa sainte pitié et son doux langage.

Car toujours le cœur du Maître fut aussi compatissant pour tous ceux qui possèdent le souffle de la vie passagère et sont soumis aux mêmes joies et aux mêmes peines que nous; il est écrit, en effet, dans les Livres saints que, dans les anciens temps, quand Bouddha vivait sous la forme d'un Brahmane, habitant le roc nommé Mounda, près du village de Dâlidd, la sécheresse désolait tout le pays; le riz mourait en herbe avant d'être assez haut pour abriter une caille; dans les clairières, le soleil torride évaporait les étangs; les herbes et les verdures se desséchaient et toutes les créatures des bois erraient, en quête de subsistance. En ce temps là, notre Seigneur aperçut entre les murs brûlants d'un noullah une tigresse mourant de faim, étendue sur des pierres nues. La faim faisait luire dans ses yeux une flamme verte, sa langue sèche était tirée, longue d'un empan, hors de sa gueule haletante et de ses joues flasques, sa robe rayée pendant en larges plis sur ses côtes, comme entre les solives s'enfonce un toit de chaume pourri par les pluies, et deux petits, geignant de faim, tiraillaient et suçaient ses maigres mamelles vides de lait; tandis qu'elle, leur mère décharnée, léchait maternellement ses nourrissons qui criaient et leur livrait ses flancs, avec un gémissement dans la gorge, et un amour plus fort que la misère, étouffant le sauvage rugissement de douleur, bruyant comme un éclat de tonnerre, qu'elle avait poussé en appuyant sur le sable son museau affamé. En voyant cette cruelle détresse, n'écoutant que son immense compassion de Bouddha, notre Seigneur pensa: « Il n'y a qu'un moyen de sauver cette meurtrière habitante des bois. Au déclin du jour, ces animaux mourront,

faute de nourriture; nul cœur vivant n'aura pitié de cette bête teinte du sang de ses victimes et qui n'est maigre que parce qu'elle manque de sang. Voyons! si je la nourris, personne autre que moi n'en souffrira, et comment l'amour peut-il souffrir de céder à ses impulsions même les plus généreuses. » Ce disant, Bouddha quitta silencieusement ses sandales, son bâton, son cordon sacré (1), son turban et son vêtement, et, sortant d'un buisson, il s'avança sur le sable en disant : « Oh ! mère, voici de la nourriture pour toi! » Aussitôt, la bête mourante poussa un cri rauque et perçant, bondit loin de ses petits, renversa cette victime volontaire et s'en nourrit en lacérant sa chair de ses griffes jaunes, semblables à des poignards recourbés, qui baignaient dans le sang; et le souffle brûlant du grand félin se mêla aux derniers soupirs d'amour de l'intrépide Bouddha.

Tel était le grand cœur de Bouddha, bien longtemps avant ce jour où, avec sa miséricorde pleine de grâce, il fit cesser les cruels sacrifices en l'honneur des Dieux. Et le Roi Bimbisâra, ayant appris l'origine royale et les saintes recherches de notre Seigneur, le supplia de se fixer dans cette cité, en lui répétant : « Toi, qui es Prince,

⁽¹⁾ Cordon composé de trois fils de coton tressé et que portent seuls les individus des castes supérieures. L'investiture du cordon sacré se fait en grande cérémonie, lorsque l'enfant a atteint l'âge de huit ans, et lui confère le titre de dvidja ou régénéré.

tu ne peux pas supporter de telles abstinences; tes mains sont faites pour tenir des sceptres, non pour recevoir des aumônes. Demeure avec moi, qui n'ai pas de fils pour gouverner, et enseigne la sagesse à mon royaume, jusqu'à ma mort; tu habiteras mon palais, et je te donnerai une belle épouse. » Mais Siddârtha répondait toujours d'une manière invariable : « Ces choses, je les avais, très noble Roi, et je les ai abandonnées pour chercher la vérité que je cherche encore et chercherai toujours sans m'arrêter, quand même le palais de Sâkra m'ouvrirait ses portes et que les Dévis me supplieraient d'y entrer. Je vais fonder le royaume de la Loi; je pars pour Gâya et ses forêts ombreuses où, je le pense, la lumière viendra à moi; car cette lumière ne vient ici, parmi les Rishis, ni des Shastras (1), ni des jeûnes soufferts jusqu'à ce que le corps tombe en défaillance, affamé par l'âme. Et cependant, il y a une lumière à atteindre et une vérité à découvrir. Et sûrement, ô fidèle ami, si je les trouve, je reviendrai et m'acquitterai envers toi de ton affection. »

Alors, le Roi Bimbisâra marcha trois fois à pas lents autour du Prince, se courba avec respect aux pieds du Maître et lui souhaita de réussir. Puis, notre Seigneur partit pour Ouralviva, mais son âme ne fut pas encore

⁽¹⁾ Livres sacrés des Hindous, comprenant des ouvrages sur la religion, la philosophie, les mathématiques, la grammaire, le droit et des commentaires des Védas.

٠,

réconfortée et sa face était blême et il était affaibli par six années de recherches. Pourtant, il s'était arrêté chez les sages de la montagne et ceux qui habitent les bois, chez ceux d'Alâra et d'Oudra et chez les cinq ascètes qui lui avaient dit ce qui est écrit clairement dans les Shastras: que personne ne peut arriver plus haut que le Srouti et le Smriti (1) --- non, pas même les plus grands saints — car comment un mortel pourrait-il être plus sage que le Jnana-Kand (2) qui dit que Brahma est incorporel, qu'il n'agit pas, qu'il est calme, sans passion, qu'on ne peut le qualifier, qu'il est immuable et qu'il est une pure existence, une pure pensée, une pure félicité! Ou bien, comment l'homme pourrait-il être meilleur que le Karma-Kand (3) qui montre comment on peut se dépouiller de la passion et de l'activité, briser les liens du moi et sortir ainsi de sa sphère, devenir Dieu, se fondre dans l'infini divin, s'envoler du faux vers le vrai, des luttes des sens à la paix éternelle où règne le silence?

Mais le Prince les écouta sans que son âme en fût réconfortée.

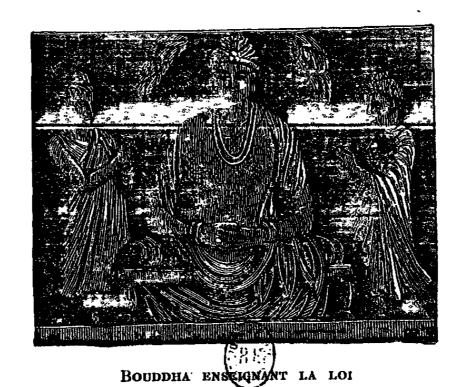
⁽¹⁾ Srouti (sanscrit), vérité révélée, contenue dans les Védas. — Smriti, ensemble des ouvrages composés par les Rishis ou sages de l'antiquité.

^{(2) (}Sanscrit.) Livre de la science, partie ésotérique des Védas.

^{(3) (}Sanscrit.) Livre des actes, partie ésotérique des Védas.

LIVRE VI

-



D'après des sculptures trouvées à Gândhâra (Yuzufzai) dans le Punjab.

LIVRE VI

🔻 I vous voulez voir l'endroit où la lumière lui apparut enfin, allez au nord-ouest des Mille jardins, dans la vallée du Gange, au pied des montagnes verdoyantes, d'où jaillit la source des rivières Nilâdjan et Mohâna; suivez-les à l'ombre des mahouas aux larges feuilles et au milieu des buissons de sansâr et de bîr, jusqu'à l'endroit où les deux sœurs aux flots brillants se rejoignent dans le lit du Phalgou, qui coule sur des bancs de rochers vers Gâya et les montagnes rouges de Barabar. Près de cette rivière s'étend un terrain inculte, couvert de plantes épineuses et de monticules de sable, appelé autrefois Ourouwelaya; à son extrémité, une forêt agite ses panaches et ses frondaisons glauques qui se détachent sur le ciel, et, sous les taillis, se dérobe un cours d'eau paisible, bigarré de lotus bleus et blancs, et peuplé de poissons alertes et de tortues. Auprès, se trouve le paisible village de Senâni avec ses toits de chaume, niché au milieu des palmiers, et habité par des gens simples adonnés aux travaux champêtres.

Là, le seigneur Bouddha vécut de nouveau dans la solitude des bois, réfléchissant aux maux de l'humanité, aux voies du destin, aux doctrines des livres, aux leçons que lui donnaient les créatures des bois, aux secrets du silence d'où tout vient, aux secrets des ténèbres où tout rentre, et à la vie qui relie ces points extrêmes, semblable à l'arcen-ciel jeté entre deux nuages, cimenté par le brouillard et appuyé sur des piles vaporeuses, et qui soudain s'évanouit dans l'espace où se fondent ses belles couleurs de saphir, de grenat et de chrysoprase. Pendant des mois et des mois, notre Seigneur resta assis dans cette forêt, tellement plongé dans ses méditations, qu'il oubliait souvent l'heure du repas, et qu'en sortant de ses réflexions, prolongées de l'aurore au milieu du jour, il voyait son écuelle vide et était obligé de manger des fruits sauvages tombés des branches placées au-dessus de sa tête et qu'avait détachées un singe jacasseur ou un perroquet pourpré. Aussi sa grâce se flétrissait, son corps, usé par l'ardeur de son âme, perdan de jour en jour les trente-deux signes distinctifs du Bouddha, et il ne ressemblait pas plus au jeune prince, fleur de son pays, qu'il était autrefois, que la feuille de sâl desséchée et fanée qui roulait à ses pieds ne rappelait la jeune pousse vert tendre du printemps.

Or, en ce temps-là, un jour, le Prince, exténué, tomba sur le sol dans un évanouissement mortel, complètement épuisé, semblable à un homme assassiné, qui ne respire plus et dont le sang a cessé de circuler, tant il était blême et inerte. Mais un jeune berger vint à passer par là, qui,

voyant Siddârtha étendu, les paupières closes et les lèvres contractées par une douleur indicible, et le soleil torride de midi dardant ses rayons sur sa tête, cueillit des branches de pommiers roses, les réunit en tas et en fit un bocage pour ombrager ce visage auguste. Puis il versa sur les lèvres du Maître des gouttes de lait chaud qu'il pressa de son outre de peau de chèvre, de peur qu'étant de basse caste, il ne souillât en le touchant cet homme qui semblait noble et saint. Mais les livres racontent que les branches de jamblonnier ainsi plantées devinrent aussitôt vivaces, se couvrirent de feuilles, de fleurs abondantes et de fruits brillants entrelacés et serrés, de telle sorte que le bocage ressembla à une tente de soie dressée pour un roi à la chasse et couvertes de pointes d'argent et de boules d'or rouge. Et le jeune homme l'adora, pensant que c'était un Dieu; mais notre Seigneur, ayant repris ses sens, se leva et demanda à boire du lait dans le lota du berger. « Ah! Seigneur, je ne puis t'en donner, répondit celui-ci; tu le vois, je suis un Soudra et mon attouchement souille. » Alors, celui que le monde honore dit : « La compassion et le besoin établissent un lien de parenté entre tous les êtres. Il n'y a pas de caste dans le sang, qui coule de la même couleur dans toutes les veines, ni de caste dans les pleurs, qui sont salés chez tous les hommes; et l'homme ne naît pas avec la marque tilka sur le front et le cordon sacré autour du cou. Celui qui est

juste dans ses actes est régénéré (1) et celui qui commet de mauvaises actions est vil. Donne-moi à boire, mon frère; quand j'atteindrai le but de mes recherches, il t'adviendra du bien. » Ces paroles réjouirent le cœur du paysan et il donna ce qu'on lui demandait.

Un autre jour, passa sur la route une bande de jeunes filles aux vêtements pailletés, c'étaient les danseuses de nautch (2) du temple d'Indra situé dans la ville, accompagnées de leurs musiciens: l'un qui frappait sur un tambour orné de plumes de paon, un qui soufflait dans un bansouli (3) au son criard, et un autre qui pinçait une cithare à trois cordes. Elles descendaient d'un pas agile les collines, par les sentiers bigarrés, pour se rendre à quelque fête joyeuse; les clochettes d'argent carillonnaient doucement à leurs petits pieds bruns et le tintement des anneaux de leurs bras et de leurs poignets répondait; tandis que le cithariste faisait résonner ses fils de cuivre et que la danseuse placée auprès de lui chantait:

« La danse joyeuse commence quand la cithare est accordée; accorde pour nous la cithare, ni trop haut ni trop bas, et nous ferons bondir le cœur des hommes.

(1) Voir la note de la page 140.

(3) (Hind.) Sorte de cornemuse.

⁽²⁾ Les bayadères sont attachées à une pagode et leur service consiste à chanter et à danser devant la divinité; elles dansent aussi dans les fêtes publiques et privées.

« La corde trop tendue se brise, et la musique s'envole; la corde trop lâche est muette, et la musique se meurt; accorde pour nous la cithare, ni trop haut ni trop bas. »

Ainsi chantait la bayadère, aux sons de la cornemuse et des cordes, en voltigeant, comme un brillant et frivole papillon, de clairière en clairière, le long du chemin forestier, et elle ne pensait pas que sa chanson volage résonnait aux oreilles du saint homme, assis sous un figuier près du sentier, et plongé dans l'extase.

Mais Bouddha leva son front auguste, lorsque passa la troupe folâtre, et dit : « Les fous donnent souvent des leçons aux sages; j'ai peut-être trop tendu la corde de la vie, en voulant faire entendre l'harmonie qui sauvera les hommes; mes yeux sont troubles maintenant qu'ils voient la vérité, ma force est épuisée maintenant que j'en aurais le plus besoin. Puissé-je recevoir le secours qui m'est nécessaire, car sinon je mourrai, moi, dont la vie était l'espoir de tous les hommes. »

A cette époque, habitait sur les bords de cette rivière un propriétaire pieux et riche, possédant de nombreux troupeaux; maître bienfaisant et ami de tous les pauvres; et le village s'appelait Senâni, du nom de sa famille. Il vivait heureux et paisible, en compagnie de sa femme Soudjâta, la plus charmante des filles aux yeux noirs de la plaine; elle était douce et fidèle, simple et aimable, son maintien était noble, elle avait pour tous des paroles

gracieuses et des regards souriants - en un mot, c'était la perle des femmes — et elle vivait de tranquilles années de bonheur domestique auprès de son maître dans cette paisible maison indienne; elle n'avait qu'un chagrin, c'était que la naissance d'un enfant mâle n'eût pas couronné le bonheur de leur union. Aussi elle avait adressé maintes prières à Loukshmi (1) et bien des nuits, pendant la pleine lune, elle avait fait neuf fois neuf tours autour du grand Lingam (2), lui offrant du riz, des guirlandes de jasmin et de l'huile de santal, en demandant un fils; Doudjâta avait aussi fait le vœu de donner au Dieu de la forêt si son désir se réalisait — une offrande d'un plat copieux et délicat servi dans un vase d'or, sous ses arbres, et tel que les lèvres des Dévas prendraient plaisir à y goûter. Et son désir s'était réalisé, car il lui était né un fils charmant, âgé maintenant de trois mois, qui reposait sur le sein de Soudjâta, pendant que, reconnaissante, elle se rendait à l'autel du Dieu de la forêt, en tenant d'un bras son sâri de pourpre qui enveloppait l'enfant, bijou de son cœur, tandis que l'autre, gracieusement courbé, maintenait sur sa tête le vase et le plat qui contenaient les mets délicieux destinés au Dieu.

⁽¹⁾ Déesse de l'abondance et de la prospérité — la Cérès hindoue — épouse de Vishnou.

⁽²⁾ Pierre de forme conique, emblème phallique, symbole de la force créatrice.

Mais Radha, envoyée en avant pour balayer le sol et entourer l'arbre de fils écarlates, vint à sa rencontre en criant : « Ah! chère maîtresse! regardez, le Dieu de la forêt s'est manifesté, il est assis là, les mains croisées sur ses genoux. Voyez comme la lumière brille autour de son front, comme il semble doux et grand avec ses yeux célestes! C'est une bonne fortune que de rencontrer ainsi les dieux. »

Donc, pensant qu'il était d'essence divine, Soudjâta se prosterna en tremblant, baisa la terre et dit, en baissant son doux visage: « Oserai-je prier l'Etre saint habitant de ce bocage et dispensateur du bien, qui a été assez compatissant envers moi, sa servante, pour m'apparaître ici, de vouloir bien accepter notre pauvre don, ce plat de laitage blanc comme la neige ou l'ivoire fraîchement sculpté? » Ce disant, elle plaça les mets dans le bol d'or et versa dans les mains de Bouddha l'attar, essence du cœur des roses, contenu dans un flacon de cristal; et il mangea sans mot dire, tandis que la mère heureuse se tenait respectueusement à l'écart. Or, la vertu de ce plat fut si merveilleuse que notre Seigneur sentit la force et la vie lui revenir, comme si les nuits de veille et les jours de jeûne n'avaient été qu'un rêve, comme si son esprit était réconforté en même temps que son corps et agitait de nouveau ses ailes, tel qu'un oiseau, fatigué de voler sur des déserts sans fin, est ravi de rencontrer une rivière et d'y laver son cou et sa tête couverts de poussière. Et Soudjâta adora davantage notre Seigneur en voyant son visage majestueux : « Es-tu en effet le Dieu, demanda-t-elle à voix basse, et mon présent a-t-il été agréé favorablement? » Mais Bouddha dit : « Quel est ce mets que tu m'as apporté? »

« Saint Personnage, répondit Soudjâta, j'ai trait dans nos étables du lait de cent vaches qui venaient de vêler et, de ce lait, j'ai nourri cinquante vaches blanches, et du lait de celles-ci j'en ai nourri vingt-cinq, puis, du leur, douze autres, et enfin du lait de ces dernières, j'ai engraissé les six plus belles et les meilleures bêtes de tous nos troupeaux. J'ai fait bouillir le lait ainsi obtenu dans des lotas d'argent avec du santal et de fines épices, j'y ai ajouté du riz provenant d'une semence de choix, plantée dans un champ fraîchement retourné, et dont chaque grain, soigneusement trié, ressemblait à une perle. Voilà ce que j'ai fait, d'un cœur fidèle, parce que j'avais formé le vœu de placer sous ton arbre une offrande témoignant ma joie, si je donnais naissance à un garçon, et que, maintenant, j'ai mon fils et que toute ma vie n'est que félicité. »

Notre Seigneur découvrit doucement le voile de pourpre, et, plaçant sur la petite tête ses mains qui sauvent les mondes, il dit : « Que ton bonheur soit durable! Et que le fardeau de la vie soit léger à cet enfant! Car tu m'as secouru, moi qui ne suis pas un Dieu, mais un de tes frères; je fus jadis un Prince, et suis maintenant un voyageur qui cherche, nuit et jour, depuis six pénibles années, la lumière qui luit je ne sais où et qui éclairerait les ténèbres où croupissent tous les hommes, s'ils la connaissaient! Et je trouverai cette lumière; oui, elle a lui à mes yeux, glorieuse et secourable, au moment où se mourait ma faible chair qu'a restaurée, ô charmante sœur, cette pure nourriture qui a passé par plusieurs êtres pour y prendre une force vivifiante, de même que la vie passe par plusieurs existences successives pour s'élever, devenir plus heureuse et se purger de ses péchés. Mais trouves-tu que la vie à elle seule constitue un bonheur suffisant? L'existence et l'amour peuvent-ils suffire? »

Soudjâta répondit: « Vénérable Seigneur! mon cœur est petit, et une petite pluie, qui mouillerait à peine la plaine, remplit la corolle du lys. Il me suffit de sentir le soleil de la vie briller dans la grâce de mon mari et le sourire de mon enfant, et faire régner dans notre maison l'éternel été de l'amour. Mes jours s'écoulent d'une façon agréable remplis par les soins du ménage; au lever du soleil, je m'éveille pour prier les Dieux et leur offrir des graines, je soigne mon plant de toulsi et je distribue leurs tâches à mes servantes; au milieu du jour, mon époux place sa tête sur mon giron et s'endort dans des songes heureux sous l'évantail mouvant; et au souper, à l'heure du calme crépuscule, je me tiens près de lui et lui sers des gâteaux. Puis les étoiles allument leurs veilleuses d'ar-

gent pour le sommeil, après les prières au temple et les causeries avec les amis. Comment ne serais-je pas heureuse, étant ainsi comblée de bénédictions, et ayant donné à mon mari ce fils dont la petite main portera son âme au Swarga (1) quand il le faudra? Car les livres saints enseignent que quand un homme plante des arbres pour donner de l'ombre aux voyageurs, et qu'il creuse un puits pour le peuple et qu'il lui naît un fils, il est assuré du bonheur après la mort. Et je crois humblement à ce que disent les livres, n'étant pas plus sage que ces grands saints de l'ancien temps, qui conversaient avec les Dieux et connaissaient les hymnes, et les charmes, et tous les chemins de la vertu et de la paix. Je pense donc que le bien doit venir du bien, et le mauvais du mal - sûrement - pour toute chose — en tout lieu et en tout temps; — car je vois que les fruits agréables poussent sur des souches saines et les choses amères sur des plantes vénéneuses; je vois que la méchanceté engendre la haine, et la bienveillance l'amitié, et la patience la paix pendant notre vie; et quand l'heure de notre mort aura sonné, ne serons-nous pas aussi heureux alors que maintenant? Peut-être le serons-nous davantage, car un grain de riz fait naître un panache vert orné de cinquante perles, et toutes les fleurs étoilées des champaks blancs et or se cachent dans ces maigres buissons nus et grisâtres. Ah! Seigneur! Je sais qu'on peut

(1) Paradis d'Indra.

avoir à supporter des douleurs qui renversent la douce patience, la face dans la poussière. Si mon enfant mourait avant moi, je pense que mon cœur se briserait, j'espère même qu'il se briserait, car alors j'embrasserais mon enfant mort, et j'irais dans le monde où vont les épouses fidèles, attendre avec soumission mon maître jusqu'à ce que son heure sonne. Mais si la mort appelait à elle Sénâni, je monterais sur le bûcher, je placerais sa chère tête sur mon giron, comme tous les jours, et je me réjouirais quand la torche ferait briller la flamme rapide et tourbillonner la fumée suffocante, car il est écrit que si une femme indienne meurt ainsi, son amour donnera à l'âme de son époux un million d'années dans le Swarga pour chaque cheveu de sa tête. C'est pourquoi je suis sans crainte, et c'est pourquoi, saint personnage, ma vie est heureuse, bien que je n'oublie pas ces autres vies douloureuses, pauvres, faibles et misérables, auxquelles les Dieux accordent la pitié! Mais, quant à moi, je cherche à faire modestement ce qui me semble bien et je vis, obéissante à la loi, dans l'espoir que ce qui arrivera et doit arriver sera bon. » Notre Seigneur dit alors : « Tu donnes des leçons aux maîtres. Ta simple instruction est plus savante que la science. Sois contente d'être ignorante puisque tu connais ainsi ton chemin de justice et de devoir; pousse comme une fleur, en abritant ton cher petit sous ton ombre; la lumière trop vive de la vérité n'est pas faite pour les tendres feuilles qui doivent se déployer sous d'autres soleils et lever dans d'autres vies leurs têtes fleuries vers le ciel. Toi qui m'as honoré, je t'honore, excellent cœur, toi qui connais la route inconsciemment, comme la colombe que l'amour ramène à son nid. Tu montres pourquoi il y a de l'espoir pour l'homme, et comment la roue de la vie dépend de notre volonté. Que la paix soit avec toi et rende ta vie heureuse! Puissé-je achever mon œuvre comme tu as accompli la tienne! Celui que tu as pris pour un Dieu te supplie de former ce souhait. »

« Puisses-tu achever ton œuvre, dit-elle, en regardant avec amour son enfant, qui tendit ses tendres mains vers Bouddha, sachant peut-être, comme savent les enfants, plus de choses que nous ne pensons, et saluant notre Seigneur. Mais celui-ci se leva, fortifié par la pure nourriture qu'il avait prise, et dirigea ses pas vers un grand arbre, l'arbre Bodhi (1) (qui désormais ne devait plus se faner et allait demeurer toujours comme un hommage de la nature). C'est sous son feuillage que, suivant les ordres du Destin, la Vérité devait apparaître à Bouddha; or, le Maître savait cela maintenant; aussi il s'avança d'un pas mesuré, ferme et majestueux, vers l'arbre de la science. Oh! mondes! réjouissez-vous, notre Seigneur est arrivé

⁽¹⁾ Pipal, ficus religiosa. On montre encore aujourd'hui près de Gâya (province de Behar) l'arbre sous lequel Siddhârtha est devenu Bouddha.

sous l'arbre! Quand il passa sous le vaste ombrage, sous les galeries formées de rejetons semblables à des-colonnes, et sous le dôme de verdure brillante, la terre consciente l'honora en faisant pousser tout à coup sous ses pieds des herbes ondoyantes et des fleurs épanouies. Les branches s'abaissèrent pour l'abriter; des brises fraîches, parfumées des senteurs des lotus, vinrent de la rivière, envoyées par les dieux des eaux. Les larges yeux étonnés des habitants de la forêt, panthères, sangliers et daims, tous en paix ce soir-là, contemplèrent son doux visage, de la caverne ou du buisson. Le serpent venimeux, se glissant hors de son froid repaire, agita sa tête en l'honneur de notre Seigneur; les papillons diaprés agitèrent leurs ailes azurées, vertes ou dorées, pour l'éventer; le cruel milan laissa tomber sa proie en poussant un cri; le rat-palmiste à la robe rayée sauta de branche en branche pour le voir; l'oiseau tisserand gazouilla au bord de son nid mouvant, le lézard courut, le koil chanta son hymne, les ramiers voltigèrent alentour, même les bêtes rampantes furent attentives et heureuses. Les voix de la terre et de l'air se mêlèrent dans un même chant, disant : « Seigneur et ami! Sauveur qui aime le monde! toi, qui as vaincu la colère et l'orgueil, les désirs, les craintes et les doutes, toi, qui t'es donné toi-même pour chacun et pour tous, vas vers l'arbre! Le triste monde te bénit, toi, le Bouddha qui apaisera ses douleurs. Va. glorieux et honoré, remporte pour nous ta dernière victoire, Roi et grand conquérant! Ton heure est venue, voici la Nuit que les siècles attendaient! »

Alors, la nuit tomba, au moment où notre Maître s'asseyait sous l'arbre. Mais le Prince des ténèbres, Mara, sachant que c'était Bouddha qui était là, qu'il devait délivrer les hommes et que l'heure était venue où il devait trouver la Vérité et sauver le monde, donna des ordres à toutes les puissances du mal. Alors, tous les démons qui combattent la Sagesse et la Lumière, sortis de tous les profonds abîmes, se réunirent; c'étaient Arati, Trishna, Raga et leurs troupes de passions, d'horreurs, d'ignorances, de concupiscences, et tous les enfants de l'obscurité et de la crainte, tous haïssant Bouddha et cherchant à ébranler son esprit; et personne, même parmi les plus sages, ne sait comment ces démons de l'enfer bataillèrent durant cette nuit pour écarter la Vérité de Bouddha : tantôt, au milieu des terreurs de la tempête, des armées de démons remplissaient l'espace des roulements de la foudre et d'éclairs aveuglants semblables à des javelines barbelées déchirant les cieux empourprés; tantôt, usant de stratagèmes et de paroles harmonieuses, ils faisaient apparaître, au milieu des calmes feuillages et des airs attiédis, des formes d'une beauté ensorcelante et entendre des chants voluptueux et des chuchotements d'amour; tantôt, ils le tentaient en lui offrant le pouvoir; tantôt, avec des doutes moqueurs, ils lui représentaient la vérité comme

une chose vaine. Mais ces attaques, furent-elles extérieures et visibles, ou bien Bouddha lutta-t-il dans le fond de son cœur contre les esprits cruels ? Jugez-en : je transcris ce qui est écrit dans les anciens livres.

Les dix Péchés capitaux vinrent — c'étaient les puissants alliés de Mara, les Anges du mal - d'abord Attavâda, le péché de l'Egoïsme, qui se plaît à contempler dans l'univers sa figure reflétée comme un miroir, qui crie : « Moi », voudrait entendre le monde dire : « Moi » et voir tout périr quand il souffre : « Si tu es Bouddha, dit-il, laisse les autres tâtonner dans les ténèbres; il te suffit d'être Toi immuablement : lève-toi et prends le bonheur des Dieux qui n'endurent ni changement, ni souci, ni lutte. » Mais Bouddha répondit : « La justice en toi est méprisable, l'injustice est une malédiction; va tromper ceux qui s'aiment eux-mêmes. » Puis, vint le Doute blême, le Péché ironique, qui siffla à l'oreille du Maître : « Toutes choses sont des illusions, et vaine est la Science de leur vanité; tu ne poursuis que la propre ombre; lève-toi et quitte ces lieux; il n'y a pas de meilleure ressource qu'un dédain patient, il n'y a aucun secours pour l'homme et il ne peut arrêter la roue qui tourne toujours. » Mais notre Seigneur répondit : « Tu n'as rien à faire avec moi, Visikitcha (1) trompeur! toi, le plus subtil des ennemis

^{(1) (}Sanscr.) Doute.

de l'homme. » En troisième lieu, vint celle qui donne leur puissance aux croyances ignorantes, Sîlabbat-paramâsa la sorcière, qui est vêtue en maints pays du manteau de la Foi modeste, mais qui dupe toujours les âmes avec des cérémonies et des prières, en tenant dans ses mains les clefs qui ferment les Enfers et ouvrent les cieux. « As-tu de l'audace? dit-elle, mets de côté nos livres sacrés, détrône nos Dieux, dépeuple tous les temples et renverse cette Loi qui nourrit les prêtres et soutient les royaumes. » Mais Bouddha répondit : « Ce que tu me pries de détruire n'est que la forme qui passe, mais la libre vérité demeure; rentre dans tes ténèbres. » Puis s'avança galamment un Tentateur plus hardi : c'était Kama, le Roi des passions, qui exerce son empire sur les Dieux eux-mêmes, le Maître de toutes les amours, le Souverain du royaume du Plaisir. Il vint, en riant, sous l'arbre, portant son arc d'or enguirlandé de seurs rouges, et les flèches du désir dont les pointes sont cinq langues de flamme claire qui piquent le cœur qu'elles frappent d'une façon plus cruelle qu'un dard empoisonné; et autour de lui, arrivèrent en ces lieux déserts, des troupes de beautés exquises aux yeux et aux lèvres célestes qui chantaient, en termes voluptueux, l'éloge de l'Amour, aux sons d'instruments harmonieux et invisibles, et tel était leur charme, que la nuit semblait se taire pour les écouter, et que les étoiles et la lune attentives arrêtaient leur course, pendant qu'elles chantaient à

Bouddha les délices perdues, et lui disaient qu'un mortel ne peut trouver dans les trois mondes immenses rien de préférable aux seins parfumés de la beauté aimante qui s'abandonne, et à leurs boutons de roses, rubis de l'amour; non, rien ne surpasse la suave harmonie de la forme que fait éprouver la vue des lignes et des charmes de la personne aimée, harmonie indicible, bien qu'elle parle d'âme à âme, qui fait bondir notre sang et que notre volonté adore et désire, sachant que c'est là ce qu'il y a de meilleur, que c'est le véritable ciel où les mortels sont comme des Dieux, Créateurs et Souverains, que c'est le don des dons, toujours renouvelé et qui vaut que l'on supporte mille douleurs. Car qui a souffert quand de tendres bras l'enlaçaient, et que toute sa vie se fondait en un soupir de bonheur, et que le monde entier tenait pour lui en un baiser ardent? Voilà ce qu'elles chantaient, avec des gestes de leurs mains langoureuses, des yeux brillants de flammes amoureuses, et des sourires séducteurs; et, dans une danse lascive, elles découvraient à moitié leurs hanches et leurs membres souples, tels les boutons des fleurs entr'ouvertes qui décèlent leurs nuances mais cachent encore leurs cœurs. Jamais grâce plus incomparable ne charma les yeux que celle de ces danseuses nocturnes, qui s'approchaient de l'arbre, chacune plus délicieuse que la précédente, en murmurant : « O grand Siddârtha! Je suis à toi, goûte ma bouche, et vois si ma jeunesse est délectable. » Puis, comme rien n'ébranlait l'esprit de notre Seigneur, voici que Kama brandit son arc magique, et soudain la troupe des danseuses s'écarta et une forme plus belle et plus majestueuse que toutes les autres, s'avança sous les apparences de la douce Yasôdhara. Ses yeux noirs noyés de pleurs exprimaient la plus tendre passion, ses bras ouverts vers lui se tordaient de douleur; et, dans un gémissement suave, l'ombre charmante l'appela par son nom et soupira : « Mon Prince! Je meurs de ton abandon! Quel ciel as-tu trouvé comparable à celui que nous connaissions aux bords de la claire Rohini, dans la maison du Plaisir où, depuis de nombreuses et cruelles années, je pleure à cause de toi? Reviens, Siddârtha, oh! reviens! Du moins, baise de nouveau mes lèvres et laisse-moi encore une fois m'appuyer sur ta poitrine, et ces rêves stériles finiront! Oh! regarde! Ne suis-je pas celle que tu aimais? » Mais Bouddha dit : « Par le doux amour de celle que tu imites ainsi, ombre belle et décevante, ta ruse est vaine; je ne te maudis pas, toi qui portes une forme si chère, bien que tu sois comme toutes les apparences terrestres. Fonds-toi de nouveau dans le vide. » Alors, un cri résonna dans le bois, et toute la troupe charmante s'évanouit avec ses drapeaux de flamme qui voltigeaient et les traînes des robes vaporeuses.

Ensuite, sous les cieux assombris, et au bruit de l'orage naissant, vinrent les péchés plus féroces formant l'arrièreTHE MEN WITH A PERSON OF THE STATE OF THE ST

garde des Dix: D'abord Patigha, la Haine, avec des serpents enroulés autour de sa poitrine, qui suçaient un lait empoisonné à ses mamelles pendantes, et mêlaient à ses imprécations leurs sifflements irrités. Elle produisit peu d'effet sur le saint qui, d'un regard de ses yeux calmes, réduisit au silence ses lèvres amères et fit se tordre les serpents noirs qui rentrèrent leurs crochets. Puis vint Rouparaga, la Concupiscence, ce péché sensuel qui, dans son avidité à jouir de l'existence, oublie de vivre : et après elle. la concupiscence de la gloire: Arouparaga, d'un caractère plus noble, celle dont le charme séduit les sages, qui est la mère des actions audacieuses, des combats et des fatigues. Puis vinrent le hautain Mano, le démon de l'orgueil; et l'Amour-propre flatteur, Ouddhatcha; et entourée de bandes hideuses de créatures viles et informes qui rampaient ou voltigeaient, semblables à des crapauds et à des chauves-souris - l'Ignorance, mère de la Crainte et de l'Injustice, Avidya (1), hideuse sorcière dont le passage rendit la nuit plus sombre, tandis que les montagnes étaient secouées sur leurs bases, que les vents sauvages hurlaient et que les nuages crevés versaient la pluie à torrents; les étoiles tombèrent du ciel, la terre trembla comme si on avait mis du feu sur ses blessures béantes:

⁽¹⁾ Avidya signifie à la fois ignorance, erreur et illusion. « Avidya, dit Colebrooke, est la méprise qui consiste à regarder comme durable ce qui n'est que passager. »

l'espace sombre déchiré d'éclairs fut plein d'ailes sifflantes, de cris de détresse et de hurlements de méchantes figures qui regardaient, et de vastes fronts, terribles et majestueux, ceux des Seigneurs de l'Enfer, venus d'un millier de Limbes et amenant leurs troupes pour tenter le Maître. Mais Bouddha n'y prit pas garde et resta assis dans son attitude sereine, protégé par sa vertu parfaite comme l'est une place forte par ses portes et ses remparts; et l'arbre sacré, l'arbre Bodhi, lui aussi ne bougea pas au milieu de cette tempête, et ses feuilles brillaient aussi calmes qu'aux soirs de clair de lune lorsque nul zéphyr ne fait tomber les perles de rosée; car toute cette clameur faisait rage au dehors du cloître ombreux formé par ses branches.

A la troisième veille, la terre devint silencieuse, les légions infernales s'envolèrent, et une douce brise souffla sous la lune qui s'effaçait. Alors notre Seigneur atteignit le Sammâ-Sambouddh; il vit à l'aide de la lumière qui brille au-dessus de notre race mortelle, le cours de ses existences dans tous les mondes, bien loin, plus loin encore, et ces existences étaient au nombre de cinq cent cinquante. De même qu'un voyageur, se reposant sur le sommet d'une montagne, contemple le sentier tortueux qu'il a suivi, le long des précipices, des ravins et des bois touffus qui, de loin, ressemblent à un point noir, à travers les marais brillant d'un vert trompeur et les fondrières, où il a

1. Sin Lile_

marché, épuisé, à bout de souffle, les cimes vertigineuses où son pied a failli glisser, plus bas les prairies ensoleillées, les cascades, les cavernes et les étangs, et au loin, à perte de vue, les plaines d'où il est parti pour atteindre la voûte azurée, de même Bouddha contempla la longue ascension de ses existences successives depuis les plaines basses où la vie est précaire, jusqu'aux hauteurs de plus en plus élevées où les dix grandes Vertus attendent le voyageur pour le guider vers le ciel. Bouddha vit aussi comment chaque nouvelle existence moissonne ce que la précédente a semé; comment, après chaque arrêt, la vie reprend sa marche, conservant le gain acquis et répondant de la perte antérieure; et comment, dans chaque vie, le bien engendre plus de bien et le mal un mal nouveau; car la mort ne fait qu'arrêter le compte du débit ou du crédit, et, par une arithmétique infaillible, le report des mérites et des démérites s'imprime de lui-même, exact et juste, sans la moindre erreur de calcul, sur une nouvelle vie qui commence, où sont entassés et portés en compte les pensées et les actions passées, les luttes et les triomphes, les réminiscences et les traces des vies disparues.

Et à la veille du milieu de la nuit, notre Seigneur atteignit l'Abhidjna, vision grandiose embrassant cette sphère et les sphères supérieures innommées, les différents systèmes stellaires, les soleils et les mondes innombrables qui se meuvent avec une régularité merveilleuse par groupes

unis quoique distincts, et ne formant qu'un tout, bien que séparés; ces mondes qui sont les îles d'argent de la mer de saphir sans rivage, insondable, qui ne diminue jamais et dont les vagues agitées roulent dans les marées incessantes du changement. Il vit ces Rois de la lumière qui retiennent par des liens invisibles leurs satellites et qui tournent eux-mêmes avec obéissance autour de sphères plus puissantes, lesquelles sont assujetties à leur tour à des astres plus lointains, de sorte que chaque étoile renvoie à une autre la lumière incessante de la vie, qui va de centres toujours déplacés vers des circonférences infinies. Voilà ce que sa vision lui décela, et il vit aussi le cycle et l'épicycle de tous ces mondes, et leur compte de Kalpas (1) et de Mahakalpas, mesures du temps que personne ne peut saisir (quand même on saurait nombrer les gouttes d'eau du Gange de sa source à la mer) et qui indiquent la durée pendant laquelle ces mondes croissent et disparaissent, pendant laquelle chacun de ces habitants des cieux accomplit sa vie brillante, puis s'obscurcit et meurt. Sakwal (2) après Sakwal, il passa en revue les profondeurs et les sommets, transporté à travers les infinis bleus et observa - sous tous les modes, dans toutes les sphères, sous le mouvement de chaque globe embrasé - cette Loi invariable, silencieusement à l'œuvre, qui veut que l'ombre

⁽¹⁾ Voir la note 1 de la page 36.

^{(2) (}Sanscrit.) Ere.

évolue vers la lumière, et la mort vers la vie, qui remplit le vide, donne une forme à ce qui n'en avait pas encore, change le bien en mieux et le mieux en parfait, par un ordre tacite que personne ne donne et que personne ne contredit, car il est au-dessus de tous les Dieux, il est immuable, ineffable et souverain; c'est un Pouvoir qui crée, détruit et crée de nouveau, gouvernant toutes choses d'après la règle de la vertu qui résume en elle le beau, le vrai et l'utile, en sorte que tout ce qui sert ce pouvoir est bon, tout ce qui s'y oppose est mauvais; donc le ver agit bien en se conformant à sa nature, le milan agit bien en apportant des proies sanglantes à ses petits; la goutte de rosée et l'étoile brillent d'un même éclat et collaborent à l'œuvre universelle; et l'homme qui vit pour mourir, meurt pour une bonne cause, s'il prend pour guides une conduite irréprochable et la volonté ferme de ne pas seulement secourir mais de ne pas détourner de l'évolution tous les êtres, petits et grands qui souffrent le mal de l'existence. Voilà ce que vit notre Seigneur pendant la veille du milieu de la nuit.

Mais, quand vint la quatrième veille, il connut le secret de la Douleur, qui, à l'aide du mal, met obstacle à la loi, de même que la fumée et les scories étouffent le feu de l'orfèvre. Alors, la Douleha-Satya, la première des nobles vérités, lui fut découverte; il vit que la Douleur est l'ombre de la vie, qu'elle se déplace avec elle, et qu'on ne peut

la quitter qu'avec l'existence elle-même, et ses divers états : la naissance, la croissance, la décrépitude, l'amour, la haine, le plaisir, la souffrance, l'être et l'action. Personne n'échappe à ces tristes plaisirs et à ces souffrances cachées sous des apparences agréables s'il ne possède la science qui lui apprend leurs embûches; mais celui qui connaît Avidya — l'Illusion — les écarte, ne continue pas à aimer la vie, mais parvient à s'échapper. Les yeux de celui-là sont perspicaces, ils voient que l'illusion engendre Sankhâra (le penchant pervers) et Vidnnân (l'énergie) d'où vient Namaroupa (la forme individuelle, la personnalité, l'enveloppe corporelle) qui fait de l'homme, avec ses sens livrés sans défense à la sensation, un miroir exposé à toutes les apparences qui traversent son cœur; et ainsi grandit Védanâ (la vie des sens) avec ses fausses joies et ses peines cruelles, mais qui, triste ou heureuse, engendre Trishna (le désir), cette soif qui fait boire à longs traits aux vivants ces vagues salées et décevantes sur lesquelles ils flottent : les plaisirs, les ambitions, la richesse, la gloire, la renommée, la domination, la conquête, l'amour et les mets délicats, les vêtements magnifiques, les palais somptueux, l'orgueil de la naissance, la concupiscence et la lutte pour la vie, et les fruits de cette lutte, les uns doux, les autres amers. Ainsi la soif de la vie s'abreuve de boissons qui augmentent la soif; mais le sage extirpe Trishna de son âme, et ne nourrit pas plus longtemps ses sens de fausses apparences, il habitue son esprit inébranlable à ne pas chercher, à ne pas lutter, à ne pas nuire, et en supportant avec résignation les maux causés par ses torts antérieurs, il fait mourir de faim ses passions; de la sorte, la somme de la vie complète, le Karma, ce total de l'âme, formé de ces actes et de ces pensées antérieurs, ce Moi qu'elle a tissé avec la trame imperceptible du temps sur la chaîne des faits invisibles, son résultat dans l'Univers, devient pur et sans péché. Alors, ou bien il n'a plus besoin de trouver un corps et une place, ou bien il façonne la nouvelle forme qu'il prend dans une nouvelle existence, de telle manière que ses nouvelles souffrances deviennent de plus en plus légères, jusqu'à disparaître, et ainsi il arrive au bout du Sentier; il est délivré de toutes les tromperies de la terre et de tous les Shandhas (1) de la chair, il a brisé ses liens (Oupâdânas), il n'est plus obligé de tourner sur la Roue, il est éveillé et satisfait comme un homme que l'on arrache à un cauchemar. Enfin, plus grand que les Rois, plus heureux que les Dieux, il voit se terminer la doulou-

⁽¹⁾ Les Skandhas, au nombre de cinq, sont les groupes d'éléments dont la cohésion forme l'individu : le premier comprend les qualités matérielles (étendue, solidité, couleur) ; le deuxième, les sensations ; le troisième, les perceptions et les jugements ; le quatrième, les dispositions morales et mentales ; le cinquième, les pensées. Aucun de ces éléments n'est une substance permanente ; ce ne sont que des apparences passagères.

reuse décrépitude de l'existence et une nouvelle existence, qui n'est plus la vie, commence pour lui, c'est un calme ineffable, une joie indicible, c'est le NIRVANA béni, ce repos sans péché et sans trouble, ce changement qui ne change jamais.

10-7-8a

> Soudain, l'aurore parut, éclairant la victoire de Boud-7-8 dha! Les premiers feux du jour radieux brillèrent à l'Orient à travers les plis des noires draperies de la Nuit. Tout en haut dans l'azur qui s'étendait, l'éclat argenté de l'étoile du berger pâlit, tandis que des lueurs roses, de plus en plus brillantes, rayèrent le gris du ciel. Au loin, les montagnes ombreuses virent le grand soleil avant que le monde ne fût éveillé et couvrirent de pourpre leurs couronnes; le souffle tiède du Matin descendant sur les fleurs, se mit à ouvrir une à une leurs tendres paupières. La charmante Lumière, s'avançant à pas rapides, effleura les herbes pailletées de gouttes de rosée et changea en clairs joyaux les pleurs de la Nuit, couvrit la terre d'un éclat radieux, borda d'une frange d'or les nuages orageux qui disparaissaient, dora les panaches des palmiers qui se courbaient en joyeux saluts, darda des rayons d'or dans les clairières, toucha de sa baguette magique la rivière qui semblait rouler des rubis, alla trouver dans les buissons les doux yeux des gazelles et leur dit : « Il fait jour »; effleura dans les nids les petites têtes endormies cachées sous les ailes, en leur murmurant : « Enfants,

admirez la lumière du jour. » Alors, les antiennes de tous les oiseaux commencèrent. Le chant flûté du koïl, l'hymne du boulboul, le « matin, matin » de la grive bigarrée, le gazouillement des colibris s'envolant pour trouver le miel avant que les abeilles ne fussent sorties, le croassement du sombre corbeau, le cri perçant du perroquet, les coups du pic vert, le ramage du maina, le roucoulement d'amour perpétuel des ramiers. Et si bienfaisante fut l'influence de cette aurore auguste qui apparut avec la victoire, qu'auprès et au loin une paix inconnue se répandit dans les demeures des hommes. L'assassin cacha son couteau, le voleur abandonna son butin, le sharaff (1) donna le compte exact des monnaies; tous les cœurs méchants devinrent bons, ceux qui étaient bons devinrent meilleurs, quand le baume de cette aurore divine se répandit sur la terre. Les rois qui guerroyaient firent trève, les malades se soulevèrent en riant sur leurs lits de douleur, les mourants sourirent comme s'ils savaient que cette aube heureuse avait jailli de sources plus lointaines que les horizons de l'est. Et le cœur de la triste Yasôdhara abandonnée, assise auprès du lit du Prince Siddârtha, fut inondé d'un bonheur soudain, et il lui sembla que son amour ne pouvait la tromper et que son immense affliction se terminerait par une grande joie. Et le monde fut si

⁽¹⁾ Banquier, changeur.

heureux, sans savoir pourquoi, qu'au-dessus des déserts désolés on entendit de vagues chants d'allégresse chantés par les Prétas et les Bouths sans corps (1), qui pressentaient la victoire de Bouddha; et les Dévas dans l'air crièrent : « C'est fini, c'est fini! » Et les prêtres se tinrent dans les rues avec le peuple étonné, contemplant ces splendeurs dorées qui embrasaient le ciel, et dirent : « Il est arrivé quelque chose de grand. » Et, dans le ran (2) et la jungle, l'amitié régna, ce jour-là, parmi les créatures; le daim moucheté brouta sans crainte auprès de l'endroit où la tigresse allaitait ses petits, les tchittas (3) s'abreuvèrent à l'étang à côté des chevreuils, les lièvres bruns rôdèrent sous le rocher où l'aigle caressait de son bec cruel son aile paresseuse. Le serpent chauffait au soleil sa peau aux reflets d'escarboucles et rentrait ses crochets mortels; le milan laissait passer le pinson occupé à faire son nid; les alcyons couleur d'émeraude rêvaient tandis que les poissons jouaient auprès d'eux; et la mérops ne chassait pas, bien que les papillons pourpres, bleus ou ambrés, voltigeassent par troupes autour de son perchoir; ainsi, l'esprit de notre Seigneur se fit ressentir aux hommes, aux oiseaux et aux bêtes, tandis qu'il méditait sous l'arbre Bodhi, célèbre par la Victoire gagnée pour tous les hom-

⁽¹⁾ Esprits, âme des morts.

^{(2) (}Hind.) Prairie.

^{(3) (}Hind.) Panthère.

mes, et éclairé par une Lumière plus éclatante que celle -> du jour.

Enfin, radieux, réjoui et fort, il se leva sous l'arbre, et, d'une voix haute, il dit ces paroles destinées à être entendues par tous les temps et tous les mondes :

- « J'ai habité mainte demeure de la vie, cherchant toujours celui qui a bâti ces prisons des sens pleines d'affliction, et mon combat incessant a été pénible.
- « Mais maintenant, Toi, constructeur de ce tabernacle, Toi, je te connais! Tu ne bâtiras plus ces murs qui contiennent la souffrance, tu ne dresseras plus le faîte de tes artifices, et tu ne placeras plus de nouvelles solives sur l'argile, ta maison est détruite et sa poutre maîtresse est brisée! C'est l'Illusion qui l'avait construite!
- « Je vais marcher désormais sans cesse pour atteindre la délivrance. »

. . • ı . : · • ;

•

LIVRE VII



D'après des sculptures trouvées à Gândhâra (Yuzufzai) dans le Funjab.

LIVRE VII

E chagrin accabla le Roi Souddhôdana pendant ces longues années et, au milieu de sa cour de seigneurs Sâkyas, il regrettait la voix et la présence de son fils; le chagrin accabla aussi la douce Yasôdhara qui, pendant ces longues années, ne connut aucune des joies de la vie, étant veuve de son Seigneur et Maître. Et chaque fois que l'on avait entendu parler d'un anachorète vu dans des pays lointains par des chameliers pasteurs, ou par des marchands que l'appât du gain avait conduits dans des sentiers écartés, des messagers du Roi étaient partis et revenus, rapportant qu'ils avaient vu de saints ascètes solitaires et sans demeure; mais on n'eut aucune nouvelle de celui qui était le couronnement de la pure race de Kapilavastou, la gloire et l'espoir de son monarque, et l'unique amour de la douce Yasôdhara, et qui maintenant était parti au loin, oublieux, bien changé, mort peut-être.

Mais un jour de la saison Vasanta (1) où les bourgeons argentés brillent sur les manguiers et où toute la terre revêt son manteau printanier, la Princesse était assise

(1) Le printemps.

près de la claire rivière du jardin, dont le cristal brillant bordé de lotus reflétait si souvent, aux temps heureux d'autrefois, leurs mains entrelacées et leurs lèvres unies dans un baiser. Ses paupières étaient fatiguées par les pleurs, ses tendres joues s'étaient amaigries, la courbe gracieuse de ses lèvres était contractée par la douleur; ses cheveux aux reflets brillants étaient cachés et noués à la manière des veuves; elle ne portait aucun ornement, et aucun bijou n'agrafait son vêtement de deuil grossier et blanc, croisé sur sa poitrine. Ses petits pieds délicats se mouvaient lentement et avec peine, eux qui avaient jadis l'allure de la gazelle et la légèreté de la feuille de rose, quand la voix aimante de son époux l'appelait. Ses yeux, ces lampes de l'amour, qui étaient autrefois comme des rayons de soleil brillant au sein de l'obscurité profonde, ternes maintenant, et errant sans but, remarquaient à peine les merveilles du printemps naissant, tant ses paupières soyeuses retombaient sur ses orbites. Dans une de ses mains elle tenait une ceinture ornée de perles, celle de Siddârtha, qu'elle gardait comme un trésor depuis la nuit de son départ. — Ah! nuit cruelle! mère des jours d'affliction! Quel amour fut aussi impitoyable pour l'amour que celui qui dédaigna de le restreindre aux bornes de la vie? -De son autre main, elle conduisait son jeune fils, un enfant d'une beauté divine, gage laissé par Siddârtha; il s'appelait Rahoula et avait maintenant sept ans. Il marchait gaiement à côté de sa mère, le cœur réjoui de voir les floraisons printanières épanouies sur le monde.

Donc, ils s'attardaient auprès des étangs couverts de lotus, et Rahoula, riant aux éclats, jetait du riz aux poissons bleus et rouges; et elle, regardant de ses yeux tristes des grues au vol rapide, soupirait : « O créatures ailées, si vous voyez dans vos voyages l'endroit où mon cher Seigneur est caché, dites-lui que Yasôdhara est prête à mourir pour un mot de sa bouche, une caresse de sa main. » Or, tandis que la mère soupirait et que l'enfant jouait, quelques-unes des demoiselles de la cour vinrent et dirent : « Grande Princesse, il est entré par la porte du sud des marchands d'Hastinpour, nommés Tripousha et Bhallouk, hommes d'importance, qui viennent des rivages de la mer tumultueuse et qui apportent de merveilleux tissus brochés d'or, des lames flamboyantes d'acier doré, des vases de cuivre ciselé, des ivoires, des épices, des simples et des oiseaux inconnus, trésors des peuples lointains, mais ils en apportent un qui les dépasse tous, car ils l'ont vu, Lui, ton Maître, notre Maître, l'espoir de tous les pays, Siddârtha! Ils l'ont vu face à face, et ils l'ont adoré en courbant leurs fronts dans la poussière et lui ont offert des offrandes; car il est devenu, ainsi qu'il était prédit, un Révélateur de la sagesse, honoré du monde entier, saint et prodigieux, un Bouddha qui délivre les hommes et sauve toutes les créatures par de douces paroles et une compassion immense comme le ciel; et voici qu'il vient vers ces lieux, à ce qu'ils disent. »

Alors, le sang de Yasôdhara bondit joyeusement dans ses veines, comme les eaux du Gange aux premières fontes des neiges dans la montagne; elle se leva, battit des mains et éclata de rire, les yeux baignés de larmes : « Oh! cria-t-elle, faites-les venir vite auprès de mon pourdah (1), car mes oreilles ont soif comme une gorge desséchée, de boire leurs nouvelles bénies. Introduisez-les et dites-leur que si leur récit est exact, je remplirai leurs ceintures d'or et de pierreries que des rois envieraient; venez aussi, vous, mes demoiselles, car vous aurez des récompenses à cette occasion, si des présents peuvent exprimer la reconnais-sance de mon cœur. »

Donc, ces marchands vinrent au palais de plaisance et s'avancèrent à pas lents dans ses chemins dorés, les pieds nus, au milieu des jeunes filles qui les regardaient, et ils s'émerveillèrent des splendeurs de cette cour. Quand ils arrivèrent derrière le pourdah, ils entendirent une voix tendre et anxieuse, tremblante et mélodieuse, qui disait : « Vous êtes venus de loin, beaux Sires, et vous avez vu mon Seigneur, et vous l'avez adoré, car il est devenu un Bouddha honoré du monde entier, saint et libérateur

⁽¹⁾ Dans le nord de l'Inde, les femmes de haute caste ne peuvent se montrer à des étrangers et doivent, pour converser avec eux, rester cachées derrière une tenture.

des hommes, et il est en route vers ces lieux. Parlez! car s'il en est ainsi, vous êtes les amis de ma maison, bienvenus et chers. »

Tripousha répondit : « Nous avons vu ce Maître sacré, ô Princesse! Nous nous sommes prosternés à ses pieds, car celui qui était un Prince est devenu plus grand que le Roi des rois. Sous l'arbre Bodhi, aux bords du Phalgou, l'œuvre qui doit sauver le monde a été naguère accomplie par lui, l'Ami et le Prince de tous les hommes, qui est tien surtout, noble dame, dont les pleurs ont valu au monde le réconfort de la Parole du Maître. Ecoute! Il est bien portant, comme un homme au-dessus de tous les maux, exempt comme un Dieu de toutes les misères terrestres, radieux de la Vérité qui vient de paraître, dorée et éclatante. Quand il passe de ville en ville, prêchant les nobles moyens qui conduisent à la paix, les cœurs des hommes suivent son chemin, comme les feuilles s'assemblent au souffle du vent, ou comme le bétail suit celui qui connaît les pâturages. Nous-mêmes nous avons écouté avec respect, près de Gâya, dans le vert bosquet Tchîrnika, ses lèvres merveilleuses. Il sera ici avant les premières pluies. »

Il parla ainsi, et Yasôdhara, suffoquée de joie, put à peine répondre : « Soyez heureux maintenant et toujours, dignes amis! vous qui apportez de bonnes nouvelles; mais quant à cette grande œuvre, savez-vous comment elle a été accomplie? »

Alors, Bhallouk raconta, d'après les dires des gens de la vallée, cette terrible nuit de luttes, où l'air s'était obscurci d'ombres diaboliques, où la terre avait tremblé, et où les eaux s'étaient gonflées au courroux de Mara. Il dit aussi comment l'aube splendide apparut radieuse des espérances qui naissaient pour les hommes, et comment le Seigneur fut trouvé se réjouissant sous son arbre. Mais, dit-il, pendant bien des jours le fardeau de la délivrance reposa sur son cœur comme un lingot d'or, car il fallait le faire échapper à toutes les tourmentes du doute pour l'amener sans dommage aux rives de la Vérité; car comment, pensait Bouddha, les hommes qui aiment leurs péchés et s'attachent aux tromperies des sens et boivent l'erreur à mille sources, n'ayant pas d'entendement pour voir ni d'énergie pour briser le lien charnel qui les attache - comment pourraient-ils apprendre les douze Nidânas (1) et la Loi libératrice, dont la nouveauté les effraie, de même que souvent l'oiseau en cage s'éloigne de la porte ouverte?

⁽¹⁾ Les douze Nidânas sont les douze conditions de l'existence qui s'enchaînent par la loi de cause à effet : la constatation fondamentale c'est que la douleur est inhérente à l'être; la cause de la douleur est la naissance, la cause de la naissance est la conception, la cause de la conception est le désir; celui-ci provient de la sensation qui a pour cause le contact; le contact a pour cause les sens; les sens ont pour cause la forme exprimée par le nom (nama-roupa) qui a pour cause l'entendement; l'entendement a pour cause les concepts, causés eux-mêmes par l'ignorance (avidya) d'où cette conclusion qu'il faut supprimer cette dernière pour atteindre la félicité.

Ainsi nous n'aurions pas joui des avantages de la victoire, si sur cette terre sans refuge, Bouddha, qui avait trouvé la route, l'avait estimée trop ardue pour les pieds des mortels et avait passé sans être suivi de personne. Donc, notre Seigneur, dans sa compassion, réfléchissait; mais, en ce moment, retentit une voix aussi déchirante que le cri de l'enfantement, comme si la terre en travail gémissait : « Sûrement, je suis perdue, moi et mes créatures. » Puis, après un silence, le vent d'ouest murmura cette imploration: « O! Etre puissant, permets que ta grande Loi soit divulguée! » Alors, le Maître porta ses regards sur les créatures; il vit quelles étaient celles qui devaient entendre la Loi et celles qui devaient encore attendre, de même que le soleil ardent, dorant les lacs couverts de lotus, voit quels boutons sont prêts à s'ouvrir à ses rayons et quels sont ceux qui ne sont pas encore sortis de leurs tiges; alors, il dit en souriant divinement : « Oui, je vais prêcher, que ceux qui veulent prêter l'oreille apprennent la Loi. »

Ensuite, dirent-ils, il traversa les montagnes et se rendit à Bénarès, où il instruisit les Cinq, leur montrant comment la vie et la mort doivent être détruites et comment l'homme ne subit pas d'autre destin que celui qu'il se crée par ses actions passées, pas d'autre Enfer que celui qu'il fait; qu'aucun Ciel n'est trop élevé pour ceux dont les passions sont vaines. Cela se passa le quinzième jour de

Vaishya (1)., au milieu de l'après-midi, et cette nuit-là, il y eut pleine lune.

Or, parmi les Rishis, Kaundinya le premier acquit les quatre Vérités et entra dans le Sentier; et après lui Bkadraka, Asvadjit, Bassa, Mahanâma; puis, dans le parc aux daims, le Prince Yasad et cinquante-quatre gentilshommes, assis aux pieds de Bouddha, ayant entendu la parole bénie du Maître, l'adorèrent et le suivirent; car la paix et la science de l'ère nouvelle ouverte aux hommes naissaient dans les cœurs de tous ceux qui l'écoutaient, comme les fleurs et la verdure poussent quand l'eau jaillit dans une plaine sablonneuse.

Ces soixante disciples, dirent-ils, furent envoyés par notre Seigneur pour enseigner la Route, après qu'ils eurent appris à se dominer et qu'ils furent délivrés de leurs passions; quant à celui que le monde honore, il quitta le parc aux daims et Isipathan, pour se rendre vers le sud à Yashti et dans le royaume du roi Bimbisâra où il prêcha pendant de nombreux jours; après quoi, le roi Bimbisâra et son peuple furent convertis, apprirent la Loi d'Amour et les règles de la vie. Et il donna au Maître (après avoir versé de l'eau dans les mains de Bouddha) (2) le Jardin des bambous, nommé Welouvana où se trouvent des rivières,

⁽¹⁾ Mois qui correspond à la fin de mai et au commencement de juin.

⁽²⁾ Forme de la donation, selon le droit hindou ancien.

des cavernes, et de charmantes clairières, et le Roi y plaça une pierre sur laquelle il fit graver cette inscription : « Les effets et la cause de la vie, Tathâgata (1) nous les a appris clairement; ce qui délivre du mal de la vie, notre Seigneur nous l'a fait savoir. »

Et dans ce Jardin, dirent-ils, fut tenue une haute assemblée où le Maître enseigna la sagesse et le pouvoir, gagnant toutes les âmes qui l'écoutaient; de telle sorte que neuf cents personnes revêtirent la robe jaune, semblable à celle du Maître, et répandirent sa Loi, et voici le précepte par lequel il termina:

« Le mal augmente les dettes à payer, le bien libère et acquitte; évite le mal, fais le bien; conserve ton empire sur toi-même. Telle est la Route. »

Quant ils eurent fini de parler ainsi de lui, la Princesse les récompensa avec des présents et des remerciements plus précieux que les joyaux. « Mais par quelle route passe mon Seigneur? » demanda-t-elle; les marchands dirent : « A soixante yodjans des murs de la cité, dans la direction de Radjagriha, d'où le sentier facile passe par Sona et les montagnes. Nos bœufs, qui faisaient huit koss par jour, sont venus en un mois. »

Le roi, ayant appris cette nouvelle, envoya des gentils-

⁽¹⁾ Littéralement : celui qui agit de la même façon; c'est un des noms de Siddârtha, indiquant qu'il a suivi la même voie que les Bouddhas antérieurs.

hommes de sa cour montés sur de superbes coursiers, neuf messagers séparés, et chaque ambassadeur était chargé de dire : « Le Roi Souddhôdana, vieilli par les sept longues années pendant lesquelles il a été privé de toi et n'a cessé de te chercher, prie son fils de venir prendre possession du trône et du peuple de ce royaume qui soupire après lui, car il craint de mourir avant d'avoir revu ton visage. » Yasôdhara envoya aussi neuf cavaliers chargés de dire : « La Princesse de ta maison, la mère de Rahoula, désire ardemment voir ton visage, comme le cœur gonflé des belles de nuit soupire après la lune, comme les pâles boutons d'asôkas attendent le pied d'une femme (1); si tu as trouvé plus que tu n'avais perdu, elle réclame sa part, celle de Rahoula, mais elle te réclame surtout toi-même. » Les Seigneurs Sâkyas part ent donc en hâte, mais il advint que chacun d'eux entra dans le Jardin des bambous à l'heure où Bouddha enseignait sa loi; et chacun, en l'écoutant, oublia de parler, ne pensa plus au Roi et à son message, ni à la triste Princesse; ils n'eurent plus de regards que pour le Maître, leurs cœurs séduits furent suspendus aux lèvres sacrées qui disaient des paroles pleines de compassion et d'autorité, parfaites, pures, et qui éclairaient

⁽¹⁾ Le Ramayana raconte que Sita, réfugiée dans un buisson d'asoka, fut en butte aux obsessions du démon Ravana et y résista victorieusement; c'est pourquoi les femmes hindoues vénèrent l'asôka et mangent ses fleurs.

toutes choses. Voyez! comme une abeille butinant pour sa ruche, qui voit des môgras à foison, et sent leur parfum exquis répandu dans l'air, ne pense pas qu'elle est déjà pleine de miel; que la nuit tombe, ou la pluie; elle n'en a cure, il faut qu'elle assouvisse son instinct sur ces fleurs délicieuses et boive leur nectar; de même ces messagers, l'un après l'autre, entendant le discours de Bouddha, négligèrent le but de leur voyage, et, oublieux de tout le reste, se mêlèrent à l'entourage du Maître. C'est pourquoi le Roi envoya Oudayi, le plus grand personnage de la cour et le plus fidèle, qui avait été le compagnon de jeux de Siddârtha en des jours plus heureux; celui-ci, en traversant le jardin, cueillit des bourres de cotonniers et s'en boucha les oreilles; il échappa ainsi au danger sublime de ces lieux et répéta le message du Roi et celui de la Princesse.

Alors, notre Seigneur baissa doucement la tête et dit devant la foule assemblée : « Certes, j'irai! C'est mon devoir comme c'était ma volonté; que personne n'omette de révérer ceux qui lui ont prêté la vie d'où lui vient le moyen de ne plus vivre et de ne plus mourir, mais d'arriver sain et sauf au Nirvâna béni, si on observe la loi, si on se délivre de ses torts passés, sans en ajouter de nouveaux, et si on atteint l'amour parfait et la charité qui inspire l'amour. Dites au Roi et à la Princesse que je me mets en route pour aller les trouver. » A cette nouvelle,

le peuple de la blanche Kapilavastou et des environs se prépara à recevoir son prince. A la porte du sud, on éleva un brillant pavillon avec des piliers enguirlandés de fleurs et des tentures de soie rouge et verte brochée d'or; on parsema les routes de rameaux odorants de nîm et de manguier, et l'on répandit à pleins moussoukhs (1) des essences de santal et de jasmin dans la poussière; et des drapeaux flottèrent; et le jour où il devait venir, un ordre indiquacombien d'éléphants aux haoudas (2) d'argent et aux défenses dorées devaient se ranger devant le gué, où les tambours devaient battre pour annoncer l'arrivée de Siddârtha, où les Seigneurs devaient se porter à sa rencontre et le saluer, et où les bayadères devaient jeter des fleurs, en dansant et en chantant, de façon que son coursier enfonçât jusqu'aux genoux dans les roses et les balsamines, et que les routes fussent belles, et que la ville retentît des sons de la musique et de la joie bruyante. Tel fut l'ordre donné, et chacun écouta attentivement pour entendre le premier le son du tambour annonçant son arrivée.

Mais Yasôdhara, désireuse de précéder les autres, vint dans la litière jusqu'aux murs de la cité, à l'endroit où s'élevait le brillant pavillon. A l'entour, s'étendait un ma-

⁽¹⁾ Moussoukhs (hind.), outres en peau de chèvre dont on se sert pour arroser les rues.

⁽²⁾ Haouda (hind.), siège ou litière que l'on met sur le dos de l'éléphant.

gnifique jardin nommé Nigrodha, ombragé d'arbres bêls et de dattiers aux panaches verts, fraîchement arrangé et d'aspect riant avec ses sentiers tortueux et ses parterres de fruits et de fleurs; car la route du sud longeait sa pelouse bordée d'un côté d'arbres fleuris, de l'autre par les huttes du faubourg où vivaient, en dehors des portes de la ville, des gens de basse caste, peuple pauvre et patient dont l'attouchement serait une grave souillure pour le Kshatrya et le prêtre de Brahma. Ces gens aussi, cependant, attendaient avec anxiété, se levant avant l'aurore pour regarder la route à l'horizon, afin de grimper sur les arbres dès qu'ils entendraient au loin le barrit des éléphants ou le son du tambour de la pagode, et, comme personne ne venait, ils s'occupaient à de modestes ornementations en l'honneur du Prince, balayant les seuils de leurs portes, déployant des drapeaux, enfilant des feuilles canelées de figuiers pour en faire des guirlandes, fourbissant le Lingam, couvrant de nouveaux feuillages l'arc de triomphe de la veille, déjà fané, et demandant sans cesse aux voyageurs si quelque obstacle s'était trouvé sur la route du grand Siddârtha. La Princesse les regarda de ses beaux yeux languissants, et, comme eux, elle examina la route du sud; comme eux, elle prêta l'oreille pour entendre si les passants donnaient des nouvelles de la route. Il advint de la sorte qu'elle regarda un homme approchant à pas lents, dont la tête était rasée de près, qui portait un vête-

ment jaune sur les épaules, autour des reins la robe des ermites, et qui tenait dans sa main une écuelle en forme de courge qu'il tendait un instant à la porte de chaque hutte, recevant l'aumône avec d'aimables remerciements, et continuant son chemin sans un reproche quand on ne lui donnait rien. Deux hommes le suivaient, vêtus de la robe jaune, mais celui qui portait l'écuelle semblait si majestueux, si respectable, répandait sur son passage une impression si imposante et séduisait à un tel point tout le monde avec ses doux yeux de Saint, qu'en lui tendant leurs aumônes les donateurs le regardaient avec respect et quelques-uns se prosternaient en adoration, et d'autres allaient chercher de nouveaux dons, regrettant d'être pauvres, de sorte que, peu à peu, les enfants, les hommes et les femmes marchèrent sur ses traces en chuchotant : « Qui est-il? Qui? Quand un Rishi a-t-il eu cet aspect? » Mais quand il arriva, de son pas lent, près du pavillon, soudain la porte de soie se souleva et Yasôdhara, sans voile, se dressa sur son chemin en criant : « Siddhârtha! Seigneur! » les yeux brillants et les mains jointes, puis tomba en sanglotant à ses pieds et y demeura.

Plus tard, quand la princesse affligée se fut engagée dans le noble sentier, et que quelqu'un pria Bouddha de lui dire pourquoi, ayant fait le vœu de renoncer à toute passion humaine et à l'attouchement, doux comme une fleur, et conquérant, des mains de la femme, il avait sup-

porté cet embrassement, le Maître dit : « Le plus grand est sujet à l'amour comme le plus petit, bien qu'il s'élève à des hauteurs plus sereines. Prenez garde qu'aucune âme délivrée des liens ne blesse les âmes encore attachées, par l'ostentation de sa liberté. Vous êtes d'autant plus libres. que votre liberté a été acquise par la patience et les doux procédés de la sagesse. Trois ères de longues épreuves amènent les Bodhisats (1) — qui seront les guides et les sauveurs de ce monde obscur - à la délivrance; la première est celle de la ferme Résolution, la seconde celle de la Tentative, et la troisième celle de la Nomination. Voyez! j'ai vécu dans l'ère de la résolution, désirant le bien, cherchant la sagesse, mais ses yeux étaient scellés. Comptez les graines de ce champ de ricin, il y a autant d'années que j'étais Ram, un marchand de la côte méridionale, située en face de Lanka, où se cachent les perles. Dans ces temps reculés, Yasôdhara habitait avec moi notre village aux bords de la mer; elle était charmante comme maintenant, et son nom était Loukshmi. Et je me rappelle que je partis en voyage pour gagner notre vie, car notre ménage était pauvre et humble. Elle me pria avec des pleurs ardents de ne pas partir et de ne pas affronter les dangers de la terre et de la mer : « Comment l'amour

⁽¹⁾ Bodhisats ou Bodhisatwas: ceux qui ont atteint la sagesse suprême (Bodhi) et qui cependant consentent, pour le bien de l'humanité, à rester des créatures futures.

pourrait-il abandonner ce qu'il aime? » gémit-elle. Cependant, je partis, tentant l'aventure, je passai le détroit, et, après des tempêtes et des épreuves, après une lutte acharnée avec les créatures de l'abîme et des souffrances incessantes, en fouillant la vague, je lui arrachai une perle brillante comme la lune, telle que les rois videraient leurs trésors pour l'acheter. Puis je revins, joyeux, vers mes montagnes; mais la famine ravageait le pays, je tombai malade d'inanition dans mon voyage de retour, et j'atteignis à grand'peine ma demeure, cachant dans ma ceinture ce pur joyau de la mer. Mais là aussi, il n'y avait pas de nourriture, et, sur le seuil, celle pour laquelle j'avais tant peiné — plus que pour moi-même — gisait, muette, près de mourir, faute d'un peu de grain. Alors, je criai : « Si quelqu'un, ici, a du grain, voici la rançon d'un royaume pour une existence. Donnez de la nourriture à Loukshmi, et prenez ma perle brillante comme la lune. » A ces mots, un voisin apporta le reste de sa provision, trois sères (1) de millet, et saisit le bijou merveilleux. Mais Loukshmi vécut et soupira en revenant à la vie : « Ah! tu m'aimes, en effet. » J'ai échangé ma perle à propos dans cette vie-là pour réconforter un cœur et un esprit abattus; mais ces perles pures, mes nouvelles conquêtes, arrachées à une vague plus profonde - les douze Nidânas et la loi du Bien ne peuvent pas être échangées ni ternies, et doivent

(1) Mesure de capacité valant environ un demi-litre.

atteindre leur parfaite beauté en étant données pour rien. Car ce qu'est une fourmilière à côté du mont Mérou, ce qu'est la flaque d'eau formée par la rosée dans le pas d'un chevreuil bondissant en comparaison des mers infinies, mon don d'autrefois l'était en comparaison de celui que je fais maintenant. Ainsi, l'amour devenu plus vaste une fois délivré des filets des sens, était très sage en cédant à un cœur plus faible, et ainsi les pieds de la douce Yasô-dhara l'ont menée à la paix et au bonheur, étant tendrement guidés. »

Mais quand le Roi apprit que Siddartha était arrivé, rasé, couvert du vêtement lugubre des mendiants, et tendant une écuelle pour recueillir les restes de la nourriture des gens de basse caste, un chagrin courroucé chassa l'amour de son cœur. Trois fois il cracha à terre, il arracha sa barbe argentée et sortit précipitamment, tandis que les courtisans tremblaient sur son passage. Il monta, en fronçant les sourcils, sur son cheval de guerre, le pressa de l'éperon, et, enflammé de colère, se rua à travers les avenues et les ruelles pleines d'une foule suffoquée d'étonnement, qui pouvait à peine dire : « Le Roi! prosternezvous! » avant que le galop bruyant de son cheval n'eût déjà passé. Or, au tournant du mur de la pagode d'où l'on voyait la porte du sud, il rencontra une foule nombreuse qui obstruait la route et grossissait sans cesse, suivant Siddârtha dont le regard serein croisa celui du vieux

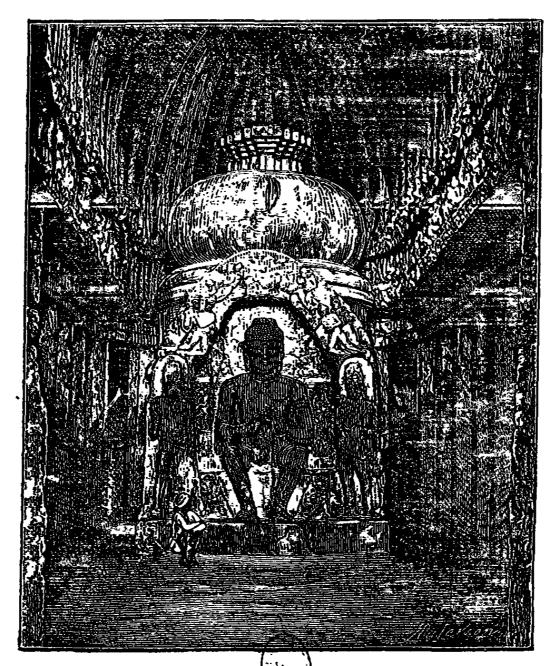
Roi. Et la colère de ce dernier tomba lorsque Bouddha fixa ses yeux pleins de douceur et de respect sur les sourcils froncés de son père, puis les baissa, et s'agenouilla devant lui avec une fière humilité. Car il fut attendri de voir le Prince, de le comprendre, de remarquer la gloire céleste qui couronnait son front et cette majesté qui faisait marcher sur ses traces tous les hommes dans un silence respectueux. Néanmoins, le roi dit : « Se peut-il que le grand Siddârtha rentré furtivement dans son royaume, vêtu de haillons, rasé, portant des sandales, et mendiant sa nourriture aux gens de basse caste, lui dont la vie était celle d'un Dieu! Mon fils! héritier de ce spacieux empire et de Rois qui n'avaient qu'à frapper dans leurs mains pour se faire apporter par leurs serviteurs empressés tout ce que la terre peut donner. Tu aurais dû venir avec les honneurs dus à ton rang, entouré de lances étincelantes et du trépignement des hommes et des chevaux. Vois! tous mes soldats campaient sur la route, et toute ma cité attendait aux portes; où as-tu séjourné, pendant ces mauvaises années, tandis que ton père gémissait sous sa couronne, et que ton épouse vivait ici à la manière des veuves, ayant renoncé à toutes les joies, n'écoutant jamais les chants et la musique, et ne portant jamais sa robe de fête jusqu'à ce jour, où, couverte de son vêtement d'or, elle est venue recevoir à son retour un époux mendiant vêtu de loques jaunes? Fils, pourquoi cela? »

- « Mon père, répondit Bouddha, c'est la coutume de ma race. »
- « Ta race, répliqua le Roi, compte cent trônes depuis Maha Sammât, mais pas une action comme celle-ci. »
- « Je ne parle pas de la lignée mortelle, dit le Maître, mais de la descendance invisible des Bouddhas passés et futurs. Je suis l'un d'eux, et, ce qu'ils ont fait, je le fais, et ce qui arrive maintenant est déjà arrivé autrefois; jadis, un Roi, couvert de son armure, est venu aussi à la porte de sa ville pour recevoir son fils, un Prince vêtu comme un ermite, et ce Sauveur prédestiné des mondes, supérieur par son amour et son empire sur lui-même aux plus grands Rois dans leur toute-puissance, s'est prosterné, comme je le fais maintenant, et a offert avec amour et humilité à celui envers lequel il était lié par une dette de tendresse, les prémisses du trésor qu'il avait apporté; c'est ce que je vous offre maintenant. »

Alors, le Roi, surpris, demanda : « Quel trésor ? » Et le Maître prit doucement la main royale et, continuant sa route à travers les rues et le peuple respectueux, ayant le Roi et la Princesse à ses côtés, il dit les choses qui donnent la paix et la pureté, ces quatre nobles Vérités qui contiennent toute la sagesse, comme les rivages enferment les océans; il dit les huit Règles à l'aide desquelles, chacun, monarque ou esclave, peut, s'il le veut, suivre le Sentier parfait qui contient quatre Stades et huit Pré-

ceptes, à l'aide desquels ceux qui vivent, puissants ou misérables, savants ou ignorants, hommes, femmes, enfants ou vieillards, doivent tôt ou tard échapper aux roues de la vie et atteindre le Nirvâna béni. Ils arrivèrent ainsi à l'entrée du palais. Souddhôdana, le front déridé, buvant les paroles bienfaisantes et tenant à la main l'écuelle de Bouddha, tandis qu'une lumière nouvelle éclairait les yeux charmants de la douce Yasôdhara et séchait ses pleurs; et cette nuit-là, ils entrèrent dans la voie de la Paix.

LIVRE VIII,



D'après une stèle extraite des cayernes Visvakarma, à Ellora.

LIVRE VIII

NE vaste prairie s'étend aux bords de la rapide Kohâna à Nagara; il faut voyager pendant cinq jours en charrette à bœufs dans la direction du nord-est pour aller de Bénarès, la ville des pagodes, à cet endroit. Les pics de l'Himalaya neigeux dominent ce pays qui, toute l'année est couvert de fleurs et de bosquets dont les eaux de la rivière entretiennent la verdeur; ses pentes sont douces et ses ombrages odorants sont frais, et un souffle de sainteté règne encore maintenant sur ces lieux : la brise du soir vient efsleurer les halliers touffus et les amas de pierres rouges sculptées, fendues par les racines et les branches rampantes des figuiers et couvertes d'un voile mouvant d'herbes et de feuillage. Le serpent silencieux se glisse hors des lambris de laque et de cèdre qui s'effritent, et vient dérouler ses anneaux brillants sur les dalles de marbre ajouré; le lézard alerte court sur les parquets en mosaïque où les Rois ont marché, le renard gris se couche en sécurité sous les trônes brisés; seuls, les pics, la rivière, les prairies en pente et les brises légères n'ont pas changé. Tout le reste, comme tous les beaux spectacles de la vie, a disparu, car s'est là que s'élevait la cité de Souddhôdana, et la colline où, un soir au crépuscule bleu et or, le Seigneur Bouddha s'assit pour enseigner la Loi aux siens qui l'écoutaient.

Vous lirez dans les Livres sacrés comment s'étant rendu dans cet endroit charmant — qui, autrefois, était un jardin, avec des sentiers en pente, des sources, des étangs, des terrasses bordées de roses et environnées de gais pavillons et de palais aux façades magnifiques — le Maître s'assit, dominant la foule respectueuse qui attendait avec recueillement que ses lèvres s'ouvrissent pour leur enseigner cette sagesse qui a rendu douce notre Asie; et quatre mille lakhs d'âmes vivantes peuvent attester ce qui se passa ce jour-là. Il était assis à la droite du Roi et les seigneurs Sâkyas, Ananda, Dévadatta, et toute la cour étaient rangés en cercle autour de lui; derrière, se tenaient Seriyout et Mougallan, les premiers des doux frères aux robes jaunes qui formaient sa vertueuse compagnie. Entre ses genoux, Rahoula souriait, en fixant ses yeux d'enfant étonnés sur la figure imposante de son père, tandis qu'à ses pieds était assise la douce Yasôdhara, délivrée des tourments de son cœur, et prévoyant cet amour heureux qui ne se nourrit pas à l'aide des sens éphémères, cette vie qui ne connaît pas la vieillesse, et cette mort bénie, la dernière de toutes, qui vient quand la Mort est morte, la victoire de Siddârtha et la sienne. Aussi elle plaçait

sa main sur celle de Bouddha et couvrait son sâri argenté des plis de la robe jaune de son époux, étant la personne la plus chère à celui dont les trois Mondes attendaient les paroles. Je ne puis pas donner même une faible idée de la splendide leçon qui sortit des lèvres de Bouddha. Je suis un scribe tard venu qui aime le Maître et son amour des hommes, et raconte sa légende, sachant qu'il était sage, mais qui n'ai pas assez d'esprit pour parler sans le secours des livres dont le temps a effacé les écritures et rendu obscur le sens ancien, qui jadis était nouveau et puissant et persuadait tous les hommes. Je connais une partie de ce grand discours que prononça Bouddha, par ce doux crépuscule indien; je sais aussi qu'il est écrit que ceux qui l'écoutèrent furent de beaucoup plus nombreux que ceux que l'on pouvait voir; ils furent des lakhs et des myriades, tous les Dévas et les esprits des morts se pressèrent là, car les cieux étaient vides jusqu'à la septième zone, et les sombres enfers les plus reculés avaient ouvert leurs barrières; en outre, la lumière du jour s'attarda au delà de son heure habituelle, éclairant d'une lueur rose les pics attentifs, de sorte qu'il sembla que la nuit écoutait dans les vallées et le jour sur les montagnes; oui, il est écrit que l'ombre se tenait entre eux comme une fille du ciel frappée d'un amour soudain; les nuages onduleux étaient ses cheveux tressés, les étoiles les perles et les diamants de sa couronne, la lune son diadème, et les pro-

The state of the s

fondes ténèbres ses vêtements. C'était son souffle contenu qui venait en brises parfumées sur les plaines, pendant que notre Seigneur prêchait, et quiconque l'écoutait - qu'il fût étranger, esclave, de haute ou de basse caste, de sang aryen, ou mletcha (1), ou habitant des jungles - croyait entendre sa langue natale. Et outre ces gens grands et petits qui se pressaient sur les bords de la rivière, les bêtes, les oiseaux et les êtres rampants, est-il écrit — ressentirent l'amour universel de Bouddha et accueillirent les promesses de ses paroles compatissantes, de sorte que leur vie — emprisonnées dans la forme d'un singe, d'un tigre, d'un daim, d'un ours hirsute, d'un chacal, d'un loup, d'un milan mangeur de charogne, d'un ramier gris perle ou d'un paon vêtu de pierreries, d'un crapaud accroupi ou d'un serpent tacheté, d'un lézard, d'une chauvesouris ou même d'un poisson fendant les eaux de la rivière, atteignirent doucement les lisières de la fraternité avec l'homme, qui a moins d'innocence que ces animaux, et, avec une joie muette, apprirent que les liens de leur servitude étaient brisés, tandis que Bouddha parlait ainsi devant le Roi:

Om, Amitaya! n'essaie pas de mesurer avec des paroles l'Incommensurable, ni de plonger la corde de la pensée

⁽¹⁾ Barbare: nom donné par les Aryens aux aborigènes qu'ils trouvèrent dans l'Inde.

:<u>=</u>

dans l'Impénétrable. Celui qui interroge se trompe, celui qui répond se trompe. Ne dis rien!

Les livres enseignent qu'avant toutes choses existaient les ténèbres, et Brahma méditant seul dans la nuit; ne contemple pas Brahma ni l'origine! ni lui ni aucune lumière ne peuvent être vus avec des yeux mortels, ni connus à l'aide de l'esprit humain; les voiles se soulèveront l'un après l'autre, mais il faut qu'il y ait des voiles et d'autres voiles derrière les premiers. Les astres suivent leur cours et ne questionnent pas. Il suffit que la vie et la mort, la joie et la douleur demeurent, ainsi que la cause et l'effet, et le cours du temps, et la marée incessante de l'Existence, qui, toujours changeante, court sans interruption comme une rivière dont les flots se succèdent, lents ou rapides, les mêmes bien que différents, depuis sa source lointaine jusqu'à la mer où elle se jette. La mer, s'évaporant au Soleil, restitue les petites vagues perdues, sous forme de nuages floconneux qui ruisselleront du haut de la montagne et couleront de nouveau, sans trêve ni repos. Cela suffit pour comprendre les apparences, les Cieux, les Terres, les Mondes et les changements qui les modifient, roue puissante qui tourne, actionnée par la lutte et la force sans que personne puisse l'arrêter ni aller en sens inverse de son mouvement. Ne priez pas! Les Ténèbres ne s'éclairciront pas! Ne demandez rien au Silence, car il ne peut parler! Ne tourmentez pas par de pieuses souffrances vos esprits affligés!

Ah! frères, sœurs! n'attendez rien des dieux impitoyables, en leur offrant des dons et des hymnes, ne cherchez pas à les gagner par des sacrifices sanglants, ne les nourrissez pas de fruits et de gâteaux, c'est en nous-mêmes qu'il faut chercher notre délivrance; chaque homme se crée sa prison, chacun a autant de pouvoir que les plus puissants; car pour toutes les Puissances qui sont au-dessus, autour et au-dessus de nous, comme pour les créatures de chair et tout ce qui vit, c'est l'acte qui fait la joie et la souffrance. Ce qui a été amène ce qui est et qui sera - pire ou meilleur, le dernier pour le premier, le premier pour le dernier; les Anges des cieux bienheureux récoltent les fruits de leur saint passé; les démons, dans les mondes inférieurs, portent la peine des actions mauvaises qu'ils commirent autrefois; rien ne dure; les belles vertus tombent en ruines avec le temps, les péchés immondes se purifient de même. Celui qui a peiné comme esclave peut devenir plus tard un prince, grâce à ses vertus bienfaisantes et aux mérites qu'il a acquis; celui qui fut un Roi peut errer sur la terre, en haillons, à cause des choses qu'il a faites et de celles qu'il a omis de faire. Vous pouvez élever votre sort au-dessus de celui d'Indra, et l'abaisser au-dessous de celui du ver de terre ou de l'atôme; des myriades d'existences aboutissent au premier résultat, des myriades d'autres au second. Seulement, tant que tourne la roue invisible, il n'y a ni paix, ni trêve, ni halte; celui qui monte peut tomber, celui

qui tombe veut monter; les rayons tournent incessamment.

Si vous étiez attachés à la roue du changement sans qu'il y eût un moyen de briser vos chaînes, le cœur de l'Etre libre serait maudit, l'Ame des choses serait une cruelle douleur. Mais vous n'êtes pas attachés! l'Ame des choses est douce, le cœur de l'Etre est une paix céleste, la volonté est plus forte que la douleur; ce qui était bon devient meilleur, puis excellent. Moi, Bouddha, qui ai pleuré toutes les larmes de mes frères, dont le cœur a été brisé par la douleur du monde entier, je ris et suis heureux, car voici la Liberté! Oh! vous qui souffrez! sachez que vous souffrez par vous-mêmes. Nul autre ne vous excite et ne vous retient pour vous faire vivre et mourir, et vous faire tourner sur la roue et embrasser ses rayons d'agonie, ses jantes de pleurs, son moyeu de néant. Ecoutez, je vais vous montrer la Vérité! Plus bas que l'enfer, plus haut que le ciel, plus loin que les étoiles les plus lointaines, au delà du séjour de Brahma, il y a une Puissance stable et divine, qui existait avant le commencement et n'aura pas de fin, éternelle comme l'espace et sûre comme la certitude, qui se meut vers le bien et ne subit que ses propres lois. C'est elle qui fait fleurir les roses, c'est son art qui fabrique les feuilles de lotus; sous le sol obscur et dans les semences silencieuses, c'est elle qui tisse la robe du Printemps; voici son coloris dans les nuages glorieux et ses émeraudes dans la queue du paon; les astres sont ses

demeures; la lumière, le vent et la pluie sont ses esclaves; elle fait sortir des ténèbres le cœur de l'homme, et, de l'œuf obscur le faisan au cou diapré; toujours à l'œuvre, elle rend aimable ce qui n'était que colère et destruction. Les œufs gris dans le nid du colibri doré sont ses trésors; les cellules hexagonales de l'abeille sont ses pots à miel; la fourmi suit ses préceptes et la blanche colombe les connaît bien. Elle déploie les ailes de l'aigle rapportant sa proie à son aire; elle ramène la louve auprès de ses petits, elle trouve de la nourriture et des amis pour les êtres que personne n'aime. Rien ne lui répugne ni ne l'arrête; elle aime tout; elle apporte le doux lait aux seins des mères, elle apporte aussi les gouttes blanches que distillent les crochets du serpent. Elle règle l'harmonie des globes en marche sur la voûte infinie du ciel, elle cache dans les abîmes de la terre l'or, les sardoines, les saphirs et les lazulites. Elaborant sans cesse ses mystères, elle se cache dans les vertes clairières et nourrit d'étranges plantes aux pieds des cèdres, inventant des feuilles, des fleurs et des brins d'herbe. Elle tue et elle sauve, sans autre but que de réaliser le Destin; la Mort et la Douleur sont les navettes de son métier, et l'Amour et la Vie en sont les fils. Elle fait et défait, corrigeant tout; ce qu'elle a exécuté est meilleur que ce qui était auparavant; le chef-d'œuvre qu'elle a projeté se perfectionne lentement sous ses mains habiles. Telle est son œuvre sur les choses que vous voyez; mais les

choses invisibles ont plus d'importance, les cœurs et les esprits des hommes, les pensées des peuples, leurs voies et leurs volontés sont aussi soumis à la grande Loi. Invisible, elle vous secourt de ses mains bienfaisantes; on ne l'entend pas, et cependant elle parle plus fort que l'orage. La pitié et l'amour sont les apanages de l'homme parce qu'une longue violence a façonné la masse aveugle. Personne ne peut la mépriser; celui qui lui désobéit perd, celui qui la sert gagne; elle rétribue le bien caché par la paix et le bonheur, le mal caché par les souffrances. Elle voit en tout lieu et remarque tout; soyez juste, elle vous récompensera; soyez injuste, et vous recevrez le salaire mérité quand même la Dharma (1) tarderait à se faire sentir. Elle ne connaît ni la colère ni le pardon; ses mesures sont d'une précision absolue, sa balance est infaillible, le temps n'existe pas pour elle, elle jugera demain ou longtemps après. Grâce à elle, le meurtrier se blesse avec son propre couteau, le juge injuste perd son défenseur, la langue trompeuse condamne son mensonge, le voleur rampant et le spoliateur rendent le produit de leurs rapines. Telle est la Loi qui se meut vers la Justice, que personne ne peut éviter ou arrêter; son cœur est l'Amour, sa fin est la Paix et l'exquise Perfection. Obéissez!

Les livres disent vrai, mes frères; la vie de chaque homme est le résultat de ses existences précédentes; les torts

^{(1) (}Sanscrit) Loi.

passés amènent les chagrins et les souffrances, le bien passé répand la félicité. Vous récoltez ce que vous avez semé. Voyez ce champ! le sésame était du sésame, le blé était du blé. Le silence et l'ombre le savaient! Ainsi naît la destinée de l'homme. Il vient récolter autant de sésame ou de blé qu'il en a semé dans une existence antérieure, et autant d'herbes mauvaises et vénéneuses, qui le rendent malade, lui et la terre douloureuse. S'il travaille bien, en les arrachant et en plantant à leur place des semences bienfaisantes, le sol sera fécond, beau et pur, et la moisson sera riche. Si celui qui vit, apprenant d'où vient la douleur, l'endure patiemment, s'efforçant de payer les vieilles dettes contractées pour ses fautes anciennes, en pratiquant toujours l'Amour et la Vérité, si, ne causant de tort à personne, il purge complètement son sang du mensonge et de l'égoïsme, souffrant tout avec douceur et ne rendant que le pardon et le bien pour les offenses; si, chaque jour il devient plus compatissant, saint, juste, aimable et sincère, et arrache le désir de tous les endroits où il s'attache avec ses racines saignantes, jusqu'à ce que l'amour de la vie prenne fin; s'il agit ainsi, à sa mort il commence une existence nouvelle qui est comme la somme de son moi, un compte arrêté de sa vie, dont les maux sont morts et acquittés, et dont le bien récent ou éloigné est vivant et puissant, de telle sorte qu'il en recueille aussitôt les fruits. Un tel homme n'a plus besoin de ce que nous appelons la

vie; celle qui a jadis commencé en lui est terminée; il a accompli sa destinée humaine. Il ne subira plus de tourments, les péchés ne le souilleront plus, la souffrance des joies et des douleurs terrestres ne troublera plus sa paix éternelle, et les morts et les existences ne recommenceront plus pour lui. Il entre dans le NIRVANA. Il ne fait plus qu'un avec la Vie, et cependant il ne vit pas; il est bienheureux; car il a cessé d'être. Om mani Padmé, om! (1) la goutte de rosée se perd au sein de la mer éclatante!

Telle est la doctrine du Karma. Apprenez! Ce n'est que lorsque toutes les scories du péché ont disparu, ce n'est que lorsque la vie meurt comme une flamme claire épuisée, que la mort meurt complètement avec elle. Ne dites pas : « Je suis, je fus » ou « je serai ». Ne pensez pas que vous passiez d'une habitation de chair à une autre comme des voyageurs qui se souviennent ou oublient qu'ils ont été bien ou mal logés. La somme des existences antérieures, qui constitue la dernière, revient à nouveau dans l'Univers; elle construit sa demeure comme le ver à soie le cocon où il s'enferme; elle prend sa substance et ses fonctions, comme l'œuf du serpent, pendant l'incubation, prend ses écailles et ses crochets, comme les semences des roseaux panachés s'envolent au-dessus des rochers, des

⁽¹⁾ Om, le joyau dans le lotus! Prière des bouddhistes thibétains. Bouddha est généralement représenté tenant à la main une fleur de lotus qui contient un bijou.

marnes et des sables, jusqu'à ce qu'elles trouvent le marais propice et s'y multiplient. De même elle revient pour être heureuse ou malheureuse. Quand le trépas vient frapper le meurtrier cruel, ses fragments impurs et sanglants errent, portés par des vents brumeux et pestilentiels. Mais quand l'homme bon et juste vient à mourir, de douces brises soufflent; le Monde devient plus beau, comme un fleuve du désert qui disparaîtrait soudain pour reparaître ensuite brillant d'un éclat plus pur. Ainsi le mérite acquis fait atteindre une ère plus heureuse qui est reculée bien loin par le démérite; cependant, il faut que cette Loi d'amour règne souverainement sur le Monde entier avant que les Kalpas se terminent. Quel est l'obstacle? mes frères! C'est l'obscurité, qui répand l'ignorance, qui vous égare et vous fait prendre les apparences pour des réalités et vous inspire le désir ardent de les posséder, et, quand vous les avez, vous attache aux concupiscences qui causent vos douleurs. Vous, qui voulez suivre la route du milieu, tracée par la claire Raison et aplanie par la douce Quiétude, vous qui voulez prendre le chemin élevé du Nirvâna, écoutez les quatre nobles Vérités :

La première Vérité est celle de la Douleur. Ne vous laissez pas abuser! La vie que vous aimez est une longue agonie; ses peines seules demeurent, ses plaisirs sont comme des oiseaux qui brillent et s'envolent. Souffrance de la naissance, souffrance des jours désespérés, souffrance de

Ī

l'ardente jeunesse et de l'âge mûr, souffrance des froides et grises années de la vieillesse, et souffrance finale de la mort, voilà ce qui remplit votre pitoyable existence. L'amour est une douce chose, mais les flammes funéraires doivent baiser ces seins sur lesquels vous vous reposiez et ces lèvres auxquelles vous colliez les vôtres. Vaillante est la vertu guerrière, mais les vautours déchirent les membres du chef et du Roi. La Terre est magnifique, mais tous les habitants de ses forêts complotent leur meurtre réciproque, dans leur soif de vivre; les cieux sont de saphir, mais les hommes affamés ont beau crier, ils ne font pas tomber une goutte d'eau. Demandez aux malades, aux affligés, demandez à celui qui chancelle, appuyé sur son bâton, seul et égaré : « Aimes-tu la vie? » Ils vous diront que l'enfant a raison de pleurer dès qu'il est né.

La seconde Vérité est la Cause de la Douleur. Quelle souffrance vient d'elle-même, et ne vient pas du Désir? Les sens et les objets perçus se rencontrent et la vive étincelle des passions s'allume; ainsi s'enflamme Trishna, concupiscence et soif des choses. Vous vous attachez éperdument à des ombres, vous vous engouez de rêves; vous plantez au milieu un faux moi, et vous établissez à l'entour un monde imaginaire. Vous êtes aveugles aux clartés suprêmes, sourds aux voix des douces brises venues de plus haut que le ciel d'Indra, muets aux appels de la vraie vie que conserve celui qui a rejeté la vie trompeuse. Ainsi

viennent les luttes et les concupiscence qui font régner la guerre sur la terre, ainsi souffrent les pauvres cœurs trompés, coulent les larmes amères; ainsi croissent les passions, les envies, les colères et les haines; ainsi les années cruelles, aux pieds rouges de sang, poursuivent les années souillées de carnage. Ainsi, là où devrait pousser le grain s'étend l'herbe birân avec sa mauvaise racine et ses fleurs vénéneuses; à grand'peine les bonnes semences trouvent un sol propice où elles puissent tomber et pousser. Et l'âme s'en va, saturée de boissons empoisonnées, et Karma renaît avec un ardent désir de boire de nouveau; excité par les sens, le Moi bouillant recommence, et récolte de nouvelles déceptions.

La troisième Vérité est la Cessation de la Douleur. C'est la paix qui doit vaincre l'amour du Moi et l'attachement à la Vie, arracher des poitrines la passion aux protondes racines, et calmer la lutte intérieure; ainsi l'amour est satisfait d'étreindre l'éternelle beauté; on a la gloire d'être maître de soi-même et le plaisir de vivre au-dessus des Dieux; on possède des richesses infinies, car on amasse le trésor des services rendus, des devoirs accomplis avec charité, des paroles bienveillantes et de la vie pure; ces richesses ne se gâteront pas au cours de l'existence et aucune mort ne les dépréciera. Alors, la Douleur disparaît, car la Vie et la Mort ont cessé; comment la lampe dont l'huile est consommée pourrait-elle briller? Le vieux

compte obéré est liquidé, le nouveau est net; ainsi l'homme atteint la félicité.

La quatrième Vérité est la Voie. Il est ouvert, large et uni, accessible à tous les pieds, aisé et proche, le Noble Sentier Octuple, qui va tout droit à la paix et au refuge. Ecoutez! Des traces nombreuses conduisent à ces pics jumeaux couverts de neige, autour desquels s'enroulent les nuages dorés; en gravissant les pentes douces ou escarpées on arrive aux sommets où apparaît un autre monde. Ceux qui ont des membres vigoureux peuvent affronter la route raide et périlleuse qui attaque directement le flanc de la montagne, les faibles sont obligés de la contourner par des chemins plus longs, en se reposant en maints endroits. Tel est le Sentier Octuple qui mène à la paix; il chemine par des hauteurs plus ou moins abruptes. L'âme courageuse se hâte, l'âme faible s'attarde, toutes atteindront les neiges ensoleillées.

La première bonne pratique est la Doctrine droite, marchez avec la crainte de la Dharma en évitant toute offense; veillez au Karma qui fait la destinée de l'homme, et gouvernez vos sens.

La seconde est l'Intention droite. Ayez de bons sentiments pour tout ce qui vit; étouffez en vous la malveillance, l'avidité et la colère, de telle sorte que vos existences ressemblent aux douces brises qui passent.

La troisième est le Langage droit. Surveillez vos lèvres

comme si elles étaient les portes d'un palais habité par un Roi; que toutes vos paroles soient calmes, franches et courtoises, comme si Sa Majesté était présente.

La quatrième est la Conduite droite. Que chacune de vos actions attaque une faute ou aide un mérite à croître; comme on voit le fil d'argent à travers les grains de cristal d'un collier, laissez paraître l'amour à travers vos bonnes actions.

Il y a quatre routes plus élevées. Mais les pieds qui n'ont plus à fouler les choses terrestres peuvent seuls les suivre; ce sont la Pureté droite, la Pensée droite, la Solitude droite et l'Extase droite. N'essaie pas de voler vers le soleil, âme dont les ailes n'ont pas encore de plumes! l'air des régions inférieures est doux, et les instruments domestiques dont tu as l'habitude ne sont pas dangereux! Les êtres vigoureux seuls peuvent quitter le nid que chacun se construit. L'amour de la femme et de l'enfant sont précieux, je le sais; l'amitié et les divertissements de la vie sont agréables, les aimables charités d'une vie vertueuse sont profitables; ses craintes, quoique fausses, sont solidement ancrées. Vivez de la sorte, vous qui y êtes obligés; faites de votre faiblesse une échelle d'or; élevez-vous, par la pratique journalière de ces apparences, jusqu'aux vérités plus dignes d'être aimées. Ainsi vous arriverez à des hauteurs plus sereines, vous monterez plus facilement, vous trouverez moins lourd le poids de vos péchés, et vous acquerrez une volonté plus ferme de briser les liens des sens en entrant dans le Sentier. Celui qui commence de la sorte a atteint le *Premier Degré*, il connaît les Nobles Vérités et la Route Octuple; tôt ou tard, il atteindra le séjour béni du *Nirvâna*.

Celui qui arrive au Deuxième Degré affranchi des doutes, des illusions et de la lutte intérieure, maître de toutes les concupiscences, et délivré des prêtres et des livres, n'aura plus qu'une existence à vivre.

Au delà se trouve le Troisième Degré : là, l'esprit majestueux est devenu pur, il s'est élevé jusqu'à l'amour de tous les êtres vivants et à la paix parfaite. La vie est terminée, la prison de la vie est détruite. Mais certains dépassent sûrement tout ce qui est vivant et visible, pour atteindre le but suprême par le Quatrième Degré, celui des Saints — les Bouddhas — aux âmes immaculées. Voyez! comme des ennemis cruels égorgés par un guerrier, les dix Péchés gisent dans la poussière le long de ces Degrés : d'abord l'Egoïsme, la fausse Foi, le Doute, la Haine et la Concupiscence. Celui qui a vaincu ces cinq péchés a franchi trois des quatre Degrés; mais il reste encore l'Amour de la Vie sur la Terre, le Désir du ciel, l'Amour-propre, l'Erreur et l'Orgueil. Comme celui qui se tient sur ces cimes neigeuses, n'ayant rien au-dessus de lui que l'infini bleu, de même l'homme, lorsqu'il a tué ces derniers péchés, est arrivé dans la zone du NIRVANA. Les

Dieux, placés au-dessous de lui, l'envient; la ruine des trois mondes ne l'ébranlerait pas; pour lui, toute vie est vécue, toutes les morts sont mortes; le Karma ne lui bâtira plus de nouvelles demeures. Ne cherchant plus rien, il possède tout; son Moi disparaît et se fond dans l'Univers; si d'aucuns enseignent que le NIRVANA est la cessation de l'Etre, dites-leur qu'ils mentent. Si d'aucuns enseignent que le NIRVANA c'est vivre, dites-leur qu'ils se trompent, car ils ne savent rien à ce sujet, ils ignorent quelle lumière brille au-dessus de leurs lampes brisées, et que la félicité est en dehors de la vie et du temps. Entrez dans le sentier! il n'y a pas de douleur pire que la Haine, pas de souffrance telle que la Passion, pas de tromperie comme la Sensation! Entrez dans le Sentier il est déjà très avancé, celui qui foule aux pieds son péché préféré. Entrez dans le Sentier! Là jaillissent les sources bienfaisantes qui étanchent toutes les soifs! Là fleurissent les fleurs immortelles qui tapissent gaiement tous les cherains; Là se pressent les heures les plus légères et les plus douces !

Le Trésor de la Loi est plus précieux que les joyaux, sa douceur est supérieure à celle du miel; ses délices dépassent toute comparaison. Pour vivre de la sorte, écoutez bien les Cinq Règles :

Ne tuez pas, soyez compatissants et n'arrêtez pas dans sa marche ascendante l'être le plus infime.

Donnez et recevez librement, mais ne prenez à personne

son bien par avidité, au moyen de la violence ou de la fraude.

Ne faites pas de faux témoignage, ne calomniez pas, ne mentez pas; la vérité est l'expression de la pureté intérieure.

Evitez les drogues et les boissons qui troublent l'esprit; éclairez vos esprits, purifiez vos corps; n'usez pas du jus de Sôma.

Ne touchez pas la femme de votre voisin et ne commettez pas de péchés charnels illégitimes et hors nature.

Puis le Maître parla des devoirs envers les père et mère, les enfants, les camarades, les amis, enseignant comment ceux qui ne peuvent pas briser de suite les chaînes étroites des sens, dont les pieds sont trop faibles pour gravir la route la plus abrupte, doivent ordonner leur vie charnelle de telle sorte qu'ici-bas tous leurs jours s'écoulent irréprochables et dans l'accomplissement d'œuvres charitables; qu'ils tentent leurs premiers pas mal assurés sur le Sentier Octuple; qu'ils vivent purs, humbles, patients, compatissants, qu'ils aiment tous les êtres vivants comme eux-mêmes; car ce qui est mauvais est le résultat du mal commis dans le passé et ce qui est bon provient du bien antérieur. Il dit qu'en agissant de la sorte l'homme se délivre du Moi et secourt le monde; que, de la sorte, il devient plus heureux dans le stade suivant et passe dans un être plus parfait. Puis il raconta ce qui suit : longtemps

auparavant, quand notre Seigneur se promenait près de Radjagriha dans le bosquet des bambous, un jour, à l'aurore, il vit le chef de famille Singâla qui, après s'être baigné, saluait de sa tête découverte la terre, le ciel et les quatre points cardinaux, en jetant à deux mains du riz rouge et blanc. « Pourquoi t'inclines-tu ainsi, mon frère? » demanda le Maître. « C'est la règle, Seigneur! répondit-il, nos pères nous ont enseigné qu'à chaque aurore, avant de se mettre à l'ouvrage, il faut conjurer le mal venant du ciel qui nous couvre, de la terre qui est sous nos pieds et de tous les vents qui soufflent. Alors, celui que le Monde honore dit : « Ne répands pas de riz, mais offre à tous des pensées et des actes d'amour, à tes parents en regardant vers l'Est d'où vient la lumière, à tes Maîtres en te tournant vers le Sud d'où viennent de riches présents, à ta femme et à tes enfants en regardant l'Ouest où brillent de tendres et calmes couleurs et où finissent tous les jours, à tes amis, à tes proches et à tous les hommes en regardant le Nord; aux êtres les plus humbles en te penchant vers la terre, aux Saints, aux Anges et aux Morts bienheureux en contemplant le ciel; ainsi tous les maux seront évités et tu auras, ainsi qu'il convient, honoré les six directions principales. ».

Mais aux siens, à ceux revêtus de la robe jaune, ceux qui, comme des aigles à leur réveil, s'envolent avec dédain de la vallée basse de la vie et prennent leur essor vers le

soleil - à ceux-là il enseigna les Dix Observances (le Dasa-Sîl); il dit qu'un ascète doit connaître les Trois Portes et les Triples Pensées, les Sextuples Etats de l'âme, les Quintuples Pouvoirs, les Huit grandes Portes de la Pureté, les Modes de l'Intelligence, Iddhi, Oupekshâ, les Cinq grandes Méditations qui sont une nourriture plus douce que l'Amrita (1) pour les âmes saintes, les Djhânas et les Trois Principaux Refuges; il enseigna aussi aux Siens quelles devaient être leurs habitations, comment ils devaient vivre, libres des pièges de l'amour et de la richesse, ce qu'ils devaient manger, boire et porter, trois vêtements simples de couleur jaune et d'étoffe cousue, laissant l'épaule à découvert, une ceinture, une sébile et une passoire (2). Il établit ainsi les solides fondations de notre Sangha, ce noble ordre de la robe jaune qui existe encore de nos jours pour le salut du Monde.

Il parla ainsi toute la nuit, enseignant la Loi, et personne ne sentit ses yeux tomber de sommeil, car ceux qui l'écoutaient se réjouissaient d'une joie infatigable. Le Roi lui-même, quanci le sermon fut fini, se leva de son trône et, les pieds nus, s'inclina très bas devant son fils, baisa le bord de sa robe et dit : « Accepte-moi, mon fils, comme le plus humble et le dernier de tes compagnons. » Et la

(1) Voir la note 1 de la page 28.

⁽²⁾ Pour filtrer l'eau, afin de ne pas absorber les animalcules qui s'y trouvent.

douce Yasôdhara, toute heureuse maintenant, s'écria : « Bienheureux! donne en héritage à Rahoula le trésor royal de ta Parole. » Et ainsi ces trois personnes entrèrent dans le Sentier.

Ici finit ce que j'ai écrit, moi qui aime le Maître à cause de son amour envers nous. Sachant peu, j'ai dit peu de choses sur le Seigneur et les Voies de la Paix.

Pendant quarante-cinq années ensuite, il indiqua ces voies en maints pays et maintes langues et il donna à notre Asie cette lumière qui brille toujours et qui conquiert le monde par le souffle de sa grâce puissante. Tout cela est écrit dans les Livres Saints, ainsi que les lieux où il passa et comment de grands Empereurs firent graver ses douces paroles sur les rochers et les cavernes (1) et comment — lorsque les temps furent accomplis — le Bouddha, le grand Tathâgata mourut, comme un homme, au milieu des hommes, ayant achevé son œuvre; et comment des milliers et des milliers de lahks de personnes ont suivi depuis le Sentier qui mène où il est allé, au NIRVANA où vit le Silence.

O Seigneur béni! O puissant Libérateur! Excuse la faiblesse de cet écrit qui te fait mal connaître, car il mesure avec une faible intelligence ton amour sublime. O toi qui

⁽¹⁾ Les inscriptions d'Asoka que l'on a retrouvées en grand nombre dans tout le nord de l'Inde.

nous aimes, Frère, Guide, Lampe de la Loi, je me réfugie en ton nom et en Toi! Je me réfugie en ta Loi du Bien! Je me réfugie dans ta Règle! Om! la rosée brille sur le Lotus! Lève-toi, grand Soleil! Soulève ma feuille et mêle-moi à la vague. Om, mani padmé, om! l'aurore se lève, la goutte de rosée se perd au sein de la mer éclatante!



Doubha enseignent T144 T120 IV 96 Visvakarma _ VII 178

DESACIDIFIE à SABLE : 1994

~ L ~

8-V-Lectio-Bh. G. I. 9-20

des gnoke nobles Venites 210-213 Camera O - - 28 - 22.

Bothi l'arba: 118

Thatagata - 126

Vaishya 125

Inson les Sens 118

Sontjeta 104

Guerre 144

Prèhes « Livres (belives) 147

L'Janima 1

ÉDITIONS A D Y A R

4, Square Rapp PARIS (VIIe Arri)

Demandez notre Gatalogu**e**

L'Emancipatrice, Imp. coop., 3, rue de Pondichéry, Paris (xve). 1726.10.31.